



www.comptoirlitteraire.com

présente

‘’Emmène-moi au bout du monde !...’’

(1956)

roman de 207 pages

de

BLAISE CENDRARS

Après un résumé, on trouve une analyse où sont étudiés :

- La genèse (p.5)
- L'intérêt de l'action (p.5)
- L'intérêt littéraire (p.8)
- L'intérêt documentaire (p.31)
- L'intérêt psychologique (p.47)
- Les idées (p.50)
- La destinée de l'œuvre (p.52).

Résumé

Chapitre premier : "La grenade à sept flammes"

En disant : «Vérole !», «un mec» faisait violemment l'amour, et donnait des coups à une vieille femme, lui faisant même perdre son dentier. Pourtant, elle «était ravie», et lui demandait de la frapper plus fort encore pour qu'elle ait un bel œil au beurre noir ! Elle se remémorait un poème de Baudelaire car c'était «une intellectuelle, la plus grande comédienne de Paris». Ils étaient dans un «hôtel de passe», près du «carreau des Halles». L'homme était «un légionnaire» qu'elle avait «levé» pour «crever d'extase, de peur». Se demandant «si elle n'allait pas aimer pour la première fois», elle lui cria : «Emmène-moi au bout du monde !» «Soixante ans auparavant», elle avait eu pour amant Maurice Strauss, «un homme de lettres célèbre vers 1887», alors que, sortant du Conservatoire, elle «s'était laissé violer par le grand ponte officiel pour entrer au Théâtre-Français». Le légionnaire pénétrait cette femme comme le canon de son tank avait pénétré dans la Forêt Noire, mais finit par «roupiller vautré dans son vomi». Elle put donc contempler ses multiples tatouages obscènes. Puis elle quitta l'hôtel en déclarant vouloir revoir celui dont elle avait gardé un bouton d'uniforme montrant «une grenade à sept flammes», se hâtant, dans sa tenue débraillée, vers le «Théâtre de la Scala-Saint-Martin» où «tout le monde admirait sa vitalité» de «vieillarde» «pas bégueule». Elle allait, «à soixante-dix-neuf ans», sous le nom de «Thérèse Églantine», être la vedette de «Madame l'Arsouille», une «comédie loufoque». Mais elle était décidée à s'imposer telle qu'elle était, alors que, se mirant dans la vitrine d'une boucherie, elle se vit au milieu des têtes de veau, hagarde, l'œil poché, monstrueuse, tragiquement laide.

Chapitre deuxième : "Vivre est un art magique"

Thérèse, qui s'était fait un costume extravagant comportant des bas de soie «arrachés en septembre 1936 à Notre-Dame de la Guadeloupe de Badajoz», se rendit chez sa «copine», «la Présidente», Marie-Antoinette de Pontmartin, qui était «cul-de-jatte de naissance», mais avait «le plus beau buste de femme» ; qui était riche ; qui avait pour majordome Sam, un Noir louisianais dont est racontée l'histoire. Thérèse fit admirer son costume à «la Présidente» ; mais, pour qu'ils ornent sa robe, elle lui emprunta les bijoux qui étaient «dans la sabretache d'Oscar», le colonel de Pontmartin. Thérèse avait d'abord été «jalouse de l'impotente», au point de l'avoir jetée par une fenêtre du «ksar» d'un seigneur marocain ; mais elles étaient désormais liées parce qu'elles avaient la même «fureur utérine», et Thérèse lui révéla être amoureuse d'un légionnaire. Elle s'en alla, tandis que la Présidente et Sam se laissèrent hypnotiser par le peyotl.

Chapitre troisième : "Le spectacle est dans la rue"

Le «Suisse-Allemand» J.-B. Kramer, «le roi des chroniqueurs», était un «passionné de théâtre» et un critique intransigeant mais clairvoyant, qui méprisait le cinéma. Il «avait redécouvert et relancé Thérèse», déclarant : «La plus grande tragédienne de tous les temps s'inspire aujourd'hui du plus haut comique». Après avoir été emprisonné par «les Boches» pendant la guerre, il assistait à la répétition dirigée par Félix Juin qui «sentait que cela ne marchait pas» ; en effet, Thérèse n'était pas là, alors que, au théâtre, «le travail passe avant tout». Mais étaient présents l'auteur de la pièce, Guy de Montauriol, «un Parigot mal embouché», et Coco, qui créait des décors d'«un réalisme féerique», mais ne savait que faire de cette annotation : «Le Spectacle est dans la rue», «Madame l'Arsouille» étant «le drame d'une classe de déclassés», «une tragi-comédie ultra-moderne». Montauriol reprocha à Kramer d'avoir imposé Thérèse, mais le critique lui marqua son mépris. Juin fit prévenir une doublure, la Papayanis, ce qui risquait de provoquer un «drame». Tous les artisans du spectacle étaient dans l'attente. Heureusement, Thérèse arriva, et «tout s'apaisa comme par enchantement».

Chapitre quatrième : "Le monstre sacré"

Deux taxis avaient amené au théâtre, l'un, Thérèse ; l'autre, la Papayanis, «une grande et belle femme». Mais «la vieille hypocrite» la serra dans ses bras, prétendant qu'elle l'avait choisie pour «doublure», et promettant de la former. On apprend que Montauriol a été «maquisard», tandis que,

«pour avoir hébergé un Juif», la Papayanis avait été mise en une prison où elle «faisait de la culture physique», avant d'être sauvée par la Libération. Thérèse choisit de faire une «entrée en scène» sensationnelle ; après avoir déambulé sur la scène, elle fit «tomber la robe qui se détacha d'elle, «apparut toute nue», «le dos voûté, les jambes cagneuses, le ventre en bosse, les fesses pendantes...», «se plaça en pleine lumière dans le rond d'un projecteur qui venait de s'allumer, s'exposa à tous les regards sans dire un mot. / C'était cruel et infiniment tragique.» Puis «elle se mit à réciter d'une voix dolente et sans faire un geste, mais poussée par un suprême sentiment de vengeance raffinée, les aveux et les plaintes de la vieille rombière de François Villon». Elle remporta «un triomphe». Félix Juin la félicita, mais, vite, cria : «Au travail !», et reprocha son retard à Thérèse qui prétendit avoir eu à s'occuper de son filleul, ce que démentit Victorine, sa jalouse «sœur de lait». Par bonheur, la comédienne récupéra les bijoux qu'elle allait faire coudre sur sa robe. Une coupure de courant survenant, tous allèrent «croûter», Thérèse partant avec la Papayanis en lui assurant qu'elle était engagée.

Chapitre cinquième : "L'absinthe"

«Thérèse était une buveuse d'absinthe» qui emmena la Papayanis dans un bar appelé "Le Radar" mais que «le Capitaine», le patron, rebaptisait ce jour-là «Les Soucoupes volantes». Et est racontée la vie de cet Émile qui avait été protégé par le metteur en scène Gémier, était devenu un machiniste «resquilleur», avait disparu avec la guerre pour, à la fin, réapparaître «en uniforme de parachutiste», puis ouvrir ce bar et trafiquer avec les G.I. liés aux «gangsters», étant donc toujours une «tête fêlée» qui aimait partir en «grandes vadrouilles» et s'alcooliser, pour, au retour, raconter «ses hauts faits de la nuit» commis en particulier dans un autre bar, appelé "La Taupinière", après lesquels il avait ri de la police en arguant de sa Légion d'honneur, en exhibant sa blessure à l'intestin. Il plut à la Papayanis qui se souvenait de l'auberge de pêcheurs qu'elle fréquentait en Grèce. Mais Thérèse intervint pour se plaindre des «Amerloques» car, selon elle, s'il y avait des pannes d'électricité, c'était parce qu'ils faisaient fonctionner une chaise électrique installée «dans les caves du Palais-Royal» ! Puis elle enleva la Papayanis à Émile qui fut alors «frappé d'une balle en plein front», les deux femmes ne s'en rendant pas compte car elles étaient déjà «chez la mère Magne», un restaurant de poissons du coin où se trouvait «toute la troupe d'affreux cabots» du "Théâtre de la Scala Saint-Martin". Or la police les «embarqua sans ménagement» et les mena «à la P.J., quai des Orfèvres».

Chapitre sixième : "L'homme et son désir"

Les lieux plurent à l'artiste qu'était Coco qui entreprit de rendre ce «décor des limbes», et dit son admiration de la pièce de Montauriol (où, selon lui, devrait être intégré le nu de Thérèse), cet homosexuel le voulant dans son lit. Les autres s'interrogeaient «sur ce qui allait être leur sort» ; ils apprirent «qu'un homme avait été tué dans un bistro du faubourg», que cet homme était le patron du "Radar", Cendrars commentant : «L'Homme et son désir. / Une machinerie insensée». Même si elle appréciait le jugement de Kramer, comme il rejettait la pièce, Thérèse s'opposa à lui. Enfin, «l'électricité revint», le triage des gens arrêtés commença, et arriva «le grand manitou» de la police, qui présenta «le 22 Long Rifle, une nouveauté américaine», l'arme du crime, ainsi que «la petite mitaine noire de l'assassin», sans indiquer qui était la victime. Kramer, qui avait été «champion de tir», fut retenu, comme le fut aussi Juin. Là-dessus, «le directeur de la police judiciaire et le directeur du théâtre» se reconnurent : ils étaient «deux anciens condisciples de la Faculté» et appartenaient tous deux à la franc-maçonnerie. Tandis que la Papayanis pleurait car elle avait «tout deviné», Coco et Montauriol partirent ensemble, celui-ci demandant : «Comment m'as-tu deviné?».

Chapitre septième : "Tartufe... tartuffes"

Le directeur de la police judiciaire, «Jean de Haulte-Chambre », poursuivant son enquête, aurait voulu qu'on ait retrouvé «la douille éjectée», et fit part de son souci à Juin qui, «s'impatientant», fit «le signe maçonnique d'assistance, d'aide réciproque, de désespérance», invoqua la nécessité de reprendre les répétitions de la pièce qui devait être un grand succès, menaça d'«intervenir en haut lieu». À son «frère initié», le directeur fit le même appel, se plaignant de l'intervention des journaux et de la difficulté de sa tâche, proclamant : «Les trois piliers de la police sont la sagesse, la patience, la

prudence», y ajoutant «*flair et intuition*», ainsi que renseignements donnés par un «*indic*» secret (qui avait, au téléphone, dénoncé Émile), et détaillant des faits qui incriminaient deux femmes, donc Thérèse, qui «*a un tempérament de folle*», et la Papayanis, qui «*a du sex-appeal*». Le metteur en scène, «*bûcheur*» dont est racontée l'ascension sociale, proposa que les deux femmes soient interrogées en sa présence ; il apprit ce que la police savait sur elles ; et lui, qui «*se préparait à monter "le Tartuffe" de Molière*», était bien décidé à être un Tartuffe plus fort que cet autre Tartuffe.

Chapitre huitième : "Le cul n'a pas d'âme"

Alors que Thérèse et la Papayanis étaient «*allongées sur la grande table noire du corridor, sur le ventre, étroitement enlacées*», la vieille comédienne promit à la débutante son soutien. Elle lui raconta sa vie : sa mère, Espagnole et «*sage-femme square d'Anvers*» ; sa «*sœur de lait*», Victorine, différente et jalouse ; son escapade dans Paris et son dépucelage par un homme qui lui fit «*trois gosses*», mais lui donna «*la passion du théâtre*» ; sa fuite pour se présenter au Conservatoire ; son amour de la liberté ; ses différents maris : Paul Échinard, «*un camarade de théâtre*» - «*l'illustre Maurice Strauss*» qui «*avait une véritable adoration pour*» elle, lui avait tout appris, lui avait «*révélé les arcanes du théâtre*», l'avait fait entrer à la Comédie-Française et «*casée chez Sarah Bernhardt*» - «*le célèbre Esquirol, le grand ténor de Toulouse*» - enfin, l'Espagnol Espinosa, un «*esthéticien*» qui lui avait donné son visage ; elle mentionna son protecteur actuel, «*le Prince*», qui avait «*cent ans*» mais était «*l'homme le plus riche de France*» ; elle indiqua qu'elle était «*tombée raide d'amour*» pour un légionnaire, avouant : «*J'aime les coups et je me paie des hommes pour ça*». Même si la Papayanis lui reprocha l'abandon de ses enfants, elle lui déclara : «*Je t'aime d'une façon extraordinaire*», décida de la prendre sous son aile. Étaient là aussi Victorine, qui exprimait sa haine de sa sœur de lait, et la mère Magne qui se plaignait du tort causé à sa poissonnerie. Pour Thérèse, «*le patron du "Radar" s'est suicidé*» ; mais la Papayanis ne pouvait le croire, affirmant : «*On me l'a tué !*». Les deux femmes se dirent leur amour réciproque. Comme la Papayanis parla de son amoureux en Grèce, Thérèse lui assura : «*Il te faut un mari*», «*un homme riche et qui soit d'un certain âge pour que tu puisses te payer toutes tes fantaisies et le tromper sans esclandre et sans lendemain à l'heure que tu en auras envie*», et elle lui donna Chauveau, son «*meilleur*» et «*plus ancien ami*», «*le président du "Club des vaches"*» qui réunissait ses «*anciens amoureux*» qui étaient ses fidèles admirateurs. Et elles furent appelées dans le bureau.

Chapitre neuvième : "Les tribunaux comiques"

Dans le bureau, où se trouvaient le directeur de la police judiciaire et Félix Juin, Thérèse se lança dans un long monologue où elle évoqua son enfance batailleuse au «*square d'Anvers*» ; signala : «*Depuis, les hommes, je les tiens*» ; donna son avis sur l'enquête, disant en être arrivée à déterminer que le patron du «*Radar*» s'était suicidé, tandis que, pour la Papayanis, il avait été assassiné ; déclara qu'elle ne voulait d'autre doublure que la Papayanis ; annonça que «*Madame l'Arsouille*» se terminerait «*sur l'apothéose horrible et pathétique du NU à la manière de François Villon*» ; vanta aussi un spectacle intitulé «*Les tribunaux comiques*» ; proclama que «*Paris appartient aux artistes*» ; enfin prit congé des deux hommes qui étaient restés cois. Dans la rue, elle indiqua à sa compagne : «*Voilà comment il faut traiter les hommes, à l'esbroufe*». Alors que Jean Chauveau fit ouvrir la portière de sa «*longue Bentley silencieuse*», elle refusa son invitation, et y monta plutôt la Papayanis. Thérèse se hâta vers les Halles, arriva au «*Père tranquille*», hurla : «*À moi la Légion !*», et, Vérole se précipitant vers elle, elle lui lança : «*Emmène-moi au bout du monde*». Ce qu'il fit car, étant «*déjà en civelot*» [en civil], il avait déserté de la Légion !

Chapitre dixième : "La sieste"

Pour «*l'échange du sang*» qui est censé unir un couple «*pour toujours*», Vérole conduisit Thérèse dans Ménilmontant, chez le père Owen, un «*clergy*» qui était un ancien de la Légion, et elle le suivit, «*comme une môme amoureuse*», jusque dans une «*cagna*» située «*à vingt-cinq mètres sous le plancher des studios de la Radio-Télévision Française*» où se trouvait «*un bagnard évadé*» de «*l'extrême Sud*» du Maroc, un «*maigriot*» étrange et inquiétant. Vérole déploya son corps herculéen au point que «*Thérèse en avait froid dans le dos*» ; pour ne pas perdre contenance, elle «*se refit une*

beauté», et but grog sur grog. Comme elle observait le visage d'Owen, car ses paupières étaient tatouées, Vérole se sentit trompé, et elle «reçut une beigne sur l'œil», l'autre œil ! Puis Vérole voulut pratiquer «l'échange du sang» qu'il avait vu faire «chez les Malinkés». Owen apprit à Thérèse que Vérole avait reçu, à «l'Assistance», le nom de «Jean-Jean», ajoutant : «C'est un enfant trouvé. C'est un enfant perdu. Aussi l'appelait-on au Bataillon : Jean de France». Or le voilà qui, brusquement, s'endormit profondément, tandis qu'Owen et Thérèse continuèrent de boire. La méchanceté de «l'Angliche», qui n'aimait pas les femmes, lui fit dire que, si Vérole avait déserté, c'était en fait parce qu'il cherchait sa mère. Il raconta que, à «Kenifra, Moyen Atlas», à l'occasion de l'une de ces «manifestations politico-folkloriques franco-chérifiennes», il avait vu qu'une «femme-tronc» avait été jetée d'une tour mais avait été sauvée par un légionnaire, Thérèse y reconnaissant nulle autre que «la Présidente» qui était ainsi «devenue Notre-Dame de la Légion» pour laquelle un légionnaire russe avait ouvert, à Alger, «une boîte de nuit» qui portait son nom. Thérèse voulait s'en aller et se disait prête à «plaquer» Vérole, ce qui, selon Owen, serait impossible. Elle lui demanda de lui tatouer «dans le haut de la cuisse» : «À Vérole pour la vie !». Il refusa mais accepta de la guider vers «la sortie du tunnel condamné de la Ceinture».

Chapitre onzième : "Le crime parfait"

«"Madame l'Arsouille" tenait l'affiche depuis des mois», «et Teresa Espinosa était en train de faire fortune». Faisant «sa tournée des boîtes de nuit», elle se disait qu'il fallait «profiter de la vie quand on est sur terre». «La P.J.» avait condamné à la prison Victorine et la mère Magne. Quand la sœur de lait de Thérèse fut libérée, elle se vengea en donnant des interviews qui aboutirent à ce titre des journaux : «UN CRIME PARFAIT». Comme «l'enquête de Police n'aboutit jamais», «Jean de la Haulte-Chambre se vit contraint de donner sa démission». La Papayanis profitait aussi du succès de «Madame l'Arsouille» car on lui avait donné «un rôle de tueuse». Elle épousa Chauveau dans une «noce» où «le Tout-Paris avait été invité». Félix Juin voulait se débarrasser de Kramer qui, lors «de la reconstitution du crime», refusa de «rien dire», ce qui agaça le directeur de la Police qui le fit interner dans une maison de santé huppée dont il fut libéré, avant de se suicider. Plusieurs hommes faisaient «une cour acharnée» à la Papayanis, dont Guy de Montauriol et Jean de la Haulte-Chambre, celui-ci soupçonnant le premier d'être «son indicateur secret», et voulant toujours s'emparer de la robe de Thérèse et des bijoux qui avaient été réunis par le colonel de Pontmartin quand il était au Maroc et qu'il avait appris qu'un «seigneur» avait dans son harem «une femme-tronc, une jeune fille intacte», «une Blanche, belle comme le jour, d'origine hongroise», qui avait été enlevée par un légionnaire, exhibée «dans une boîte de nuit d'Alger» où des légionnaires, dont elle était le fétiche, se battaient pour elle ; l'ayant retrouvée, le colonel l'avait «achetée», amenée à Paris où il avait demandé à Thérèse de «s'occuper de sa fiancée durant son absence» ; or les deux femmes «s'étaient éprises l'une pour l'autre d'une passion infinie et sans cesse renouvelée», Thérèse ayant «surnommé la femme de son amour "la Présidente"». Guy de Montauriol se réjouissait du succès de sa pièce qu'il ne cessait de modifier ; il vivait heureux avec Coco, le décorateur, qui ne se souciait guère de l'art, répugnait à aller à New York où Félix Juin travaillait déjà à «sa mise en scène à Broadway» où «tout se multipliait» pour réaliser «l'apothéose de la femme américaine». Coco était fier d'être, avec son emploi d'un rideau de cellophane qui se fendait, «l'auteur d'une révolution scénique» ; mais il avait voulu pour New York une autre innovation, «supprimer les ombres» en utilisant des «lampes chirurgicales» afin d'obtenir «la Lumière d'Outre-Tombe». Or, quand celle-ci fut essayée, il mourut «sans faire ouf» ; toutefois ses «obsèques furent solennelles».

Chapitre douzième : "Au bout du monde"

«Félix Juin était rentré dare-dare de New York» car «Thérèse était morte». Il se hâta vers le cimetière du Père-Lachaise où des discours furent prononcés devant «le four crématoire». Lui-même sembla exprimer une «émotion pure», mais, «en parfait cabotin», tira de son asthme «des effets pathétiques». Guy de Montauriol n'était pas venu car il écrivait «une nouvelle pièce, "Les Enfants de Jean-Jacques"». Après la crémation, il restait de Thérèse «un truc rectangulaire pas plus volumineux qu'un paquet de biscuits "Lu"», qui fut pris par un admirateur. La Papayanis se mit en prière devant

une photo de celle en qui on voyait «une sainte». Elle était morte d'«une simple piqûre de guêpe ou de frelon» alors qu'elle cueillait des cerises avec Vérole qui «avait disparu».

Chapitre treizième : "Tout est consommé".

«Les légionnaires casernés à Sidi-Bel-Abbès» reçurent chacun «une liasse de cent mille francs» à dépenser dans une «folle nuit» où, portant «les bas de soie de la Madone de Badajoz», «nu dans une grande robe de parade constellée de diamants», dansa un déserteur qui, ensuite, fut bouclé «dans le trou».

Analyse

(la pagination indiquée est celle de l'édition des œuvres complètes chez Denoël ; le début est p.192)

La genèse de l'œuvre

Cet ultime roman de Cendrars connut, comme ses autres romans, une longue rédaction puisqu'elle fut entamée en 1947. Le 1^{er} octobre 1950, apparut dans son agenda la première trace d'un projet : «Le roman, extrême urgence». Mais l'entreprise fut sans cesse interrompue. Cependant, dès l'automne 1952, il s'y remit sérieusement en précisant : «Chaque jour, le roman» ; en l'appelant «le roman-roman». Enfin, le 14 décembre 1955, il nota : «Terminé le roman à 17 h.. J'ai tenu jusqu'au bout.»

Il indiqua à la fin du livre : «Paris. / Saint-Sébastien / Paris. / Le château de La Marche. / Paris. / Le château d'Ouchy. / Paris. / 1948-1955.»

L'intérêt de l'action

Lors de ses entretiens avec Michel Manoll, en 1950, Cendrars qualifia son œuvre de «vrai roman» ou de «roman-roman», c'est-à-dire... un livre où il n'apparaît point, alors que, d'une part, il attribua à Thérèse une situation qu'il avait lui-même connue «à Aix-en-Provence» (p.298) et que, d'autre part et surtout, il décida d'y être nommé comme un ami par Thérèse, et ceci à deux reprises : d'abord, elle demande : «Quand donc ouvrira-t-on à Paris ce fameux théâtre érotique dont Blaise Cendrars m'a souvent entretenue?» (p.302) ; puis elle indique : «Quant à Marcel Proust, jamais je n'ai pu croire qu'il s'était laissé mourir de faim, son œuvre accomplie, ainsi qu'a voulu me le démontrer Blaise Cendrars au lendemain de sa mort» (p.329).

Si «Emmène-moi au bout du monde!...» est un «vrai roman», c'est parce que Cendrars :

-Nous plongea d'emblée dans une action saisissante, puis ne cessa d'accumuler des situations intenses sinon rocambolesques (en particulier le récit de la chute du haut du «ksar» et de l'enlèvement par un légionnaire de «la favorite du pacha» [p.353, 355, 374]), cela sans craindre les invraisemblances :

-Vérole est tout à coup devenu «le roi de la came» (p.370), ce qui, d'ailleurs, devrait lui épargner d'avoir besoin de «ratisser le compte en banque de Thérèse par un faux chèque» et de s'emparer de «la robe de diamants» (p.395).

-Thérèse connaît une fin grotesque par sa chute d'un cerisier et la piqûre d'une guêpe (p.394). Il ne craignit pas non plus les rencontres tout à fait improbables : ainsi «Eugène, le garçon de nuit de l'hôtel de passe [...] s'était mis en ménage» avec «la sœur de lait de Thérèse», et ils se trouvaient aux funérailles avec «le balayeur des Halles à qui Thérèse avait fait tenir un billet le soir de la première et pour qui il professait une admiration reconnaissante» (p.392).

-Décrivit une vie extraordinairement animée, se faisant à la fois grivois et même grossier, à la fois comique et tragique, provoquant le rire, l'émotion, l'admiration, se livrant à une fantaisie burlesque débridée, à une extravagance baroque, à une folie carnavalesque telle que la trame est parfois difficile à suivre (ainsi, comme, dans le couloir du "36 quai des orfèvres", se trouvent à proximité les unes des autres, d'une part, Thérèse et la Papayanis, d'autre part, Victorine et la mère Magne, leurs propos se mêlent) et se révèle finalement épuisante, car, dans ce texte qui est, comme la robe de Thérèse, un tissu «*fendu, faufilé, ourlé et cousu*» (p.206), il partit un peu dans tous les sens. Au milieu de tant de détours, d'abrupts changements de points de vue et de directions de l'intrigue, le rythme de la narration change quand, alors que tous les autres chapitres sont consacrés à des scènes, le onzième est un résumé qui permet d'ailleurs une accélération du récit.

-Osa une histoire d'amour étonnante par sa trivialité, par une incongruité érotique inégalée dans son œuvre, le titre du roman ayant d'ailleurs une connotation orgastique, le «*bout du monde*» étant l'extase sexuelle atteinte par un personnage de.... soixante-dix-neuf ans, et le même réalisme sexuel ou anatomique se constatant aussi à d'autres endroits (ainsi quand est évoquée une «*femme-tronc*» dont, «*comme chez les Chinoises, l'organe était enflé, disproportionné*» (p.376).

-Entraîna le lecteur dans un truculent tableau du milieu du théâtre, dans une chronique de mœurs où se mêlent jalouses, rivalités, drames.

-Tint à inventer un meurtre mystérieux et une intrigue policière pour laquelle toutefois n'est pas fournie la résolution de l'éénigme, aucun coupable n'étant reconnu ; et, si un chapitre est intitulé "Le crime parfait", ce qui, en fait, est montré, c'est l'insuffisance de la police dont est faite une cinglante satire.

-Aligna toute une brochette de personnages hauts en couleur : Thérèse évidemment, mais aussi la Présidente, la Papayanis, Vérole, Owen, Kramer, Guy de Montauriol, Coco, Félix Juin, etc..

-Exploita la mythologie de la Légion étrangère.

-Aboutit, après avoir déjà décrit les funérailles de Thérèse, à une fin («*Huit jours auparavant*» [p.394]) qui est à la fois un dernier moment grotesque et une tragique manifestation de la fatalité. En effet, "Emmène-moi au bout du monde !..." propose aussi un voyage au bout de la vie puisque «*le bout du monde, c'est le Père-Lachaise*» (p.391), un cimetière !

À son habitude, Cendrars se permit des digressions sur de multiples sujets :

- la campagne d'Allemagne de Vérole (p.195) ;
- ses tatouages (p.198) - Stéphane Mallarmé et sa maîtresse (p.202) - Sam, le Noir de la Louisiane, son «*bayou natal*» (p.210) ;
- «*la guerre mondiale n° 2*» (p.248-250) ;
- les «*racketters*» et les «*gangsters*» (p.250) ;
- par Émile «*l'exposé de ses hauts faits de la nuit*» (p.254) ;
- la description détaillée de l'état de ses intestins (p.256-257) ;
- l'église du quartier Saint-Martin (p.257) ;
- la chaise électrique et la guillotine (p.259-260) ;
- la scène d'Aix-en-Provence (p.298) ;
- «*le "Club des vaches*» (p.316) qui avait d'abord été appelé, p.235, «*la "Bande des vaches*» ! ; on y retrouve Max Hyène qu'on avait déjà vu à la fin de «*Dan Yack*») ;
- l'Église anglicane et son refus du Saint-Esprit qui est symbolisé par une «*Colombe*» (p.345) ;
- le «*vertige*» éprouvé à rouler vite (p.388) ;
- la critique du théâtre conventionnel (p.390) ;
- les funérailles (p.391-392).

* * *

Dans "Emmène-moi au bout du monde !...", Cendrars fit preuve, une fois de plus, de beaucoup de liberté, d'audace, d'originalité !

L'intérêt littéraire

Si "Emmène-moi au bout du monde !..." est un époustouflant roman, c'est aussi un texte animé du souffle puissant d'un écrivain qui, toujours dans la même volonté d'intensité, manie avec beaucoup d'habileté et de vigueur la langue et le style.

* * *

La langue

Cendrars déploya toute une pluralité de voix. En effet, on trouve :

-Des mots étrangers :

-Des mots grecs : «*Euréka !*» (p.268 : «J'ai trouvé !», le cri que, selon la légende, le savant grec Archimède aurait lancé au moment où il comprit les lois qui régissent la poussée que les objets subissent, selon leur densité, quand ils sont plongés dans l'eau ou tout autre liquide, et qui est encore lancé pour marquer l'instant euphorique de soudaine compréhension et de certitude après une phase de tension) - «*Logos*» (p.221 : la raison humaine incarnée par le langage) - «*pathos*» (p.390 : recours à l'émotion qui est déplacé) - «*Sphinx*» (p.208 : personnage énigmatique, figé dans une attitude mystérieuse) - «*stentor*» (p.398 : voix forte, retentissante).

-Des mots et expressions latins : «*"ad patres"*» (p.260 : expression signifiant «vers ses ancêtres», qu'on emploie pour parler de la mort) - «*aura*» (p.199 : émanation spirituelle entourant un être) - «*columbarium*» (p.392 : lieu où l'on place les urnes contenant les cendres de morts incinérés) - «*deus ex machina*» (p.229 : «dieu sorti de la machine», l'expression servant à désigner celui qui, au théâtre, vient dénouer une situation compliquée) - «*"Dispensis putrida"*» (p.332 : dispesie nauséabonde) - «*exeat*» (p.293, 326 : autorisation de sortir) - «*in extremis*» (p.202, 311 : «au dernier moment», «de justesse») - «*"in pace"*» (p.295 : «en paix», l'expression désignant une prison dans un couvent où un coupable était enfermé jusqu'à sa mort) - «*latifundia*» (p.374 : grande exploitation agricole) - «*laudanum*» (p.269 : teinture alcoolique d'opium) - «*mea-culpa*» (p.235 : «par ma faute») - «*"ne varietur"*» (p.388 : sans possibilité de changement) - «*post mortem*» (p.392 : après la mort) - «*proscenium*» (p.383 : avant-scène) - «*quiproquo*» (p.380 : fait de prendre quelqu'un pour un autre ou une chose pour une autre) - «*"sui generis"*» (p.284 : «de son genre», l'expression marque la spécificité d'une chose) - «*"Te Deum"*» (p.249 : premiers mots d'un hymne de louange à Dieu, qui fait partie du rituel catholique et qui est chanté à l'occasion de services solennels d'action de grâce : victoires, fêtes nationales, naissances princières, saluts, processions) - «*urbi et orbi*» (p.355 : formule latine signifiant «à la ville et à l'univers», habituellement utilisée par le pape pour annoncer ses déclarations).

-Des mots et expressions italiens : «*"a giorno"*» (p.302 : comme sous la lumière du jour) - «*basta !*» (p.344 : assez !) - «*bel canto*» (p.317 : art du chant selon la tradition de l'opéra italien des XVIIe et XVIIIe siècles) - «*fenestrella*» (p.257 : petite fenêtre) - «*imbroglio*» (p.208 : situation embrouillée, confuse) - «*in petto*» (p.224 : en son for intérieur) - «*lazzi*» (p.379 : plaisanteries burlesques, soit en paroles, soit en actions) - «*Scala*» (p.200, 262, 389, 392 : nom d'un théâtre d'opéra de Milan qui doit son nom à sa proximité avec l'église Santa Maria della Scala, c'est-à-dire, «de l'escalier», donné aussi à un théâtre parisien) - «*vendetta*» (p.375 : vengeance qui s'exerce entre familles, le crime ou l'offense se transmettant à toute la parenté de la victime).

-Des mots espagnols : «*jota*» (p.307 : danse populaire) - «*jubilata*» (p.261, 299, 313, 323 : réjouissance, par antiphrase).

-Un mot mexicain : «*peyotl*» (p.214 : plante mexicaine, de la famille des cactacées, renfermant un alcaloïde aux propriétés hallucinogènes, la mescaline).

-Un mot hongrois : «*puszta*» (p.374, 375 : prairie, steppe).

-Des mots russes : «*balalaïka*» (p.249 : instrument de musique proche du luth) - «*barina*» (p.227 : féminin de «seigneur») - «*bolchevik*» (p.262 : partisan de la révolution la plus extrême).

-Des mots allemands : «*Berliner-Kugel*» (p.195 : gâteau de Berlin) - «*Delikatessen*» (p.195 : magasin où l'on vend des mets préparés) - «*flak*» (p.248 : acronyme désignant l'artillerie antiaérienne) - «*gewürztraminer*» (p.252 : cépage blanc cultivé en Alsace) - «*gretchen*» (p.195 : jeune femme) - «*kirsch*» (p.252 : eau-de-vie de cerises) - «*panzer*» (p.253 : char d'assaut allemand) - «*Prosit !*» (p.227 : salutation que les Allemands échangent au moment de prendre une consommation) - «*Schmiss*» (p.219 : balafre) - «*V/1*» et «*V/2*» (p.267 : "Vergeltungswaffe" [arme de représailles], bombes volantes et premiers missiles de croisière de l'histoire de l'aéronautique, utilisés, durant la Seconde Guerre mondiale, par l'Allemagne nazie contre le Royaume-Uni, puis également contre la Belgique) - «*Wirtschaften*» (p.195 : magasin bon marché).

-Des mots et expressions anglais : «*all right*» (p.340 : d'accord) - «*bazooka*» (p.253 : lance-roquettes anti-char) - «*black-out*» (p.261, 263 : extinction de toutes les lumières) - «*boss*» (p.250 : patron) - «*brain-trust*» (p.250 : groupe restreint d'experts, de techniciens, chargé de l'élaboration de projets, de plans) - «*Bye-Bye, Baby*» (p.335 : au revoir, bébé) - «*call-girl*» (p.381 : prostituée qu'on appelle chez elle au téléphone) - «*cash*» (p.250 : comptant) - «*chewing-gum*» (p.249 : gomme à mâcher) - «*chorus-girls*» (p.381 : ensemble de jeunes femmes qui chantent ou dansent, semblablement vêtues) - «*clergyman*» (p.345, 353, 361 : pasteur anglo-saxon) - «*cover-girl*» (p.381 : jeune femme posant pour les couvertures de magazines, pour les photographies de mode) - «*dancing*» (p.375 : établissement public où l'on danse) - «*Do'nt treate on me*» (p.382 : c'est doublement mal orthographié [il faudrait : "Don't tread on me"] mais la traduction qui suit est admissible : «Ne me marche pas dessus») - «*french-can-can*» (p.207, 356 : célèbre forme de spectacle musical et chorégraphique français où les danseuses lèvent la jambe pour découvrir les jupons et les bas) - «*gangster*» (p.250 : criminel qui appartient à un groupement organisé de malfaiteurs) - «*groggy*» (p.313 : étourdi par un choc physique ou moral, ou par un excès de boisson) - «*jerrican*» (p.250 : récipient muni d'un bec verseur) - «*job*» (p.275 : travail) - «*Kodak*» (p.381 : nom d'un appareil photographique produit par cette marque états-unienne) - «*Knize Ten*» (p.393 : eau de Cologne) - «*make-up*» (p.309 : fond de teint) - «*"new look"*» (p.382, 383 : style nouveau, l'expression ayant qualifié un défilé de mode de Christian Dior en 1947) - «*partner*» (p.354 : partenaire) - «*pin-up*» (p.199 : femme au charme affriolant) - «*pushing-ball*» (p.313 : en fait, «*punching-ball*» : pour un boxeur, ballon d'entraînement) - «*racketter*» (p.250 : celui qui se livre à l'extorsion de fonds par la menace et les voies de fait) - «*saloon*» (p.370 : bar du Far West) - «*sex-appeal*» (p.291 : attrait sexuel) - «*slang*» (p.382 : argot) - «*strip tease*» (p.382 : la définition précède : «*déshabillage musical* !) - «*travelling*» (p.381 : mouvement de la caméra de cinéma placée sur un chariot monté sur des rails) - «*trust*» (p.250, 381 : grosse entreprise qui domine tout un secteur de l'activité économique) - «*vamp*» (p.199, 381 : comédienne jouant le rôle d'une femme fatale) - «*22 Long Rifle*» (p.277, 282, 292, 328 - p.365, 370, 382 : «*22 L.R.*» : carabine utilisant cette munition) - «*Western*» (p.353 : film ayant pour thème la conquête de l'Ouest des États-Unis ; la majuscule étant inappropriée).

-Des mots arabes : «*barka !*» (p.351 : habituellement, «*barca*» : assez !) - «*baroud*» (p.351 : combat, bataille) - «*barouf*» (p.368 : bruit, tapage) - «*bled*» (p.351 : campagne) - «*bordj*» (p.351 : enceinte fortifiée) - «*caïd*» (p.347, 370, 399 : homme dont l'autorité et la puissance dans un groupe sont notoires) - «*casbah*» (p.196 : citadelle) - «*chèche*» (p.398 : longue bande de tissu servant à entourer le visage pour le protéger du sable, utilisée par les Touaregs) - «*Djerid*» (p.352 : la définition suit : «*palmes stylisées*») - «*gandoura*» (p.353 : tenue traditionnelle qui se porte en Afrique du Nord et en Orient, caractérisée par une longue et large tunique sans manches et sans capuchon) - «*glaoui*» (p.351 : chef de la tribu berbère des Glaoua) - «*hourri*» (p.211 : dans le Coran, vierge du paradis, donnée comme épouse au croyant) - «*In'ch Allah !*» (p.353 : transcription francophone de la formule إِنْ شَاءَ اللَّهُ qui signifie «si Dieu le veut», utilisée par la plupart des musulmans) - «*kief*» (p.352 : état de béatitude, de bonheur parfait) - «*khôl*» (p.280 : fard de couleur sombre utilisé pour le maquillage des yeux) - «*ksar*» (p.211, 351, 352, 353, 373, 374 : le mot est expliqué : «*château marocain*») - «*medina*» (p.351, 352 : partie musulmane d'une ville d'Afrique du Nord) - «*mektoub*» (p.351 : chez les musulmans, le destin de l'être humain fixé par Allah) - «*meskine*» (p.351 : pauvre) - «*moukère*»

(p.339 : femme ; devenu «*moukhère*» p.398) - «*nouba*» (p.250, 352, 398 : fête) - «*oued*» (p.351 : rivière) - «*pacha*» (p.351, 376 : gouverneur de province dans l'empire ottoman ; ici, chef d'une tribu berbère) - «*péri*» (p.211, 355, 373 : fée dans les contes orientaux) - «*razzia*» (p.351 : incursion guerrière en territoire ennemi).

-Des mots français qui vont d'une extrémité à l'autre du lexique. En effet, on trouve :

-D'une part, des mots et expressions recherchés, parfois désuets : «*abjection*» (p.257 : caractère de ce qui est bas et vil) - «*abracadabrant*» (p.361 : extraordinaire, extravagant, incohérent) - «*absinthe*» (p.246 : liqueur alcoolique toxique très en vogue à la fin du XIXe siècle) - «*accroche-cœur*» (p.193 : mèche de cheveux en forme de crochet sur le front ou la tempe) - «*achalandé*» (p.306 : qui attire de nombreux clients ; le terme est donc impropre ici puisqu'il est question d'une «*bibliothèque*» bien fournie) - «*aérophage*» (p.219 : qui déglutit de l'air ayant pénétré dans l'estomac) - «*affres*» (p.374 : tourments, souffrances, angoisses) - «*affriolant*» (p.369 : excitant, propre à attiser le désir) - «*agonir*» (p.222 : accabler d'injures) - «*ahaner*» (p.192 : respirer bruyamment sous l'effort) - «à la diable» (p.318 : à la va-vite, sans soin) - «*aligoté*» (p.253 : cépage blanc de Bourgogne) - «*ambidextre*» (p.329 : aussi adroit de chacune de ses mains) - «*androgyne*» (p.352, 393 : personne présentant des caractères communs aux deux sexes) - «*anthrax*» (p.394 : gros furoncle accompagné d'une infection staphylococcique) - «*aphorisme*» (p.219 : maxime) - «*apologétique*» (p.219 : défense d'une doctrine) - «*apoplexie*» (p.229 : arrêt brusque et plus ou moins complet des fonctions cérébrales) - «*apothéose*» (p.201, 267, 327, 333, 361, 381, 389 : sommet, triomphe, consécration) - «*Cela se passe sous l'Arbre*» (p.375 : ?) - «*arcane*» (p.310 : secret, mystère) - «*arrivisme*» (p.201 : attitude d'une personne dénuée de scrupules qui veut réussir dans la société par n'importe quel moyen) - «*atomique*» (p.379, 381 : dans les années quarante-cinquante : sensationnel) - «*Asdic*» (p.247 : acronyme de "Anti-Submarine Detection Investigation Committee", dispositif acoustique sous-marin) - «*auditorium*» (p.391 : salle destinée à l'écoute de pièces musicales ou théâtrales ; le mot est donc impropre ici) - «*babouche*» (p.352 : pantoufle de cuir, sans talon) - «*baliverne*» (.325 : propos futile) - «*ban*» (p.391 : bannissement, condamnation à l'exil) - «*baragouiner*» (p.253 : bredouiller) - «*bas bleu*» (p.345 : femme pédante) - «*batiste*» (p.393 : toile de lin très fine à armature serrée) - «*batte*» (p.294 : objet qui servait à renvoyer la balle dans le jeu de paume) - «*batteur d'estrade*» (p.356 : bateleur, saltimbanque) - «*baudruche*» (p.302 : pellicule extraite de l'intestin de divers animaux [surtout du bœuf et du mouton] et, par analogie, fine pellicule de caoutchouc) - «*baume du Pérou*» (p.257 : provenant de l'arbre "Myroxylon balsamum", il est utilisé pour son action antiseptique). - «*baviolet*» (p.350, 375 : volant accroché à un chapeau) - «*bayer aux corneilles*» (p.391 : perdre son temps en regardant en l'air niaisement) - «*beaujolais*» (p.383 : vin produit dans la région du même nom, en France) - «*benêt*» (p.365 : niais, sot) - «*bidet*» (p.382 : cuvette oblongue et basse, sur pied, servant à la toilette intime) - «*biscuits "Lu"*» (p.392 : produits à Nantes par cette marque qui fut d'abord «*Lefèvre-Utile*») - «*bivouac*» (p.353 : campement) - «*bohème*» (nom p.228, 302 : milieu marginal - adjetif p.290, 331 : non conformiste) - «*bois de justice*» (p.260 : l'échafaud et la guillotine) - «*bolcheviste*» (p.218 : habituellement «bolchevique», partisan du bolchevisme, courant communiste extrémiste russe du début du XXe siècle) - «*bon-garçonnisme*» (p.290 : amabilité bon enfant) - «*boucler*» (p.263, 369 : fermer) - «*bougre*» (p.286, 293, 346 : individu désigné avec condescendance) - «*bouillabaisse*» (p.364 : plat provençal à base de poissons servis dans leur bouillon) - «*bouteillon*» (p.380 : marmite plate utilisée par une troupe de soldats en campagne ; le mot est donc impropre ici) - «*brocard*» (p.342 : moquerie, raillerie) - «*burlesque*» (p.286 : spectacle d'un comique extravagant) - «*cabale*» (p.202, 389 : complot, intrigue, contre une personne) - «*cache-poussière*» (p.275 : manteau ample avec ou sans manches) - «*cachet*» (p.240, 302 : rétribution d'une participation à un spectacle, à une émission) - «*cagot*» (p.294 : personne simulant la dévotion) - «*camisole de force*» (p.368 : veste en toile très forte destinée à empêcher une personne de se servir de ses bras) - «*sous cape*» (p.254 : en secret, à la dérobée) - «*caraco*» (p.389 : corsage de femme, blouse droite et assez ample) - «*caracole*» (p.331 : vantardise) - «*carreau des Halles*» (p.193 : endroit où l'étaillait et où l'on vendait les fruits, les légumes) - «*casbah d'Alger*» (p.196 : quartier musulman) - «*cascade*» (p.379 : exécution de scènes dangereuses) - «*payer cash*» (p.250 : comptant) - «*cérémonie civile*» (p.391 : funérailles

laïques) - «*chagriné*» (p.206 : ayant l'aspect du chagrin, cuir de reliure) - «*chancellerie*» (p.375 : administration générale du ministère de la Justice) - «*devoir une fière chandelle*» (p.366 : être reconnaissant pour un service rendu) - «*donner le change*» (p.208 : faire prendre une chose pour une autre) - «*charivari*» (p.381 : tapage, vacarme) - «*chartiste*» (p.293 : spécialiste des documents anciens) - «*chaviré*» (p.192 : échoué) - «*chenapan*» (p.249, 288, 322 : vaurien) - «*chérimien*» (p.351 : qualifie la dynastie régnante au Maroc) - «*chéribin*» (p.356 : enfant joli et gracieux) - «*cintré*» (p.383 : partie du théâtre située au-dessus de la scène, où l'on remonte les décors) - «*Circassien*» (p.355 : habitant d'une région du Caucase) - «*cloaque d'une oie*» (p.376 : orifice des voies génitales et urinaires) - «*à cloche-pied*» (p.304, 319 : en sautillant sur un seul pied) - «*clopiner*» (p.356 : marcher avec peine, en traînant le pied) - «*cocardé*» (p.355 : courage affiché) - «*cohorte*» (p.381 : ensemble d'individus ; le terme est donc ici impropre puisqu'il s'agit de «*projecteurs*») - «*colère*» (p.334 : adjetif) - «*colifichet*» (p.207 : ornement futile, surcharge décorative) - «*collationner*» (p.353 : terme impropre auquel Cendrars donna le sens de «*réunir*») - «*collusion*» (p.374 : entente secrète, conspiration) - «*commerce*» (p.229, 257 : relations qu'on entretient dans la société) - «*commissariat*» (p.273 : poste de police) - «*commodore*» (p.381 : officier de marine) - «*première communiant*» (p.330, 364 : personne qui, vers l'âge de douze ans, a, dans l'Église catholique, reçu l'hostie pour la première fois) - «*compénétrer*» (p.193 : pénétrer profondément) - «*consomption*» (p.380 : amaigrissement progressif, généralement dû à la maladie ou à la grande vieillesse) - «*consortium*» (p.333, 366 : regroupement d'entreprises afin de réaliser des opérations en commun) - «*consommé*» (p.397 : parvenu à un accomplissement total) - «*contrepéterie*» (p.379 : interversion de lettres ou de syllabes produisant un effet plaisant, amusant ou grossier) - «*conventualité*» (p.370 : fait, pour des religieux, de vivre dans un monastère avec une même règle ; or, ici, Cendrars évoque un couvent ; le terme est donc impropre) - «*coq de roche*» (p.207 : couleur orange d'un oiseau péruvien) - «*coquebin*» (p.232 : nigaud) - «*coup de Jarnac*» (p.367 : manœuvre imprévue, habile et violente) - «*coupé*» (p.392 : voiture hippomobile a deux places, plus le siège du cocher [p.393]) - «*couler de source*» (p.379 : être évident) - «*courtisane*» (p.202 : femme entretenue, d'un rang social assez élevé) - «*crapule*» (p.271 : individu abject, capable du pire) - «*cronstadt*» (p.207 : chapeau d'homme à coiffe en tronc de cône, à la mode vers le début du XXe siècle) - «*crypte*» (p.257 : chapelle d'une église, normalement souterraine, où l'on plaçait les reliques des saints) - «*cybernétique*» (p.381 : relatif à la science des interactions entre les mécanismes, ayant pour application principale la réalisation de robots programmables) - «*Cyrénaïque*» (p.249 : région de Libye qui avait été une province romaine située autour de l'ancienne cité grecque de Cyrène) - «*dalmate*» (p.376 : de la côte de la Croatie) - «*dame-jeanne*» (p.340, 342, 347 : récipient de verre de «*50 litres*») - «*se dauber*» (p.290 : habituellement, «dauber» : railler, dénigrer) - «*décadent*» (p.194 : membre d'un mouvement littéraire et artistique qui s'est développé au cours des vingt dernières années du XIXe siècle, et qui a manifesté un attrait pour l'irrationnel, la mort, le mystère, et un rejet de la science) - «*déduit*» (p.196 : divertissement badin) - «*dédicatoire*» (p.196 : qui a le caractère d'une dédicace) - «*dégingandé*» (p.199 : alors que le mot désigne un corps qui est disproportionné dans sa haute taille et déséquilibré dans sa démarche, Cendrars lui donna plutôt un sens moral) - «*dénucléer*» (p.311 : en fait ne s'emploie que le mot «*énucléer*» qui signifie «*extirper*») - «*derechef*» (p.314, 344 : une seconde fois, de nouveau) - «*diable*» (p.193 : chariot servant à transporter des marchandises - p.355 : homme vif, emporté, turbulent) - «*diantre !*» (p.286, 288, 333 : exclamation qui marque l'imprécation) - «*dilettante*» (p.318 : personne qui s'occupe d'une chose en amateur, par pur plaisir) - «*disloquement*» (p.391 : état de ce qui est disloqué ; ici, conviendrait mieux «*dislocation*» [p.392]) - «*dispepsie nauséabonde*» (p.332 : en fait, il faudrait cette orthographe : «*dyspepsie*» : pathologie altérant la digestion, provoquant de mauvaises odeurs) - «*dive*» (p.240 : archaïsme signifiant «*divine*») - «*docte*» (p.211 : qui possède des connaissances étendues) - «*dolosif*» (p.372 : frauduleux, malhonnête) - «*ébaubi*» (p.276 : étonné, stupéfait) - «*échelle cubistique*» (p.379 : ?) - «*éclairer la lanterne*» (p.323 : faire comprendre) - «*effarant*» (p.390 : qui effraie, qui plonge dans une stupeur extrême) - «*égotisme*» (p.201 : disposition à parler de soi, poursuite trop exclusive de son développement personnel) - «*éjaculatoire*» (p.196 : qui concerne l'émission de sperme) - «*embastiller*» (p.368 : emprisonner) - «*embrocher*» (p.192 : transpercer d'un coup d'épée) - «*en foi de quoi*» (p.333 : en se fondant sur) - «*enguirlandé*» (p.257 : orné de guirlandes) - «*entre chien et loup*» (p.394 : entre le jour et l'obscurité) ;

mais, ici, on est en fait entre loup et chien puisque c'est «*le crépuscule de l'aube*» - «*entregent*» (p.334 : habileté à se conduire en société) - «*entremetteuse*» (p.237 : femme qui sert d'intermédiaire dans des intrigues amoureuses) - «*épurer*» (p.292 : éliminer d'un ensemble certains éléments) - «*équarrissoir*» : (p.338 : qui coupe en quartiers un animal mort) - «*éribas*» (p.351 : fascines) - «*éthéré*» (p.201 : léger, aérien, très pur) - «*évermillonner*» (p.207 : variation de Cendrars sur «vermillonner», «donner la teinte du vermillon») - «*exubération*» (p.207 : le terme correct est «exubérance») - «*Faculté*» (p.279 : partie d'une université où se donne un enseignement particulier) - «*fadaise*» (p.363 : propos plat et sot ; le mot est impropre, Cendrars ayant voulu plutôt parler de divagations) - «*faisceau*» (p.352 : pyramide de fusils appuyés les uns contre les autres) - «*fantoche*» (p.362 : personne sans volonté propre) - «*fascine*» (p.339 : fagot utilisé pour combler une tranchée ou terrasser) - «*faunesque*» (p.230 : qui manifeste une grande liberté sensuelle) - «*faveur*» (p.196 : ruban léger et étroit) - «*fente palpébrale*» (p.352 : espace séparant les paupières supérieure et inférieure) - «*fermier général*» (p.294 : financier qui, au XVII^e siècle, en France, avait pris «à ferme» les impôts) - «*ferré*» (p.329 : très instruit) - «*féru*» (p.218, 306 : très intéressé, très épris) - «*férule*» (p.294 : petite palette de bois ou de cuir avec laquelle on frappait la main des écoliers en faute ; de là, autorité, pouvoir) - «*faire fi*» (p.389 : dédaigner, mépriser) - «*s'en ficher*» (p.343 : s'en moquer) - «*fichtr*» (p.309, 366 : exclamation marquant l'étonnement ou la contrariété) - «*fier-à-bras*» (p.331 : homme qui prétend vouloir se faire craindre) - «*fine*» (p.383 : eau-de-vie de raisin de qualité supérieure) - «*fine champagne*» (p.340 : variété de cognac) - «*fine mouche*» (p.235, 334, 366 : personne d'une intelligence vive, rusée) - «*flibusterie*» (p.294 : escroquerie) - «*focalité*» (p.384 : création de Cendrars : établissement de la distance focale) - «*foin de...*» (p.351 : exclamation de dédain, de mépris) - «*folliculaire*» (p.371 : péjorativement : journaliste) - «*forniquer*» (p.340 : coïter) - «*fort en thème*» (p.249 : érudit, savant, qui a réponse à tout, le thème grec ou latin, c'est-à-dire la composition d'un texte en ces langues étant un exercice plus difficile que la simple version en français) - «*forteresse volante*» (p.248 : bombardier lourd) - «*fouineur*» (p.342 : qui cherche de façon indiscrète) - «*fourbe*» (p.360 : qui trompe adroitement) - «*four crématoire*» (p.391 : où l'on réduit les corps des morts en cendres) - «*franc-maçon*» (p.275 : initié à la franc-maçonnerie, association philanthropique jadis secrète, organisées en différentes «*loges*») - «*franc-tireur*» (p.379 : personne qui agit seul, avec une complète indépendance par rapport aux autres) - «*frasque*» (p.224 : acte extravagant, quelque peu scandaleux) - «*jeter son froc aux orties*» (p.338 : quitter la prêtre) - «*fulgurer*» (p.342 : briller comme l'éclair, d'un éclat vif et passager) - «*garçonne*» (p.357 : appartement d'une personne seule) - «*se gausser*» (p.334 : se moquer ouvertement) - «*gavroche*» (p.379 : à l'exemple du personnage des "Misérables" de Victor Hugo, enfant vif et impertinent) - «*gazogène*» (p.262 : appareil qui transforme le charbon ou le bois en gaz combustible, utilisé en période de pénurie d'essence) - «*générale*» (p.332, 365 : dernière répétition d'une pièce avant sa représentation) - «*générique*» (p.228 : partie [d'un film, d'une émission] où sont indiqués le titre, le nom des auteurs, des interprètes, des collaborateurs, au début ou à la fin ; le terme est donc impropre en ce qui concerne le théâtre où l'on parle plutôt de «*didascalies locatives*») - «*giron*» (p.196 : partie du corps qui va de la ceinture aux genoux quand on est assis) - «*glissière*» (p.338 : création de Cendrars : rampe? rue en pente?) - «*goguenard*» (p.248, 342 : qui plaisante en se moquant) - «*faire des gorges chaudes*» (p.314 : se répandre en plaisanteries malveillantes, s'en régaler) - «*gorge-de-pigeon*» (p.207 : ensemble de trois couleurs : gris perle, bleu ciel et rose) - «*gouaille*» (p.211, 379 : effronterie) - «*gourgandine*» (p.202, 305 : femme facile, dévergondée) - «*Graal*» (p.356 : objet d'une quête mystique) - «*grande-duchesse*» (p.227, 237, 239 : titre de noblesse, comparable à celui de princesse, existant en particulier dans la Russie tsariste) - «*gravats*» (p.269 : débris provenant d'une démolition ou chutes des matériaux de construction) - «*grenade*» (p.191, 200 : projectile formé d'une décharge d'explosif enveloppée de métal, muni d'un détonateur pour régler l'explosion, lancé à courte distance) - «*gueux*» (p.247 : personne pauvre, réduite à la mendicité) - «*hâbleur*» (p.355, 374 : personne qui a l'habitude de parler beaucoup en exagérant) - «*en haut lieu*» (p.287 : auprès des autorités supérieures) - «*Haulte*» (p.370 : orthographe archaïque) - «*hémorroïdésse*» (p.262 : qui a des hémorroïdes?) - «*holocauste*» (p.208 : sacrifice religieux) - «*honorariat*» (p.390 : fait de conserver le titre et les prérogatives honorifiques de certaines charges qu'on a exercées) - «*houspiller*» (p.383 : maltraiter quelqu'un en paroles, harceler de reproches, de critiques) - «*hydropathe*» (p. 194 : membre

d'un club littéraire parisien, qui exulta à la fin du XIXe siècle, dont l'objectif premier était de célébrer la littérature et en particulier la poésie : les participants déclamaient leurs vers ou leur prose à haute voix devant l'assistance) - «*hygroscopie*» (p.391 : étude et mesure de l'humidité de l'air) - «*iconostase*» (p.393 : dans les églises orthodoxes, cloison décorée d'images, d'icônes, qui sépare la nef du sanctuaire où le prêtre officie) - «*image d'Épinal*» (p.249 : image très colorée dans des planches illustrant des sujets très conventionnels car ne montrant que le bon côté des choses, produites depuis le XIXe siècle dans cette ville des Vosges en France) - «*impériale*» (p.305 : étage supérieur d'un véhicule pouvant recevoir des voyageurs) - «*impromptu*» (p.228, 380 : petite pièce prétendument improvisée) - «*inquisiteur*» (p.342 : qui interroge avec autorité et indiscretion) - «*jactance*» (p.227 : facilité de parole) - «*janséniste*» (p.294 : partisan d'une conception sévère du christianisme) - «*jonchet*» (p.380 : chacun des bâtonnets de bois ou d'os qu'on joue à jeter pêle-mêle sur une table pour ensuite les retirer un à un avec un crochet sans faire bouger les autres) - «*ladre*» (p.373 : avare ; d'où «*ladserie*» [p.257] : avarice) - «*lancette*» (p.312 : petit instrument de chirurgie, à lame plate et acérée, utilisé pour la saignée, les petites incisions) - «*lansquenet*» (p.218 : ancien soldat allemand) - «*à la larme facile*» (p.391 : qui est facilement ému au point de pleurer) - «*Légion d'honneur*» (p.254 : la plus haute décoration honorifique française dont «*chevalier*» est le premier grade) - «*entrer en lice*» (p.218-219 : s'engager dans une lutte) - «*ligne*» (p.234 : minceur du corps) - «*limbes*» (p.267 : état vague, incertain) - «*LL. AA. royales*» (p.366 : Leurs Altesses royales) - «*loque*» (p.394 : personne totalement effondrée) - «*ligne Maginot*» (p.249 : ligne de fortifications établie par la France le long de sa frontière avec la Belgique, le Luxembourg, l'Allemagne, la Suisse et l'Italie, de 1928 à 1940) - «*lombes*» (p.201 : parties de l'abdomen de part et d'autre de la colonne vertébrale, dans lesquelles sont logés les reins ; ici, le mot est employé à la place de «parties sexuelles») - «*lubie*» (p.374 : fantaisie extravagante) - «*lustre*» (p.294 : période de cinq années) - «*madone*» (p.206, 398 : représentation de la Vierge Marie) - «*mandat*» (p.369 : titre remis par la Poste contre une somme d'argent qu'elle versera au destinataire ; la somme versée) - «*mandore*» (p.202 : ancien instrument de musique à cordes pincées, analogue au luth) - «*mansuétude*» (p.211 : disposition à pardonner généreusement) - «*margotin*» (p.194 : petit fagot de bois) - «*marigot*» (p.215 : bras mort d'un fleuve) - «*se mettre martel en tête*» (p.365 : suivre obstinément une idée) - «*mégalomane*» (p.349 : qui est d'un orgueil excessif, d'une ambition injustifiée ; d'où «*mégalomanie*» [p.354]) - «*mélisme*» (p.390 : durée musicale longue constituée d'un groupe de notes de valeur brève) - «*merci*» (p.247 : archaïsme signifiant «pitié») - «*métaphysique*» (p.208 : qui concerne la partie de la philosophie qui étudie la connaissance de l'être absolu ; le terme est donc impropre ici) - «*métempyscose*» (p.229 : doctrine selon laquelle une même âme peut animer successivement plusieurs corps humains ou animaux) - «*mignardise*» (p.213-214 : grâce, douceur affectée) - «*minauder*» (p.343 : prendre des manières affectées pour attirer l'attention) - «*misanthropie*» (p.371 : haine du genre humain) - «*La montagne avait accouché d'une souris*» (p.375 : expression servant à marquer les résultats décevants ou dérisoires d'un projet ambitieux) - «*la mort dans l'âme*» (p.360 : avec une grande et profonde tristesse) - «*motte d'un château-fort*» (p.339 : éminence) - «*mouche du coche*» (p.274 : à partir de la fable de La Fontaine, «*Le coche et la mouche*», personne qui ne fait que semblant d'agir et prétend être la cause du succès d'une entreprise, mais jamais de l'échec) - «*mythomane*» (p.376 : personne qui a une tendance pathologique à la fabulation) - «*néronien*» (p.378 : qui est propre à Néron ; Cendrars fit allusion au fait que l'empereur s'était voulu un artiste, et s'était suicidé en déclarant : «Quel grand artiste meurt en moi !») - «*nimber*» (p.257 : entourer d'une auréole) - «*nubile*» (p.353 : qui est en âge d'être marié) - «*oblitérer*» (p.394 : effacer par une usure progressive) - «*occulte*» (p.366 : caché, secret) - «*oculariste*» (p.383 : personne qui fabrique des pièces de prothèse oculaire) - «*oraison*» (p.258, 390 : oraison funèbre, éloge d'un mort prononcé en public - p.380 : prière) - «*orgue de Barbarie*» (p.258 : instrument de musique mécanique à vent) - «*orléaniste*» (p.291 : personne soutenant les droits de la famille d'Orléans au trône de France) - «*se pâmer*» (p.361 : perdre connaissance ; d'où «*pâmoison*» [p.343] : évanouissement) - «*boîte de Pandore*» (p.385 : en fait une jarre contenant tous les maux de l'humanité, qui fut apportée et ouverte par Pandore, la première femme humaine, façonnée dans l'argile par Héphaïstos et animée par la déesse Athéna) - «*panoramique*» (p.381 : mouvement d'une caméra tournant autour d'un axe) - «*pariade*» (p.271 : accouplement des oiseaux) - «*jouer sa partie*» (p.391 : agir en fonction de ses propres intérêts) -

«pathétisme» (p.236 : caractère de ce qui suscite l'émotion, la pitié) - «patibulaire» (p.290 : sinistre) - «paupiette» (p.257 : tranche de viande fine, le plus souvent à base de bœuf ou de veau, que l'on recouvre d'une farce puis qu'on roule avant cuisson) - «pavillon» (p.382 : drapeau sur un navire ; le mot est donc impropre ici) - «payer de sa personne» (p.375 : se dépenser, affronter le risque) - «peau d'ange» (p.393 : galuchat, cuir préparé à partir de la peau de certains poissons) - «père noble» (p.366 : rôle d'homme d'un certain âge et d'une gravité, d'une dignité souvent un peu outrées) - «Pères blancs» (p.377 : religieux qui se sont faits missionnaires en Afrique) - «phocomèle» (p.22, 376 : victime d'une malformation congénitale caractérisée par l'absence de membre inférieur ou supérieur, la main ou le pied étant attaché au tronc) - «pie-grièche» (p.291 : femme hargneuse) - «pingre» (p.242 : avare particulièrement mesquin) - «ne piper mot» (p.368 : ne rien dire) - «placard» (p.392 : écrit qu'on affiche sur un mur, un panneau, pour donner un avis au public) - «plastifiant» (p.382 : substance capable de rendre souple une matière plastique) - «plumassier» (p.257 : personne qui fabrique, prépare les garnitures de plumes) - «polygraphié» (p.248 : la polygraphie étant la capacité d'écrire sur des sujets très divers, le terme est impropre ; il aurait fallu «polycopié») - «pompe» (p.390 : cérémonial fastueux) - «pompier» (p.200 : artiste qui traite de manière conventionnelle des sujets artificiels et emphatiques ; d'où «pompiérisme», p.228) - «faire des ponts d'or» (p.360 : faire une offre très lucrative à quelqu'un en vue de s'attacher ses services) - «n'en pouvoir mais» (p.319 : n'y pouvoir rien) - «précipité» (p.379 : dépôt résultant de la solidification d'un corps, dans un liquide) - «pré-excellent» (p.369 : anglicisme) - «prestement» (p.335 : rapidement) - «prêter la main» (p.271 : apporter son aide) - «propitiatoire» (p.207 : qui a pour but de rendre Dieu conciliant) - «providence» (p.369 : protecteur) - «prud'hommes» (p.308 : juridiction composée de salariés et d'employeurs apte à juger les conflits entre ces deux parties) - «prurit» (p.371 : démangeaison de la peau en rapport avec une affection cutanée) - «purulence» (p.257 : production de pus) - «putatif» (p.223 : qui est censé être) - «pyrotechnie» (p.248 : ensemble des techniques de préparation et d'emploi des explosifs et des munitions) - «quémander» (p.389 : demander humblement et avec insistance) - «quolibet» (p.234 : plaisanterie railleuse ou malveillante adressée à une personne) - «raucité» (p.236 : rudesse de la voix) - «événements réactionnaires» (p.375 : où se manifeste une opposition au progrès social, une volonté de rétablissement des institutions antérieures) - «redingote» (p.305, 392 : vêtement d'homme, long et croisé, à longues basques) - «réminiscence» (p.208 : souvenir vague qui n'est pas consciemment reconnu comme tel) - «remugle» (p.193 : odeur de renfermé) - «répertoire» (p.390 : ensemble des œuvres qu'a l'habitude d'interpréter une troupe) - «répétition à l'italienne» (p.365 : répétition du texte, les acteurs étant assis, sans aucun mouvement de mise en scène) - «résident général» (p.372 : haut fonctionnaire placé par l'État protecteur auprès du chef de l'État sous protectorat ; d'où «Résidence» [p.374]) - «robin» (p.294 : personne appartenant à la noblesse de robe, celle des gens de justice) - «rogue» (p.290 : qui est arrogant, avec une nuance de raideur et de rudesse) - «rodomontade» (p.331 : vantardise) - «sabbat» (p.237 : assemblée nocturne de sorcières qui, selon des croyances populaires, se serait tenue les samedis à minuit) - «sabretache» (p.209, 212, 214, 241, 334, 350 : sacoche que portaient les officiers de cavalerie des XVIIIe et XIXe siècles) - «sarcophage» (p.257 : cercueil de pierre) - «sbire» (p.365 : individu au service du pouvoir, exerçant les basses œuvres) - «scialytique» (p.384 : marque déposée, mot constitué d'après le grec «skia» [ombre] et le radical «luein» [dissoudre]), désignant un appareil d'éclairage supprimant les ombres portées) - «séance tenante» (p.365, 375, 398 : immédiatement, aussitôt, sur-le-champ) - «séant» (p.196 : postérieur de l'être humain) - «il ne sied pas de...» (p.302 : il ne convient pas) - «sodomiste» (p.329 : qui pratique la sodomie, c'est-à-dire le coït anal avec un homme ou une femme, de manière active ou passive) - «sœur de lait» (p.240, 308 : celle avec laquelle on a partagé le sein maternel) - «sommé» (p.211 : surmonté, dominé) - «sophistiqué» (p.362 : qui se distingue par son allure, son élégance, son raffinement) - «souillon» (p.309 : personne sale) - «soupière» (p.399 : récipient large et profond dans lequel on sert la soupe ou le potage) - «sous les armes» (p.309 : qualifie des soldats prêts à combattre) - «spadassin» (p.218 : tueur à gages) - «spéculation» (p.380 : recherche purement intellectuelle) - «squameux» (p.210, 371 : couvert d'écaillles) - «stigmate» (p.331 : signe qui révèle un état de détérioration physique ou morale) - «strass» (p.206 : verre au plomb imitant certaines pierres précieuses) - «stupre» (p.257 : débauche, luxure) - «sublimiser» (p.311 : création de Cendrars : «sublimer» [transposer une pulsion sur un plan

supérieur de réalisation] suffirait !) - «superbe» (p.280 : nom signifiant «assurance orgueilleuse») - «syndrome» (p.229 : ensemble de symptômes, de signes révélateurs) - «table des logarithmes» (p.363 : nom d'une notion de mathématiques qui est synonyme de complexité) - «mener tambour battant» (p.366 : rapidement, avec autorité sans ménagement) - «tartuferie» (p.292 : manière d'agir d'un tartufe, hypocrisie) - «taupinière» (p.253 : galeries et chambres creusées par une taupe) - «Tcherkesses» (p.355 : peuple habitant le Nord-Ouest du Caucase) - «térapologie» (p.242, 376 : étude des malformations et des anomalies monstrueuses chez les êtres vivants) - «tête de Fatma» (p.211 : en fait, «tête de fatma», bijou présentant le visage d'une femme voilée au centre d'une étoile à cinq branches) - «tian» (p.364 : grand plat de terre cuit) - «tiare» (p.398 : ornement de tête de forme conique - «tohu-bohu» (p.381 : bruit, tumulte ; Cendrars en fit un adjectif) - «à tombeau ouvert» (p.394 : à une vitesse dangereuse) - «tomber de Charybde en Scylla» (p.377 : échapper à un péril pour se retrouver face à un autre encore plus grand) - «torve» (p.342 oblique, menaçant, farouche, louche) - «totem» (p.210, 215 : animal considéré comme l'ancêtre d'un clan ; d'où «totémique» p.208) - «tour» (p.390 : sorte d'armoire tournante ménagée dans l'épaisseur d'un mur de monastère, qui permet de passer des objets d'un côté à l'autre, et qui évite aux religieux cloîtrés d'être en contact avec l'extérieur) - «tournis» (p.388 : vertige) - «tout à trac» (p.318, 346 : d'un seul coup, sans réfléchir) - «tout chose» (p.212 : qui se sent mal, bizarre) - «le Tout-Paris» (p.366, 389 : l'ensemble des personnes en vue dans la capitale) - «transfiguration» (p.257 : miraculeux changement d'apparence) - «transcendantal» (p.367 : terme philosophique ici impropre ; Cendrars a plutôt voulu dire «transcendant» : supérieur, sublime) - «transfusion de sang astral» (p.229 : notion ésotérique farfelue !) - «transir» (p.363, 371 : saisir de froid) - «transport» (p.257 : vive émotion) - «traverse» (p.309 : difficulté qui se dresse sur la route de quelqu'un, qui fait obstacle à ses projets) - «traversière» (p.335 : création de Cendrars : rue transversale) - «trémo» (p.391 : tremblement de la voix dû à une émotion) - «être aux trousses» (p.365, 395 : poursuivre quelqu'un) - «trucheman» (p.351 : interprète) - «tudesque» (p.218 : archaïsme signifiant «allemand») - «turpitude» (p.257 : bassesse, indignité) - «tympaniser» (p.194 : plutôt que le sens habituel du mot, Cendrars semble lui donner son sens étymologique : «tambouriner») - «utérin» (p.211 : relatif à l'utérus) - «vaticiner» (p.221 : tenir des discours confus et pompeux comme dans un délire prophétique) - «vairon» (p.252 : relatif aux yeux de couleurs différentes chez un même individu) - «venaison» (p.318 : chair du gros gibier) - «avoir vent de quelque chose» (p.375 : recevoir une information) - «vénusté» (p.391 : beauté digne de celle de Vénus) - «sans vergogne» (p.370 : de façon effrontée) - «vermeil» (p.310 : argent recouvert d'or) - «versicolore» (p.207 : de couleur changeante) - «vertugadin» (p.206 : pièce de vêtement que les femmes portaient sous leurs jupes pour la faire bouffer) - «verve caustique» (p.199 : vivacité dans la critique mordante, dans la satire) - «vierge préraphaélite» (p.201 : peinte à la manière des peintres antérieurs à Raphaël ou des adeptes du préraphaélisme, mouvement en vogue à la fin du XIXe siècle) - «vieux renard» (p.275 : personne de grande expérience que l'âge a rendue rusée) - «vigogne» (p.209 : mammifère herbivore de la famille des camélidés vivant dans les Andes) - «vindicatif» (p.310, 364 : porté à la vengeance) - «vitupérer» (p.222 : blâmer violemment) - «vocifération» (p.268 : paroles criées avec colère ; d'où «vociférer» [p.393]) - «voilette» (p.197, 200 : petit voile transparent, le plus souvent en tulle ou en dentelle, que les femmes portaient en garniture au bord de leur chapeau et qu'elles baissaient devant leurs yeux ou tout leur visage) - «votif» (p.230 : qui est fait en fonction d'un vœu) - «vesse» (p.193 : gaz intestinal qui sort sans bruit et répand une mauvaise odeur) - «yodle» (p.221 : technique de chant consistant à alterner voix normale et voix de tête) - «zinzolin» (p.206 : couleur d'un violet rougeâtre).

À ces mots et expressions recherchés, on peut joindre l'emploi étonnant (et certainement moqueur) de cet imparfait du subjonctif (temps de conjugaison qui n'est presque plus utilisé de nos jours, qui appartient au langage très soutenu) : «*L'idéal pour lui eût été que je l'émasculasse*» (p.310), Thérèse citant ainsi «*le docte Maurice Strauss*» (p.211) !

-D'autre part et surtout, du fait de la grande place donnée à l'oralité, des mots et expressions familiers, sinon appartenant l'argot, un lexique souvent ordurier : «à» (dans «*pointillé à Deibler*» [p.196, 366], «*fils à papa*» [p.257] et «*Barbara à Rubirosa*» [p.381] : construction populaire du complément d'appartenance) - «*acré*» (p.262 : signal pour avertir d'un danger) - «*à gogo*» (p.379 : à volonté, sans restriction) - «*aguichant*» (p.370 : séduisant, excitant, provocant) - «*d'arrache-pied*» (p.383 : avec acharnement) - «*assommade*» (p.372 : création de Cendrars : le fait de donner un coup violent sur la tête pour rendre inconscient) - «*avoir à la bonne*» (p.299 : apprécier, estimer) - «*à la turque*» (p.192 : position sexuelle où la femme chevauche l'homme) - «*à l'œil*» (p.203 : sans payer) - «*Amerloque*» (p.243, 259, 260, 381 : États-unien) - «*être aux anges*» (p.258, 306 : être très content, ravi) - «*Angliche*» (p.338, 340, 341, 343, 344, 345, 346 : Anglais) - «*apéro*» (p.243 : apéritif, boisson alcoolique prise avant un repas) - «*arsouille*» (voyou, canaille) - «*l'Assistance*» (p.346 : l'"Assistance publique", organisme d'État s'occupant des enfants abandonnés) - «*asticoter*» (p.294 : taquiner, harceler) - «*à tout bout de champ*» (p.374 : sans arrêt, constamment) - «*s'avachir*» (p.332 : devenir mou, flasque, s'effondrer) - «*baffe*» (p.253 : gifle) - «*bagout*» (p.305 : facilité de parole) - «*baguenauderie*» (p.251 : création de Cendrars : promenade) - «*mettre dans le bain*» (p.364 : compromettre) - «*se mettre dans le bain*» (p.307 : s'acclimater à un nouvel environnement) - «*baiser*» (p.270 : posséder sexuellement ; p.346 : berner, tromper) - «*balader*» (p.374 : présenter en différents lieu) - «*se balader*» (p.193 : se promener sans but) - «*balle*» (p.226, 241 : franc [monnaie]) - «*bal musette*» : (p.350 : bal populaire où l'on danse, généralement au son de l'accordéon, certaines danses dans un style particulier) - «*bancroche*» (p.225 : bancal) - «*par la bande*» (p.379 : de manière détournée) - «*bander*» (p.270 : être en érection) - «*barder*» (p.227 : devenir pénible, dangereux) - «*bastringue*» (p.248 : bal populaire) - «*Bat'd'Af*» (p.351, 353 : abréviation de «Bataillons d'Afrique», unités de l'armée où était imposée une très sévère discipline) - «*bath*» (p.252, 255, 300, 339, 354 : beau, bien) - «*battre son plein*» (p.378 : être à son point culminant) - «*bazarder*» (p.248 : vendre à bas prix) - «*avoir bec et ongles*» (p.233 : être capable de se défendre vigoureusement) - «*bécasse*» (p.208, 240 : personne sotte, niaise) - «*se bécoter*» (p.307, 344 : se donner de petits baisers) - «*bégueule*» (p.199, 391 : qui fait preuve d'une grande pruderie) - «*béguin*» (p.199, 270, 325 : penchant amoureux) - «*beigne*» (p.343 : gifle, coup) - «*ça biche !*» (p.270 : ça va !) - «*bille*» (p.253 : figure, visage) - «*birbe*» (p.259, 351 : vieillard) - «*Biribi*» (p.351 : bagne militaire en Afrique du Nord) - «*bisness*» (p.250, 381 : francisation du mot anglais «business» : affaire, trafic) - «*bisquer*» (p.333 : rager, être dépité) - «*bistrot*» (p.267 : débit de boissons ; p.268 : personne qui tient un bistrot) - «*bistroquet*» (p.247, 338 : bistrot) - «*biture*» (p.252 : excès de boissons alcoolisées) - «*bla bla bla*» (p.380 : bavardage sans conséquence - «*blairer*» (p.253 : supporter, apprécier) - «*à bloc*» (p.367 : complètement, à fond) - «*bluffer*» (p.275 : feindre avec assurance) - «*bobard*» (p.306 : propos fantaisiste, mensonger) - «*bobine*» (p.305 : visage, apparence) - «*Boches*» (p.222, 223 : terme de mépris pour désigner les Allemands) - «*bobo*» (p.394 : petite blessure) - «*c'est bœuf*» (p.206, 208, 213, 242, 271, 313, 333, 343, 361, 382 : c'est extraordinaire, étonnant) - «*mise en boîte*» (p.389 : imposition de moqueries, d'humiliations) - «*faire la bombe*» (p.196 : faire la fête) - «*boniche*» (p.199, 257 : bonne à tout faire, domestique) - «*bon enfant*» (p.379 : qui est facile à vivre, accommodant, sans façons) - «*bonhomme de drôle*» (p.380 : expression inhabituelle où les deux mots semblent intervertis ; on préférerait : «drôle de bonhomme») - «*boniment*» (p.195, 392 : discours trompeur, destiné à berner) - «*ma bonne*» (p.307 : marque d'amitié) - «*bonshommes*» (p.201, 202 : pluriel de «bonhomme», terme qui est ici péjoratif) - «*bonze*» (p.390 : personnage en vue, quelque peu prétentieux) - «*bordel*» (p.381 : grand désordre) - «*boucan*» (p.339 : bruit, vacarme) - «*boucler*» (p.338 : fermer) - «*bouï-bouï*» (p.220, 331, 389 : petit théâtre) - «*avoir la bosse de...*» (p.251 : le don de...) - «*en boucher un coin*» (p.242, 304, 333 : étonner, stupéfier) - «*la boucler*» (p.196 : se taire) - «*boucler*» (p.272, 399 : enfermer - p.285 : terminer) - «*bougnat*» (p.291 : marchand de charbon qui tenait souvent un café) - «*bougrement*» (p.228 : très) - «*bourreau de travail*» (p.383 : personne qui travaille beaucoup) - «*bourrique*» (p.309, 345 : personne entêtée, stupide) - «*tourner en bourrique*» (p.286 : abrutir, rendre idiot) - «*bouse*» (p.196 : fiente de bœuf, de vache) - «*bousiller*» (p.220 : abîmer, détruire) - «*boute-en-train*» (p.322, 342, 398 : personne qui crée une ambiance gaie) - «*brailler*» (p.398 : parler, chanter ou crier très fort) - «*avoir de la branche*» (p.302 : avoir de l'allure, être distingué) - «*branlée*» (p.254 : troupe, cohorte) - «*branler*» (p.322 : masturber) - «*braque*»

(p.340 : un peu fou, fantasque) - «*bricoler*» (p.300 : faire de menus travaux) - «*bringuebaler*» (p.398 : balancer, secouer dans tous les sens) - «*broncher*» (p.275, 326, 393 : réagir, manifester son humeur) - «*brouillaminis*» (p.228, 288 : confusion, désordre) - «*bûcheur*» (p.294 : homme travaillant avec ardeur et ténacité) - «*buse*» (p.235, 275 : personne sotte) - «*butor*» (p.286 : individu grossier, stupide, malappris) - «*buvette*» (p.246, 350 : petit débit de boissons) - «*caboche*» (p.304 : tête) - «*cabot*» (p.247, 262 : mauvais comédien, imbu de lui-même ; p.252 : chien) - «*cabotin*» (p.199, 213, 232, 391 : mauvais comédien, imbu de lui-même) - «*caboulot*» (p.199, 369 : café populaire) - «*cafard*» (p.197, 251, 350, 354 : découragement, nostalgie) - «*cagna*» (p.339 : abri militaire) - «*cagneux*» (p.237 : dont les jambes se rapprochent au niveau des genoux) - «*cajoleur*» (p.393 : caressant) - «*câlin-câlin*» (p.214 : qui marque une affection appuyée) - «*câlinerie*» (p.393 : manières caressantes) - «*calva*» (p.383 : abréviation de «calvados», eau-de-vie de cidre produite dans la région du Calvados, en France) - «*calviniste*» (p.367 : adepte d'une tendance du protestantisme) - «*cambuse*» (p.342 : chambre, logis pauvre et mal tenu) - «*came*» (p.370, 379, 380, 381 : drogue) - «*camelote*» (p.392 : marchandise de peu de qualité) - «*camise*» (p.351, 355, 375 : société secrète au sein des légionnaires) - «*se camoufler*» (p.392 : se dissimuler, se déguiser) - «*canaille*» (p.199, 360 : vulgaire avec une pointe de perversité) - «*cancan*» (p.279 : bavardage malveillant) - «*caner*» (p.200 : reculer devant une difficulté) - «*capiston*» (p.247 : capitaine) - «*carabiné*» (p.352 : très fort, violent) - «*carambouilleur*» (p.250 : escroc qui revend au comptant une marchandise non payée) - «*se carapater*» (p.195, 251 : s'en aller vivement, s'enfuir) - «*carne*» (p.233 : personne désagréable, insupportable) - «*carrée*» (p.340 : chambre) - «*casse*» (p.363 : dégâts) - «*casserole*» (p.236 : projecteur, spot) - «*catin*» (p.333 : prostituée) - «*cavaler*» (p.323 : courir, fuir) - «*cavaleur*» (p.342 : qui cherche les rencontres sexuelles) - «*ça vaut l'os*» (p.344 : c'est bien) - «*se chamailler*» (p.278, 290 : se disputer) - «*chambarder*» (p.327 : mettre sens dessus dessous, bouleverser) - «*appuyer sur le champignon*» (p.356 : faire accélérer un véhicule) - «*chaparder*» (p.248 : voler de petites choses sans grande valeur) - «*charivari*» (p.323 : musique bruyante et discordante) - «*charlot*» (p.207 : à la façon de Charlie Chaplin) - «*charognard*» (p.193 : animal qui se nourrit de carcasses ; p.249, 352 : exploiteur implacable des malheurs des autres) - «*mettre la charrue devant les bœufs*» (p.390 : faire les choses dans un ordre inverse de celui qui serait logique, aller trop vite en besogne) - «*donner sa langue au chat*» (p.349 : s'avouer incapable d'expliquer quelque chose) - «*chatouille*» (p.214 : attouchement léger) - «*chaud et froid*» (p.312 : rhume) - «*en cheveux*» (p.389 : se dit d'une femme qui ne porte pas d'autre coiffure que ses cheveux, ce qui, autrefois, était un manque de distinction) - «*chiaiser*» (p.255 : se plaindre) - «*chiche !*» (p.202, 319, 363 : interjection exprimant le défi) - «*chic*» (p.314 : agréable) - «*chichi*» (p.213, 286 : comportement qui manque de simplicité) - «*chien-chien*» (p.229 : désignation moqueuse d'un petit chien) - «*chienlit*» (p.227 : désordre, confusion) - «*chier*» (p.363 : déféquer) - «*chiper*» (p.213 subtiliser) - «*chipie*» (p.243 : femme ou jeune fille au caractère désagréable) - «*chiqué*» (p.199, 332 : simulation, bluff) - «*chochote*» (p.369 : femme ou jeune fille maniérée) - «*mon chou*» (p.299, 318 : appellation affectueuse) - «*chouette !*» (p.277, 339 : interjection exprimant la joie, le contentement) - «*ciné*» (p.389 : abréviation de «cinématographe») - «*cinglé*» (p.248 : fou) - «*citron*» (p.349 : tête) - «*civelot*» (p.336 : civil pour un militaire) - «*clairon*» (p.338 : soldat qui a pour fonction de souffler dans cet instrument à vent, en cuivre, au son clair et puissant) - «*clamecer*» (p.243, 270 : habituellement, «*clamser*» : mourir) - «*claque*» (p.228 : ensemble de personnes payées pour applaudir un spectacle) - «*claquer la porte*» (p.389 : quitter brusquement un lieu, une réunion, voire démissionner d'un organisme) - «*classe*» (p.228 : valeur, qualité, distinction) - «*clergy*» (p.338, 344 : réduction de «clergyman», pasteur anglo-saxon) - «*clochard*» (p.198 : personne sans domicile fixe, vivant de la charité publique et d'expédients) - «*"Cloche-Merde"*» (p.276, 290 : variation sur «*Clochemerle*», roman satirique français de Gabriel Chevallier, publié en 1934, offrant une description sans indulgence de la vie dans un village du Beaujolais) - «*cochon*» (p.198, 373 : libertin, obscène) - «*cochon de payant*» (p.389 : acheteur ou spectateur qui paie le plein prix, sans rechigner et dont on se moque) - «*coco*» (p.200 : communiste) - «*cocu*» (p.250 : trompé par sa femme) - «*coffrer*» (p.283 : mettre en prison) - «*cogne*» (p.254 : policier) - «*se cogner les uns les autres*» (p.253 : se donner des coups, se bagarrer) - «*collage*» (p.279 : concubinage) - «*ça colle !*» (p.270 : ça marche bien !) - «*la coloniale*» (p.249 : l'armée que la France formait dans ses colonies) - «*mes colons*» (p.323 : exclamation d'intensité, d'admiration, de surprise) - «*combine*» (p.250 :

abréviation de «combinaison», moyen astucieux, mais parfois peu scrupuleux, utilisé pour parvenir à ses fins) - «*commère*» (p.322 : femme bavarde et médisante) - «*con*» (p.196, 272, 348), «*con comme la lune*» (p.200) : stupide, d'une grande bêtise) - «*constipé*» (p.309 : embarrassé, gêné, intraverti) - «*conter fleurette*» (p.324 : tenir des propos galants, courtiser) - «*contredanse*» (p.212 : contravention) - «*copain*» (p.372 : ami ; d'où «*copine*» [p.206]) - «*faire le coq*» (p.302 : parader, se rengorger) - «*coqueluche*» (p.313 : personne aimée, admirée, d'une multitude) - «*cornichon*» (p.208-209 : niahs, imbécile, qu'on dupe facilement) - «*costaud*» (p.328, 330, 361 : fort physiquement) - «*couchailler*» (p.234 : avoir de nombreuses aventures amoureuses) - «*couenne*» (p.224 : peau) - «*couic*» (p.197 : onomatopée simulant le bruit d'un étranglement mortel) - «*couillon*» (p.274 : imbécile) - «*valoir le coup*» (p.356 : être suffisamment intéressant pour qu'on se donne la peine de le faire, de l'obtenir) - «*en prendre un sacré coup*» (p.227 : montrer de nets signes de vieillissement) - «*coup de bambou*» (p.197 : fatigue extrême) - «*coup de gueule*» (p.247, 391 : éclatement de propos véhéments) - «*coup de lune*» (p.352 : manifestation de la mauvaise influence que la lune aurait sur les humains) - «*coup de savate*» (p.343 : coup de pied comme on en donne dans ce sport de combat qu'est la savate) - «*en coup de vent*» (p.367 : rapidement) - «*coup du Père François*» (p.242 : agression par derrière, avec étranglement, consistant à passer un foulard, un mouchoir, une corde, etc., autour du cou de quelqu'un, puis à le tirer violemment sur son dos pendant qu'un complice le fouille ; coup en traître) - «*se couper*» (p.273 : se contredire, se trahir) - «*faire la cour*» (p.370 : chercher à séduire) - «*pouvoir toujours courir*» (p.201 : expression qu'on emploie pour signifier que, quoi qu'on fasse, on n'atteindra jamais un résultat valable) - «*bourrer le crâne*» (p.271 : convaincre, persuader, par des discours mensongers) - «*crevé*» (p.212, 381, 383 : fatigué) - «*crever*» (p.194, 316, 318, 349, 382 : mourir) - «*la Croix*» (p.249 : «la Croix de la Légion d'honneur») - «*croque-mort*» (p.392 : employé d'une entreprise de pompe funèbre) - «*croquer*» (p.291 : s'emparer de l'argent) - «*croqueuse de diamants*» (p.381 : femme entretenu qui dilapide l'argent de ses amants) - «*croupion*» (p.252 : extrémité postérieure) - «*croûter*» (p.243 : manger, prendre un repas) - «*cul*» (p.297, 331, 334, 346 : postérieur ; dans le titre de chapitre «*Le cul n'a pas d'âme*», le mot signifie «sexualité») - «*cul-de-jatte*» (p.209 : personne amputée des jambes) - «*culot*» (p.208, 361 : audace, sans-gêne) - «*cul par-dessus tête*» (p.269 : à la renverse, sens dessus dessous) - «*à dada*» (p.301 : à cheval) - «*dada*» (p.220, 372, 384 : manie, passion) - «*faire damner*» (p.325 : impatience, exaspérer, mettre dans une colère telle que le châtiment éternel est mérité) - «*dare-dare*» (p.201, 388 : très vite, le plus vite possible) - «*débinage*» (p.230 : critique malveillante) - «*se débiner*» (p.236 : partir, s'enfuir) - «*dèche*» (p.220 : misère, indigence) - «*déconner*» (p.307 : dire ou faire des bêtises) - «*dédouanement*» (p.258 : justification de quelqu'un, de sa conduite auprès des autres) - «*défilade*» (p.373 : fuite) - «*dégobiller*» (p.196 : vomir) - «*dégoiser*» (p.307, 364, 389 : parler avec volubilité) - «*dégonflé*» (p.328 : découragé, lâche) - «*dégoter*» (p.226 : trouver, dénicher ; devenu «*dégotter*» p.247 !) - «*dégringoler*» (p.394 : descendre rapidement) - «*déguerpir*» (p.345 : s'en aller, rapidement) - «*dégueulasse*» (p.311, 356, 398 : répugnant) - «*demi-londrès*» (p.384 : cigare qui a la même qualité que le londrès, mais avec une taille réduite) - «*avoir la dent*» (p.243 : avoir faim) - «*aller au diable*» (p.252 : aller très loin, disparaître tout à fait) - «*de tous les diables*» (p.370 : très virulent) - «*dingue*» (p.388 : fou) - «*faire dodo*» (p.334 : dormir en langage enfantin) - «*en avoir plein le dos*» (p.309 : ne plus pouvoir subir) - «*en douce*» (p.248, 253, 350 : secrètement, en cachette) - «*discutailleur*» (p.391 : discuter de façon oiseuse et interminable) - «*tenir la dragée haute*» (p.201 : montrer son autorité, son pouvoir) - «*joyeux drille*» (p.252 : homme jovial) - «*un dur*» (p.198 : homme énergique, résistant et insensible) - «*dur à cuire*» (p.213 : personne endurcie, rétive) - «*emberlificoté*» (p.232 : compliqué, embrouillé) - «*mal embouché*» (p.222 : qui a une attitude désagréable, qui s'exprime grossièrement) - «*emmâché*» (p.192 : ajusté comme sur un outil ; p.366 : commencé) - «*emmerdant*» (p.336 : qui importune, dérange fortement) - «*emmerder quelqu'un*» (p.272 : manifester son mépris à son égard ; p.331 : ennuyer) - «*emmerdeur*» (p.368 : qui dérange, ennuie, embête) - «*émoustiller*» (p.198 : exciter à la gaieté, à la bonne humeur) - «*empapaouter*» (p.334 : dominer) - «*empaumer*» (p.285 : tromper en enjolant) - «*s'empiffrer*» (p.195, 318 : manger avec excès) - «*empoisonner*» (p.263, 365 : importuner) - «*encaisser*» (p.253 : recevoir des coups sans chercher à les éviter) - «*s'encaillailler*» (p.369 : fréquenter des gens vulgaires et imiter leurs manières) - «*encroûté*» (p.389 : enfermé dans ses habitudes et dans un confort intellectuel et moral) - «*en être*» (p.345 : faire partie de la communauté

des homosexuels) - «*englandé*» (p.338 : inverti, homosexuel) - «*enquiquiner*» (p.274 : ennuyer, importuner) - «*s'ensauver*» (p.322 : s'enfuir) - «*s'envoyer des femmes*» (p.250 : avoir des relations sexuelles rapides et désinvoltes) - «*épater*» (p.383 : étonner, ébahir, stupéfier) - «*esbroufe*» (p.254, 334 : étalage de manières insolentes et hardies) - «*escogriffe*» (p.233 : homme louche) - «*esquinter*» (p.383 : critiquer très sévèrement) - «*estourbir*» (p.197, 344 : assommer, assassiner) - «*être dans tous ses états*» (p.309 : être très ému, bouleversé, agité, troublé) - «*étouffer*» (p.389 : empêcher de se développer, de se manifester) - «*évaporée*» (p.368 : femme légère, écervelée) - «*fada*» (p.268 : fou ; d'où p.300 : «*fadade*», féminin fantaisiste) - «*fader*» (p.334 : donner son compte, punir) - «*de derrière les fagots*» (p.383 : d'excellente qualité) - «*fagoter*» (p.208 : habiller) - «*ne pas la faire*» (p.345 : ne pouvoir berner) - «*fafot*» (p.351 : tribunal militaire) - «*c'est rien farce*» (p.339, 391 : c'est amusant) - «*farfouilleux*» (p.195 : qui fouille en bouleversant tout) - «*faucher*» (p.248 : voler, subtiliser) - «*fente*» (p.237 : partie de la vulve comprise entre les grandes lèvres vaginales) - «*la fermer*» (p.222, 332, 346, 380 : se taire) - «*fêtard*» (p.370 : qui aime faire la fête, s'amuser en bande, avec des amis) - «*ficher*» (p.345 : mettre, jeter) - «*se ficher*» (p.354 : se moquer) - «*ficher dans les jambes*» (p.270 : gêner, encombrer) - «*fil à la patte*» (p.279 : engagement auquel on est tenu) - «*avoir du fil à retordre*» (p.283 : faire face à des difficultés, des embarras) - «*filer*» (p.334 : partir) - «*fille de l'air*» (p.322 : personne qui a fui, qui s'est éclipsée) - «*fils à papa*» (p.257 : fils de riche jouissant de priviléges financiers qui lui épargnent certaines des difficultés de l'existence) - «*flambant*» (p.383 : beau, superbe) - «*mettre sur le flanc*» (p.383 : fatiguer beaucoup, épuiser) - «*flandin*» (p.366 : homme grand, d'allure gauche) - «*flanquer à la porte*» (p.222 : chasser de l'endroit) - «*flapi*» (p.197 : abattu, fatigué) - «*fleur des pois*» (p.381 : personne remarquable par son élégance, son agrément, sa situation) - «*flic*» (p.252 : policier) - «*floppée*» (p.209, 381 : généralement, «flopée» : quantité importante) - «*faire du foin*» (p.255 : protester bruyamment) - «*foirer*» (p.193 : échouer) - «*foireux*» (p.332 : peureux) - «*foncer*» (p.336, 382 : aller très vite, se précipiter) - «*à fond de train*» (p.356 : à toute vitesse) - «*four*» (p.312, 378 : échec complet d'un spectacle) - «*fourbi*» (p.275, 345, 383 : ensemble de choses) - «*fourgue*» (p.354 : receleur) - «*être toujours fourré*» (p.370 : se trouver toujours là, fréquenter) - «*fourrer*» (p.342, 392 : mettre, placer) - «*fourrer sous le nez*» (p.255 : présenter de très près) - «*ça la fout mal*» (p.344 : cela a un mauvais effet) - «*foutre*» (nom p.379 : sperme - verbe p.192, 350, 361 : donner ; p.254, 293 : mettre ; p.341 : faire) - «*se foutre*» (p.197, 338 : se mettre) - «*se foutre de*» (p.196, 269, 334, 342, 344 : se moquer ; p.288, 378, 379, 380, 381, 382, 390 : être indifférent ; d'où «*je-m'en-foutiste*» [p.249] : qui se fout de tout, ne se préoccupe de rien), «*je-m'en-foutisme*» [p.379]) - «*aller se faire foutre*» (p.222, 345 : être chassé de l'endroit) - «*se foutre du tiers et du qu'en dira-t-on*» (p.229 : variation plaisante sur l'expression «se foutre du tiers comme du quart», marquant une totale indifférence qui se manifeste aussi par le mépris du «qu'en dira-t-on», c'est-à-dire de l'opinion d'autrui) - «*foutre le camp*» (p.336, 381 : partir, s'enfuir) - «*frangine*» (p.240 : sœur) - «*frappe*» (p.199, 233 : délinquant sans envergure ou occasionnel) - «*frasque*» (p.251 : acte extravagant, quelque peu scandaleux) - «*fredaine*» (p.251 : écart de conduite par folie de jeunesse) - «*freluquet*» (p.279 : jeune homme frivole et prétentieux) - «*frérot*» (p.338 : petit frère) - «*fric*» (p.220, 378 : argent) - «*frime*» (p.380 : tromperie, faux-semblant) - «*frimousse*» (p.262 : visage) - «*fripouille*» (p.335 : individu malhonnête) - «*frousse*» (p.294 : peur) - «*frusques*» (p.248, 380 : vêtements) - «*fumier*» (p.309 : personne méprisable, sans valeur) - «*furet*» (p.372 : personne qui cherche partout pour trouver quelque chose) - «*gaga*» (p.262 : gâteux, retombé en enfance) - «*gamin*» (p.228, 379, 381, 392 : enfant espiègle) - «*garce*» (p.306, 365, 366 : femme méprisable) - «*jusqu'à la gauche*» (p.365 : complètement) - «*gaupe*» (p.261 : femme de mauvaise vie) - «*gazer*» (p.226, 299 : aller à souhait) - «*gêne*» (p.374 : pauvreté) - «*gigolo*» (p.199 : jeune homme entretenu par une femme plus âgée que lui) - «*glasse*» (p.335 : d'un mot anglais : verre d'alcool) - «*gniaf*» (p.306 : le mot signifie «cordonnier» ; Cendrars aurait dû écrire «gnasse» qui signifie «fillette, adolescente») - «*gnon*» (p.192, 313, 343, 361 : coup) - «*gober*» (p.345 : aimer, apprécier) - «*godasses*» (p.392 : chaussures) - «*goguenard*» (p.248, 342 : narquois, moqueur) - «*gogo*» (p.250, 362 : personne crédule, facile à duper) - «*gonflé*» (p.241 : plein d'énergie) - «*gonzesse*» (p.223, 325 : femme) - «*gosse*» (p.228, 270, 280, 306, 322, 339, 380, 381 : enfant) - «*gouape*» (p.391 : vaurien ; Cendrars, qui applique le mot à une femme, prétend qu'il vient de l'espagnol ; or, dans cette langue, il signifie «brigand» !) - «*goulu*» (p.322 : qui mange et boit avec avidité) - «*gourbi*» (p.339 : hutte des

peuples d'Afrique du Nord) - «*gourde*» (p.309 : femme un peu sotte) - «*se gourer*» (p.289 : se tromper) - «*grabuge*» (p.253, 273 : bagarre) - «*graillonner*» (p.266 : produire une odeur de graisse brûlée) - «*veiller au grain*» (p.253 : rester attentif, se montrer prudent) - «*en prendre de la graine*» (p.334 : en tirer un exemple, une leçon) - «*mettre le grappin sur quelqu'un*» (p.195, 278, 334, 354 : l'accaparer, le retenir) - «*gratin*» (p.351 : élite de la société) - «*en griller une*» (p.391 : fumer une cigarette) - «*gueule*» (p.196 : bouche ; p.331, 348, 350 : visage) - «*grande gueule*» (p.253 : personne s'exprimant avec beaucoup de force) - «*greluchonne*» (p.197 : amante d'un homme marié) - «*grenouille*» (p.382 : par les Anglo-Saxons, désignation péjorative des Français qui sont méprisés parce qu'ils mangent des cuisses de grenouilles, animal désigné en anglais par le mot «*frog*» qui fut choisi parce qu'il présente le même son initial que «*French*») - «*prendre en grippe*» (p.222 : détester) - «*grippe-sou*» (p.324 : avare) - «*gros bon sens*» (p.199 : opinions, croyances, perceptions largement partagées dans la culture populaire) - «*gros mots*» (p.199 : mots grossiers, triviaux, vulgaires) - «*se grouiller*» (p.226 : se dépêcher) - «*grue*» (p.242 : prostituée) - «*gueuler*» (p.262, 276 : crier, protester avec force) - «*guibolle*» (p.254 : jambe) - «*guignard*» (p.378 : qui n'a pas de chance) - «*guigne*» (p.243 : malchance) - «*guigner*» (p.391 : épier du coin de l'œil) - «*guignol*» (p.253 : à l'exemple de «*Guignol*» [personnage du théâtre de marionnettes lyonnais], personne maladroite, ridicule) - «*guinguette*» (p.226 : ?) - «*gy !*» (p.226, 243, 263 : interjection signifiant : «oui !», «d'accord !») - «*histoire à dormir debout*» (p.356 : invraisemblable) - «*hôtel borgne*» (p.243 : hôtel louche, de dernier ordre) - «*hôtel de passe*» (p.194, 392 : qui sert à l'activité des prostituées) - «*impayable*» (p.370, 380 : très drôle) - «*indic*» (p.289 : abréviation d'«*indicateur*» [p.371], personne qui se met à la solde de la police pour la renseigner) - «*la jambe !*» (p.390), «*une belle jambe !*» (p.310, 311) : réduction de l'expression «cela me fait une belle jambe» par laquelle on dénonce un avantage qui n'est qu'apparent, l'inutilité d'une chose) - «*jaser*» (p.364 : bavarder à tort et à travers) - «*java*» (p.199 : danse populaire à trois temps) - «*en jeter*» (p.379 : avoir de la prestance, de l'allure, de la beauté) - «*jeunesse*» (p.235 : jeune femme) - «*jober*» (p.349 : ancienne variante de «*gober*») - «*jonquille*» (p.349 : ?) - «*joyeusetés*» (p.300 : ébats sexuels) - «*joyeux*» (p.346, 351, 352 : par antiphrase, soldat des bataillons disciplinaires, en particulier des bataillons d'Afrique dans lesquels l'armée incorporait les «têtes fortes») - «*jus*» (p.259, 339, 384 : courant électrique) - «*kicker*» (p.334 : donner un coup de pied) - «*avoir la langue bien pendue*» (p.325, 369 : être bavard) - «*ne pas avoir la langue dans sa poche*» (p.291 : dire ce qu'on pense sans détour et sans ménagement) - «*larbin*» (p.301, 303 : domestique, laquais) - «*larmes de crocodile*» (p.323 : larmes simulées) - «*en perdre son latin*» (p.349, 355 : ne plus rien comprendre) - «*s'en laver les mains*» (p.274, 367 : décliner toute responsabilité) - «*lever*» (p.213 : entraîner quelqu'un avec soi) - «*liquette*» (p.195 : chemise) - «*locatif de rapport*» (p.338 : création de Cendrars : immeubles locatif?) - «*loucherbem*» (p.253 : habituellement «louchebem», «boucher» en verlan) - «*louf*» (p.247), «*loufoque*» (p.199, 389) : un peu fou, absurde) - «*loufoquerie*» (p.303 : folie douce) - «*loupot*» (p.226 : enfant) - «*la lourde*» (p.263 : la porte) - «*loustic*» (p.258, 375 : individu facétieux) - «*luron*» (p.258 : personne décidée et énergique) - «*maboule*» (p.394 : fou) - «*maigriot*» (p.341 : maigrichon, maigrelet, un peu maigre) - «*ne pas y aller de main morte*» (p.261 : agir violemment) - «*Malbrouk*» (p.344 : juron guère connu, qui est la prononciation universellement adoptée en français pour le nom du duc de Marlborough, célèbre au XVIII^e siècle) - «*marché aux puces*» (p.207 : où l'on vend des objets d'occasion) - «*maldonne*» (p.285 : au jeu de cartes, mauvaise distribution ; d'où : malentendu, erreur) - «*mamours*» (p.213 : niaises démonstrations de tendresse) - «*jeter le manche après la cognée*» (p.390 : par déculement, abandonner une action déjà commencée) - «*manger*» (p.293 : détruire) - «*manitou*» (p.273, 276, 380 : personnage puissant) - «*sous le manteau*» (p.248 : secrètement) - «*maquisard*» (p.249, 379 : résistant qui faisait partie des maquis [groupes se cachant dans des lieux peu accessibles], pendant la Seconde Guerre mondiale) - «*marché noir*» (p.250 : marché clandestin résultant de l'insuffisance de l'offre, en particulier en période de rationnement) - «*ne pas se laisser marcher sur les pieds*» (p.248 : défendre vigoureusement ses intérêts) - «*marle*» (p.344 : astucieux, malin) - «*marmaille*» (p.323 : groupe de jeunes enfants bruyants) - «*se marrer*» (p.211 : s'amuser, rire ; d'où «*marrant*» (p.333 : amusant) - «*avoir marre*» (p.194, 202, 271, 272, 332, 381 : être lassé, dégoûté) - «*mauvaise langue*» (p.376 : personne qui se plaît à médire, à calomnier) - «*mec*» (p.313, 324 : homme ; d'où «*mecton*» [p.371]) - «*mégot*» (p.197, 303 : reste de cigare ou de cigarette qui n'a pas

été fumé) - «*mendigot*» (p.292 : mendiant) - «*mendigoter*» (p.303 : mendier) - «*micheton*» (p.254 : individu minable) - «*micmac*» (p.251, 295 : affaire embrouillée, intrigue suspecte) - «*chercher midi à quatorze heures*» (p.380 : compliquer les choses inutilement, voir des difficultés là où il n'y en a pas) - «*midinette*» (p.257 : jeune ouvrière ou vendeuse parisienne de la couture, de la mode) - «*à qui mieux mieux*» (p.365, 389 : beaucoup, autant que possible) - «*mijaurée*» (p.224, 300 : femme prétentieuse et ridicule) - «*minoune*» (p.212 : terme d'affection adressé à une femme) - «*mistoufle*» (p.223 : pauvreté, misère) - «*mirettes*» (p.195 : yeux) - «*moche*» (p.246, 272, 301 : laid) - «*môme*» (p.240, 339, 341, 373, 389 : femme ; p.261 : enfant ; p.348 : homme) - «*morpion*» (p.272 : pou du pubis) - «*morveux*» (p.209 : jeune homme prétentieux, qui se donne des airs d'importance) - «*se donner le mot*» (p.389 : se mettre d'accord sur quelque chose, accorder son comportement avec celui des autres) - «*motus*» (p.368 : invitation à ne rien dire) - «*mouise*» (p.227 : misère) - «*mousser*» (p.365 : mettre exagérément en valeur) - «*motus*» (p.250 : appel au silence) - «*moutard*» (p.389 : enfant) - «*mouton*» (p.293 : compagnon de cellule que la police place avec un détenu avec mission de provoquer ses confidences et de les rapporter à la justice) - «*mufée*» (p.252 : excès de boissons alcoolisées) - «*savoir nager*» (p.382 : manœuvrer habilement dans une situation délicate) - «*des nèfles !*» (p.381 : rien du tout !) - «*se casser le nez*» (p.314 : buter sur un obstacle, subir un échec) - «*nichon*» (p.198 : sein) - «*faire la nique à quelqu'un*» (p.303 : faire un signe de mépris, de bravade, de dérision) - «*niquer*» (p.306, 313 : avoir une relation sexuelle) - «*nounou*» (p.255 : nounrice) - «*occase*» (p.346 : occasion) - «*sans faire ouf*» (p.384 : dans un temps si court qu'on ne peut prononcer une simple exclamation) - «*ouste*» (p.242, 303 : interjection employée pour faire sortir ou presser quelqu'un) - «*paf*» (p.209 : étonné ; p.261 : ivre) - «*Panam*» (p.259, 381 : habituellement, Paname, surnom donné à Paris) - «*panne*» (p.331 : rôle médiocre au théâtre ou au cinéma ; d'où «*panouillardes à vie*» [p.332], vouées aux mauvais rôles) - «*pantouflard*» (p.368 : qui tient à ses habitudes) - «*papelard*» (p.255 : papier d'identité) - «*être paré*» (p.384 : être prêt à exécuter l'ordre reçu ou déclarer qu'il a été exécuté) - «*Parigot*» (p.222, 247, 382 : Parisien) - «*ma parole*» (p.271, 372 : sorte de juron où l'on certifie la vérité de ce qu'on dit) - «*parole d'évangile*» (p.284 : chose indiscutable, à laquelle on peut croire) - «*pas de pet*» (p.242 : rien du tout ; p.338 : pas de bruit) - «*et patati et patata*» (p.276 : expression se moquant d'un bavardage interminable) - «*patelin*» (p.193, 262 : village) - «*patte*» (p.241, 394 : jambe) - «*tomber entre les pattes de quelqu'un*» (p.286 : lui être soumis) - «*avoir quelqu'un dans la peau*» (p.324 : être amoureux) - «*pédé*» (p.246), «*pédalo*» (p.270) : diminutif de «*pédéraste*», ou homosexuel en général) - «*pégriot*» (p.346 : délinquant incorporé par l'armée dans les bataillons disciplinaires d'Afrique) - «*faire sa pelote*» (p.372 : arrondir ou constituer sa fortune en amassant patiemment des profits) - «*pépère*» (p.339 : calme, tranquille) - «*perlouze*» (p.209 : perle) - «*perme*» (p.196 : permission, congé, donnés à un militaire) - «*pétoche*» (p.269 : peur) - «*pétzouille*» (p.250 : paysan) - «*piaule*» (p.356 : chambre, logement) - «*pif*» (p.193 : nez) - «*piger*» (p.235, 242, 336 : comprendre) - «*pion*» (p.391 : surveillant dans un établissement scolaire) - «*pioncer*» (p.196, 350, 356 : dormir) - «*pisse*» (p.252 : urine) - «*pisser*» (p.197, 363 : uriner) - «*P.J.*» (p.263, 272, 273, 275 : Police Judiciaire) - «*planque*» (p.250, 338 : cachette) - «*planquer*» (p.336, 354 : cacher) - «*planton*» (p.352 : soldat placé en sentinelle) - «*plaquer*» (p.212, 311, 343, 354 : abandonner une personne, une situation) - «*plastique*» (p.365 : qui a de belles formes) - «*plastronner*» (p.329 : faire bomber la poitrine, parader) - «*faire du plat*» (p.261 : chercher à séduire) - «*n'être pas né de la dernière pluie*» (p.324 : avoir de l'expérience) - «*pochard*» (p.273, 364 : ivrogne) - «*pocher l'œil*» (p.349 : le meurtrir par un coup violent) - «*pognon*» (p.247 : argent) - «*avoir un poil dans la main*» (p.248 : être très paresseux) - «*à poil*» (p.234 : complètement nu) - «*au poil*» (p.207, 382 : à la perfection) - «*pointillé à Deibler*» (p.196, 366 : tatouage marquant l'endroit du cou où le préposé à la guillotine, qui était alors un dénommé Deibler, était invité à faire tomber la lame fatale !) - «*poison*» (p.370 : chose pénible) - «*poissard*» (p.199, 363 : grossier) - «*poivrot*» (p.253 : ivrogne) - «*pompette*» (p.274 : éméché, légèrement ivre) - «*populacier*» (p.335 : vulgaire) - «*le populaire*» (p.228, 389 : le peuple) - «*populo*» (p.249, 391 : peuple, foule) - «*flanquer à la porte*» (p.309 : chasser, exclure) - «*pote*» (p.221, 344, 367 : ami) - «*potin*» (p.279, 364 : commérage, médisance) - «*pouah*» (p.201, 202, 362 : interjection qui exprime le dégoût) - «*pouiller*» (p.193 : il faudrait plutôt «épouiller» : débarrasser un être vivant de ses poux) - «*poule*» (p.323, 365 : femme de mœurs légères) - «*faire pouce*» (p.332 : lever le pouce pour demander à suspendre le jeu ou à en sortir)

«poussah» (p.291 : gros homme petit et ventru) - «pucelage» (p.304 : virginité) - «pucelle» (p.257, 352 : femme vierge) - «purée de pois» (p.357 : brouillard très dense) - «putain» (p.263, 295 : prostituée) - «putain de...» (p.349 : marque la colère, le dégoût) - «quenotte» (p.310 : dent) - «quéquette» (p.211 : pénis) - «racaille» (p.199 : ensemble d'individus peu recommandables) - «racontar» (p.364 : nouvelle peu sérieuse, propos médisant et sans fondement sur le compte de quelqu'un) - «radiner» (p.255, 378 : venir, se présenter) - «raffut» (p.253, 276, 285 : vacarme) - «raide d'amour» (p.307 : très amoureux) - «râler» (p.380 : protester avec mauvaise humeur) - «rancart» (p.273, 314, 332, 334 : rendez-vous) - «rapiat» (p.312 : avare) - «rapporteur» (p.309 : personne qui, par indiscretion ou pour nuire, révèle ce qu'il conviendrait de taire) - «ratiboiser» (p.242 : emprunter, voler) - «ratisser» (p.395 : prendre tout l'argent) - «rechigné» (p.301 : maussade, grognon) - «se refaire une beauté» (p.303 : se remaquiller) - «refiler» (p.380 : donner quelque chose à quelqu'un en le trompant ; le mot est donc ici quelque peu impropre) - «réformé 100%» (p.255 : reconnu, par les autorités militaires, comme étant tout-à-fait invalide) - «se renipper» (p.197 : se rhabiller) - «en repincer» (p.308 : éprouver de nouveau de l'attrait) - «requin» (p.366 : homme d'affaires impitoyable) - «requinquer» (p.220, 379 : reprendre des forces) - «resquilleur» (p.248 : qui fraude pour obtenir de petits avantages) - «retape» (p.194 : offre de service que fait une prostituée) - «se retiffer» (p.197 : se recoiffer) - «ne pas en revenir» (p.384 : être profondément étonné) - «à la revoyure» (p.334 : au revoir) - «rigolade» (p.212, 252, 255, 301, 327, 379 : amusement sans retenue) - «rigolard» (p.203, 240 - «rigolboche» (p.249) : qui aime à rire) - «rigoler» (p.194, 240, 253, 254, 261, 349, 353, 391 : rire) - «rigoler comme une baleine» (p.256 : rire beaucoup) - «rigolo» (p.261, 339 : qui amuse, qui ne peut être pris au sérieux) - «rimer» (p.269, 390 : correspondre) - «rogne» (p.222, 254 : colère) - «rombière» (p.237, 363 : bourgeoise d'âge mûr prétentieuse et ridicule) - «rond» (p.345 : ivre) - «ronron» (p.379 : traintrain, habitudes) - «rosse» (p.345 : sévère, méchant ; d'où «rosserie» p.233) - «rouler» (p.293 : tromper, berner) - «bien roulée» (p.292 : bien faite, présentant des formes agréables) - «roulure» (p.333 : femme dépravée) - «roupignolle» (p.331 : testicule) - «roupiller» (p.196 : dormir) - «rouquin» (p.276, 381 : roux) - «rouspéter» (p.368 : protester) - «rouspéteur» (p.248 : personne qui manifeste du mécontentement à tout propos) - «la rousse» (p.262 : la police) - «rouste» (p.193, 298 : volée de coups) - «rupin» (p.246 : riche) - «sacré» (p.195, 254 : impressionnant) - «sagouin» (p.228 : personne mal élevée) - «la Saint-Glinglin» (p.272 : jour fictif du calendrier liturgique catholique, mentionné pour renvoyer à une date indéterminée et lointaine, voire jamais, l'accomplissement d'un événement) - «salaud» (p.194, 234, 253, 362), «saligaud» (p.270), «salop» (p.345), «salope» (p.303) : personne ignoble et méprisable) - «saloperie» (p.196 : chose sale) - «salopette de chauffe» (p.392 : vêtement constitué d'un pantalon prolongé par une bavette à bretelles, porté par des travailleurs manuels) - «satané» (p.284, 286 : maudit, pénible) - «schlass» (p.252 : ivre) - «schlinguer» (p.266, 338 : puer) - «Schnoque» (p.262 : imbécile, débile) - «service-service» (p.352 : qui applique scrupuleusement les consignes) - «sidi» (p.246 : désignation péjorative d'un Nord-Africain) - «sigbiche» (p.391 : habituellement, «cibiche», «sibiche» : cigarette) - «simple comme bonjour» (p.384 : aussi facile que de dire : «Bonjour !») - «singerie» (p.367 : pitrerie, grimace) - «soucoupe volante» (p.247 : ovni [objet volant non identifié]) - «souffler» (p.366 : voler ; p.380 : étonner, abasourdir) - «soûlot» (p.346 : ivrogne) - «soupe» (p.350 : repas du soir) - «souris d'hôtel» (p.365 : femme qui s'introduit subrepticement dans les chambres d'hôtel pour y commettre des vols) - «sucré» (p.331 : d'une douceur, d'une amabilité affectée, excessive) - «surin» (p.355 : couteau) - «surplus» (p.379 : abréviation de «surplus américains», excédents de vêtements et de matériels provenant de l'armée états-unienne, vendus au public notamment après la fin de la Seconde Guerre mondiale) - «se mettre à table» (p.332 : avouer) - «taper» (p.338 : sentir mauvais) - «taper dans» (p.383 : prendre dans, se servir) - «taper sur le système» (p.255 : exaspérer) - «tapin» (p.257 : prostituée) - «tarin» (p.196 : nez) - «grève sur le tas» (p.389 : grève avec occupation du lieu de travail) - «ta, ta, ta» (p.317 : moyen d'écartier un argument) - «teigne» (p.243 : personne méchante, hargneuse, rancunière) - «tête-à-claques» (p.350 : personne déplaisante et agaçante, qu'on a envie de gifler) - «tête carrée» (p.367 : homme résolu, entêté, obstiné) - «tête fêlée» (p.251 : individu quelque peu fou) - «n'en faire qu'à sa tête» (p.201 : se déterminer de soi-même, sans avoir pris conseil de personne ; agir au mépris des conseils, des consignes ou des ordres qu'on a reçus) - «théâtreuse» (p.247 : comédienne sans talent mais se prenant au sérieux) - «tignasse» (p.193 :

chevelure abondante) - «*tire-au-cul*» (p.251), «*tire-au-flanc*» (p.250) : personne paresseuse qui cherche constamment à échapper aux tâches difficiles) - «*tirer les vers du nez*» (p.276 : faire dire à quelqu'un ce qu'on voulait savoir) - «*se tirer de*» (p.311 : s'échapper, partir) - «*toc*» (p.335, 380 : imitation d'une matière précieuse) - «*tocard*» (p.301 : personne incapable) - «*tombeur de filles*» (p.248 : qui les séduit facilement) - «*du tonnerre de Dieu*» (p.351 : juron qui exprime la surprise, la colère, la menace) - «*Tonton*» (p.369, 371 : oncle) - «*toquade*» (p.380 : goût vif et subit, passager pour une chose ou une personne, passade) - «*toqué*» (p.200 : un peu fou) - «*se tordre*» (p.325, 331, 340, 366, 390 : sous-entendu : de rire) - «*toubib*» (p.306 : médecin) - «*toucher du bois*» (p.366 : conjurer le mauvais sort) - «*tourné*» (p.364 : avarié) - «*tournée*» (p.246 : consommations offertes à quelqu'un ou à un groupe par une personne ; p.369, 370 : tour où l'on passe par des lieux de même espèce) - «*toutoune*» (p.357 : idiote) - «*Toutoune*» (p.206, 208 : diminutif d'Antoinette) - «*traînailleur*» (p.247 : se tenir en un lieu sans avoir d'occupation) - «*tralala*» (p.213, 326 : luxe, éclat recherché et pompeux) - «*travailler comme quatre*» (p.379 : beaucoup, énormément) - «*trime*» (p.361 : travail pénible) - «*trimer*» (p.332 : travailler dur) - «*tripatouiller*» (p.346 : tripoter, fouiller) - «*tripes*» (p.256 : intestins) - «*trogne*» (p.208 : visage grotesque) - «*trognon*» (p.334 : ce qui reste lorsqu'on a mangé la partie comestible d'un fruit ou d'un légume) - «*jusqu'au trognon*» (p.307-308 : jusqu'au bout, complètement) - «*se trotter*» (p.272 : s'en aller) - «*truand*» (p.199 : malfaiteur qui fait partie de la pègre) - «*trucidé*» (p.362 : tué) - «*turbin*» (p.236 : travail considéré comme pénible) - «*type*» (p.248, 275, 289, 328, 379, 398 : individu considéré péjorativement) - «*vache*» (p.235, 254, 273, 311, 348 : méchant, sévère) - «*vadrouille*» (p.252 : promenade au hasard) - «*vanné*» (p.212 : fatigué, épuisé) - «*veinard*» (p.356 : chanceux) - «*vendu*» (p.309 : personne qui s'est laissé corrompre et qui a trahi) - «*du vent*» (p.390 : choses vaines, vides) - «*vérole*» (p.192, 195, 196, 213, 336, 338, 342, 339 : juron qui est une désignation populaire de la syphilis) - «*la Veuve*» (p.196 : l'échafaud, la guillotine) - «*vieille bique*» (p.202 : vieille femme laide) - «*vieux jeton*» (p.201 : vieillard rétrograde) - «*faire du vilain*» (p.253 : faire du mal, avoir de dangereuses conséquences) - «*le 22*» (p.363 : «vingt-deux» signifie couteau dans l'argot français du XIXe siècle, l'arme favorite des voyous du temps étant le «couteau d'arsouille» avec sa lame de 22 centimètres) - «*Vingt Dieux*» (p.363 : exclamation qui exprime l'étonnement, l'émotion) - «*viocque*» (p.360, 372, 381 : mot péjoratif pour désigner une vieille femme) - «*en voir de toutes les couleurs*» (p.362 : subir diverses épreuves, des désagréments de toutes sortes) - «*volée*» (p.323 : série de coups rapprochés appliqués en châtiment) - «*zazou*» (p.249, 379 : jeune qui, dans les années quarante, se signalait par sa passion pour le jazz et son élégance tapageuse) - «*Zette*» (p.208 : diminutif de Thérèse) - «*zieuter*» (p.253, 305 : regarder) - «*zinc*» (p.198, 247 : débit de boisson) - «*zut !*» (p.201, 314, 343, 382 : interjection qui exprime le dépit, l'énerverment).

Ce lexique est évidemment abondant dans les dialogues, dans la comptine (p.304), dans «*la chanson des garçons coiffeurs, "les Merlans"*» (p.346), dans la sorte de comptine qui aurait été en vogue dans la pègre car il s'agit d'*«échapper à Deibler»* (p.362-363). Mais ce lexique apparaît aussi dans la narration, et, quelquefois, de façon contestable : pourquoi écrire que Thérèse «*aval a glasse au zinc*» (p.335) ?

En ce qui concerne les prononciations de ces mots et expressions populaires, elles furent respectées, comme il se doit, dans le cas des chansons citées : dans celle des «*garçons coiffeurs*», on lit : «*N'y a qu'le p'tit Jésus [...] T'as la bonn' odeur*» (p.346), et dans celle des légionnaires : «*Tu m'diras*» (p.399) ; dans le reste du texte, on n'en trouve que deux exemples dans la narration : «*M'sieû*» (p.240), «*drôles de z'yeux*» (p.344).

On peut considérer que Cendrars manifesta son plaisir de jouer de la langue, en particulier, en faisant se succéder ces deux adages : «*Rien ne sert de jeter le manche après la cognée ou de mettre la charrue devant les bœufs*» (p.390).

Il reste qu'il procéda dans l'ensemble du texte avec une désinvolture qui se révèle par les variations orthographiques qu'il s'est permises, dont certaines ont été signalées, la plus étonnante étant toutefois celle qui fait passer de «*Tartufe*» à «*tartuffes*» (titre du «*Chapitre septième*»).

En plus des impropretés qui ont été signalées, il ne se rendit pas compte de celles-ci : «avatar» (p.194, 247, 314, 375) au sens d'«avanie» - «charpie» (p.380) pour «chipie» - «rentrer» au lieu d'«entrer» (p.203).

Par ailleurs, il commit ces anglicismes : «opportunité» (qu'il fut peut-être le premier à introduire en français) : «*Juin ne va pas rater l'opportunité de réaliser un grand coup*» (p.327) ; «*profiter de l'opportunité*» (p.365) ; il aurait mieux fait, si «*occasion*» lui répugnait, d'employer ici aussi le mot «*occase*» (p.346) ! -«*pré-excellent*» (p.369).

Ces quelques remarques finales ne peuvent porter ombrage à l'immense travail de Cendrars, et, devant un répertoire d'une telle ampleur, il faut admirer le véritable feu d'artifice langagier qu'il fit exploser dans *“Emmène-moi au bout du monde !...”*.

* * *

Le style

Dans sa constante volonté d'intensité, au fil d'une logorrhée continue, Cendrars déploya une verve intarissable, employa différents procédés :

-Les accumulations :

-Coco «*n'était à l'aise que dans les intrigues, les coulisses, les brouillaminis d'argent, les folles dépenses, la passion, les coups de foudre, les rivalités, la publicité, la presse, les emballements, le déboulonnage, la cruauté, l'injustice, les applaudissements, la portée aux nues ou la chute, les sifflets, la claqué, le public, les commanditaires ou les entrepreneurs, les spectacles variés, la vie, le rêve, les succès, le triomphe du théâtre*» (p.228-229).

-L'entrée de Thérèse fut une «*scène improvisée, burlesque, sanglante, désopilante, de froid calcul et de haute poésie, de don total, d'abandon de soi-même, d'emportement mais sans aucune frénésie, d'inspiration, d'humilité et de maîtrise*» (p.236).

-Elle avait «*le dos voûté, les jambes cagneuses, le ventre en bosse, les fesses pendantes, les seins qui n'étaient plus des seins mais des outres flasques*» (p.237).

-Avant de choisir *“Aux soucoupes volantes”*, Émile donna à son bistrot toute une série de noms : «*Le Trou du Rat, puis Bir-Hakeim, La Rose du Désert, La Fleur du maquis, Chez le bon Résistant, Capiston's Bar, Mon Zinc, L'Asdic-Bar*» (p.247).

-Il est «*dégourdi, bricoleur, adroit comme un singe, inventif, hardi, insolent, rouspéteur, ne se laissant pas marcher sur les pieds*» (p.248).

-La guerre et le rôle qui y a joué Émile sont présentés par cette saisissante succession de phrases nominales : «*L'invasion. L'exode. L'occupation. La misère et la faim. La honte. Les murmures goguenards. Uns sourde résistance. Les premières rébellions. Les nouvelles sous le manteau, de bouche à oreille, et les affiches à la main. La radio clandestine. Les journaux polygraphiés. Les tracts. Le trac. Les rues noires. La traque. Les arrestations. La baignoire. Les exécutions la nuit. Les fusillades. Les attentats. Pas une lumière, sinon les bombardements des Alliés, le ciel en feu, une pyrotechnie savante, la flak, les forteresses volantes, canons, bombes, avions, torpilles, projecteurs, essaims de balles traçantes multicolores, une féerie qui coûtait trop cher parce qu'elle faisait trop de victimes innocentes mais qui était tout de même une grande espérance qui se réveillait et vous mettait la rage au cœur. La Gestapo. Les zazous. Les nazis. Les maquisards. Les S.S. Le débarquement en Normandie. La révolte du peuple de Paris. Les barricades. La libération. Le “Te Deum” de Notre-Dame. Les charognards embusqués derrière les cheminées et qui tiraient du haut des toits sur le populo en délire. La folle envolée des cloches. [...] Drôle de guerre. Trois, quatre ans de mobilisations successives pour entraîner tous les pochards du pays à bien boire sans soif. Munich. Ça y est, fini de rire, on est embarqué. L'ultimatum. La déclaration. Le départ sans tambour ni trompette. [...] La surprise du 10 mai 1940 digne d'un poisson d'avril et, malgré la politique qui s'efforçait de mettre des bâtons dans les roues, la fuite, la fuite des armées motorisées. Sauve-qui-peut ! Du front jusqu'à Marseille. Marseille, la pause, juste le temps de respirer et de s'y faire des relations sur le Vieux-Port,*

et un nouveau bond en avant. Bon pour l'Afrique du Nord, la Cyrénaïque, la Libye, le désert, ce terrain de manœuvre idéal pour les généraux forts en thème, tour à tour Rommel ou Monty [l'Anglais Montgomery]. Permission de détente en Angleterre. Deux ans de séjour idyllique en Écosse pour la formation des hommes de main dans les collines de bruyères [...] Enfin le grand jour J, l'heure H. Aviation et parachutage. La bonne blessure. Maquis et décoration. La libération de Paris. Le retour du héros...» (p.248-249).

-«Des nègres de l'armée des U.S.A. [...] abandonnaient [...] des cargaisons de bas de soie, de cigarettes, de couvertures, d'imperméables, de chaussures, de draps, de boîtes de conserves, de café et autres denrées alimentaires, des "jerricans" pissant l'essence, des pneus, camions» (p.250).

-Les femmes déçues par les automates d'une église sont «les jeunes pécheresses dévotes [...] les demoiselles de magasin, les boniches, les mannequins, les commises, les dactylos, les midinettes, les brodeuses, les plumassières, les matelassières, les caissières du quartier Saint-Martin» (p.257).

-Le metteur en scène a de nombreux «collaborateurs» : «auteur, acteurs, artistes, administrateurs, musiciens, machinistes, électriciens, décorateurs, peintre, costumiers, artisans, répétiteurs, régisseur, souffleur, directeur de scène, maquilleur, coiffeurs, couturières, ouvreuses, dames du vestiaire ou des loges, les habilleuses, la caissière.» (p.286).

-Nombreux sont les «cris qui viennent du cœur» : «les indignations, les protestations, les discussions, les chicanes de détails, les poses, la grandiloquence, les déclarations de principes, l'appel aux témoins de moralité et pour finir l'effondrement, les aveux, le brouillamini, la honte, la confusion, les cris, les pleurs.» (p.288).

-Le «jeune médecin» qui courtisant Thérèse «était un monsieur avec un faux col rabattu et un gilet fantaisie. Une chaîne d'or se croisait plusieurs fois sur sa poitrine et reliait toutes les poches de son gilet. Il portait une belle cravate piquée d'une épingle de corail. Des souliers très pointus, des guêtres grises, une chevalière au doigt, un chapeau melon, une redingote noire, des pantalons rayés, des poils sur les phalanges, une barbe épaisse qui lui encerclait les yeux comme un masque» (p.305).

-Owen «avait l'œil éveillé, étincelant, instable, torve, fourbe, rapide, arrogant, fouineur, inquisiteur, cavaleur, mobile, faisant le tour et le retour des choses, ne laissant rien échapper, ayant l'air de s'en foutre mais passionné et gourmand, prêt à la colère et sur le point de la laisser fulgurer mais qu'un éclair d'ironie stoppait irrémédiablement, et bien que jetant des flammes, des étincelles et envahi d'une eau noire et bouillonnante, pas farouche pour un sou et plutôt goguenard, amusé, voire souriant et d'un bleu de lavande bien français qui avait séduit Thérèse» (p.342).

-«Buvant de compagnie avec deux inconnus, un légionnaire déserteur et un bagnard évadé, une brute épaisse et un vautour, elle se demandait si on n'allait pas l'assommer dans ce repaire souterrain, la saigner, la déchiqueter, la couper en morceaux afin de la fourrer dans un sac ou dans un panier et de la jeter dans la Seine ou de la déposer à la consigne d'une gare» (p.342).

-Une «femme en rouge» «foutant le cafard» aux légionnaires, ils se livraient à des excès : «éventrations, étripages, castrations, gueules cassées, règlements de comptes [...] bagarres, morts, blessés, arrestations mouvementées, falot, condamnations, années de prison, la "camise", le bagne, S.S. (Sections Spéciales), Biribi, à la vie et à la mort.» (p.350-351)

-Sont citées des «jeunes femmes admirées, fêtées, célébrées entre les deux guerres pour leur talent ou leur beauté, toutes plus ou moins sophistiquées avec leurs sourcils rasés, leurs lèvres dessinées, leurs yeux charbonnés ou bleutés, leurs cils à rallonges, leurs cheveux coupés, leurs ongles peints, couvertes de chèques et de bijoux.» (p.362).

-Coco manifeste son désarroi devant «l'époque d'aujourd'hui» : «Rien, rien, rien, rien, rien, rien, rien.» (p.381).

-À Broadway, «tout se multipliait. Cent reines de la rue comme Thérèse, vingt-cinq souris d'hôtel comme la Papayanis, des rangées de chorus-girls croqueuses de diamants, des floppées de répliques à l'échelle des gratte-ciel, des cohortes de projecteurs basculant dans les couleurs du drapeau national et le charivari des haut-parleurs aux ondes électriques, le corps des pompiers cybérnétiques et l'armée des robots de l'avenir, un spectacle tohu-bohu en série, un découpage monstrue du film, travelling et panoramique, un bisness, un bordel de bombe atomique, l'apothéose de

la femme américaine, la première à planter un "Kodak" dans la Lune, Miss Univers, une championne de natation ou de boxe, la reine des dactylos, Diane chasseresse, la Barbara à Rubirosa ou l'Amazone de Remy de Gourmont.»(p.381).

Cendrars était bien toujours le poète de ses débuts !

-Les hyperboles :

- Dans ses ébats avec Thérèse, le légionnaire «*embrochait à fond la vieille*» (p.192).
- Thérèse, qui «*provoquait la volupté qui allait foudroyer son partenaire*», était un «*être porté à l'incandescence*» (p.192).
- Elle reçut «*une rouste sur le museau, ce qui lui fit sauter son dentier hors de la bouche, lequel dentier faillit l'éborgner*» (p.193).
- Attentive à son plaisir, elle «*attendait [...] les grandes orgues, les eaux du Niagara*» (p.193).
- Au dehors, «*les klaxons s'échafaudaient comme des gratte-ciel et foiraient dans un tonnerre*» (p.193).
- Maurice Strauss vantait l'«*apothéose à la mode Renaissance ou byzantine*» du théâtre (p.201).
- La Présidente est «*une femme-fleur comme on n'en trouve qu'au bout du monde parmi les sensitives sans pied et sans racines qui se pâment ou qui s'envolent au moindre souffle d'une bouche ardente, ou qui se rétractent au toucher, ou qui se dérobent à la main ou s'y nouent en serpent. L'œil s'exténué. La paupière bat. On ne peut suivre le mouvement de l'âme qui aspire à la possession.*» (p.211).
- Coco était «*le dieu incontesté*» du théâtre (p.229).
- Thérèse se moque d'abord de la Papayanis : «*Ce qu'elle est cruche, une amphore !*» (p.235).
- L'entrée de Thérèse fut «*un moment unique dans l'histoire du théâtre. De mémoire humaine on n'avait jamais vu ça.*» (p.236).
- Victorine, qui se mouche, fait retentir «*les trompettes de Jéricho*» (p.263).
- «*La bombe atomique américaine*» est l'«*apothéose de la mort*» (p.267).
- «*La guillotine est le chef-d'œuvre de l'art plastique, sa projection crée le mouvement perpétuel.*» (p.268).
- Félix Juin est «*le premier metteur en scène du monde*» (p.271).
- La Papayanis pleurant, «*on eût dit de la matière cérébrale qui lui coulait du coin des yeux tant ses larmes étaient épaisses, rares, lentes, lourdes de khôl, traçant leur sillon dans du maquillage.*» (p.280).
- Thérèse s'exalte : «*Ô mon Paris ! Il n'y a pas d'autre ville au monde qui soit comme toi exclusivement vouée à l'amour.*» (p.301).
- Elle considère que la vie d'une théâtreuse «*est une vie atroce, éreintante*» (p.316).
- Coco prévoit que «*le rideau tombera sur l'apothéose horrible et pathétique du NU à la manière de François Villon*» (p.327).
- Selon Thérèse, Proust était «*un véritable taureau*», un «*Hercule*», «*un athlète taillé pour vivre mille ans*» (p.329).
- Elle s'attend à subir, de la part de la critique et du public, «*le martyre de saint Sébastien*» (p.332).
- Elle prétend que «*montrer [son] nu de vieille en apothéose consternante [...] marquera une grande date dans l'histoire du théâtre et de la civilisation*» (p.333).
- La sorte de comptine de la pègre était «*un courant d'air empoisonné qui vous venait subtilement transir l'âme.*» (p.363).
- Thérèse et la Présidente «*s'étaient éprises l'une pour l'autre d'une passion infinie et sans cesse renouvelée*» (p.377).
- L'entrée de Sam au service de la Présidente est qualifiée d'«*intronisation*» (p.377).
- Coco «*était l'auteur d'une révolution scénique qui allait s'étendre à tous les théâtres du monde*» (p.383).
- Thérèse connaît «*son apothéose au théâtre de la Scala*» (p.389).

-Le «coupé» hippomobile de Jean Chauveau était un «équipage d'antan, unique et ultime» qui «se frayait un chemin suprême dans la cohue des véhicules motorisés» - «La mèche blanche» du fouet était «teintée de feu» (p.393) - «Les sabots ardents des trotteurs battaient la mesure» (p.394).

- On avait administré à Thérèse «tant de milliards d'unités de pénicilline pour lutter contre l'infection qu'en moins de deux fois quarante-huit heures sa langue était devenue pileuse.» (p.395).

-Lors de la «nouba» des légionnaires à Sidi-Bel-Abbès, «les bouchons de champagne partaient tout seul [sic]» (p.398).

-Les comparaisons et les métaphores :

-Dans ses ébats avec Vérole, Thérèse se trouvait «la tête sur le plancher comme une autruche la tête dans le sable» (p.192). Elle était «comme empalée sur un pivot» (p.192). «Le beau dard du mâle [...] la barattait de belle façon» (p.193). Elle «rugissait comme une chatte, une tigresse électrisée [...] se pouillant le cerveau comme un vautour se pouille le dessous des ailes en faisant fonctionner son bec crissant comme une tondeuse» (p.193). «L'envolée» qui «ne se produisait pas» (p.194) est l'orgasme espéré, qui est proche quand «les écluses allaient céder» (p.195).

-Tout un symbolisme sexuel imprègne la description de la progression du canon du tank que maniait Vérole en Allemagne : «Je fonçais avec mon tank dans toutes les boulangeries, les pâtisseries, les confiseries, les "Delikatessen" [...] Je fonçais, bouleversant la sacrée boutique, défonçant la devanture et les vitrines, faisant irruption, écrasant tout avec mon 30 tonnes, les clientes [...] la patronne qui n'avait pas le temps de se carapater derrière son comptoir, les commises, pauvres gretchens en uniforme [...] que je n'entendais pas crier de terreur, déchargeant mon canon dans le four à pain [...] Je ressortais dans la grand-rue du patelin, le blindage blanc de farine et tout enduit de sang, des plâtres dégoulinant de jus de framboise, des babas au rhum, de la choucroute [...] avec des éclaboussures de cuir chevelu, des cheveux, des chignons, des tresses, des toisons de femmes et des bonnets et des soutien-gorge et des robes et des tabliers et des corsets et des liquettes et des bas de soie et des slips, hachés, roussis, trempés de cambouis, noués parfois d'un bout de ruban, d'un élastique ou d'une faveur...» (p.195-196).

-Thérèse avait été considérée dans sa jeunesse comme «le lotus d'or, le lis éthéré, l'agnelle de la nouvelle école poétique [...] une vierge préraphaélite» (p.201).

-J.B. Kramer traita «les auteurs modernes» d'«aérophages» (p.219).

-Thérèse, dans son «entrée en scène» avec la Papayanis, paraît «comme une vieille entremetteuse se rendant au sabbat en entraînant sa jeune servante» (p.237).

-«Elle se mit à errer à travers le plateau, prise d'une espèce de tremblement épileptique» (p.237).

-«La grande-duchesse» qualifie la «fente» de Thérèse de «mont Chauve» (p.237).

-Al Capone est «le tsar des bandits de Chicago» (p.250).

-«Napoléon [est] ce "Führer" des Français» (p.250).

-«Le "brain-trust" de la pègre. Cela grouille et prolifère comme un cancer.» (p.250).

-«Les paroles en l'air [peuvent] faire du vilain, plus qu'un bazooka contre un panzer» (p.253).

-À la P.J., il y a «une espèce de corridor allant s'étranglant comme une hernie» (p.266).

-«Le dangereux métier de chien de police est passionnant comme une chasse à courre» (p.285).

-«Les coulisses de la P.J. sont un labyrinthe et les employés qui y circulent sont les maîtres, invulnérables, insensibles, impitoyables comme les suppôts de l'enfer, oui. Des rats. Des rats d'égout.» (p.299).

-Il est dit de Gégène : «il est bien outillé» (p.304) pour indiquer que son pénis est imposant.

-«L'homme-chien [le policier] doit tenir à ses idées comme un bouledogue à un os.» (p.309).

-Thérèse se voit «comme la sœur du Petit Poucet devant l'Ogre», puis comme «une espèce de Chat Botté malicieux, espiègle, moqueur, irrespectueux, vindicatif, certes, à l'esprit assassin» (p.310).

-Elle se dit «aussi myope qu'une chauve-souris» (p.314).

-Les «regrets» sont «comme une poignée d'épines au cœur ou piquées dans la plante des pieds, si bien qu'à chaque pas, qu'à chaque souffle, l'on ne peut plus vivre sans se plaindre» (p.315).

-Thérèse se décrit comme «une vieille femme qui se détraque comme un rouet qui se dévide tout seul» (p.332). Elle se qualifie de «momie d'art» (p.333).

-Félix Juin observe le chef de la police «comme un entomologiste [observe] un insecte venimeux au bout de ses pincettes» (p.334).

-Le rire d'Owen «fusait soudain comme un cri de pintade sauvage» (p.341). Il «se terminait par le cri sauvage d'un oiseau effarouché» (p.348).

-Son visage «semblait avoir été recollé comme une vieille faïence dont il avait le teint de terre de pipe» (p.341).

-«Ses yeux inexpressifs [...] adhéraient à vous comme une ventouse [...] auraient pu vous réfléchir comme deux rondelles de glace sans tain» (p.341). De ce fait, il est qualifié de «vautour» (p.342).

-La chute et l'enlèvement par un légionnaire de «la favorite du pacha» sont vus comme «un Western» (p.353).

-Vérole, pourtant un «gaillard à tête de tueur» (p.373), «dort comme un chérubin» (p.356).

-«La "Mercédès" noire» est «l'écrin de la robe à bijoux» (p.361).

-La comptine des pages 362-363 est ainsi qualifiée : «Ce n'était pas la table de logarithmes de la malchance, dite la Section Noire, donnant les chiffres fatidiques, les nombres de goudron dont on a du mal à se dépêtrer.» (p.363). Mais c'est quelque peu inopportunément, d'autant plus que la suite demeure mystérieuse.

-«La péri sans jambes» était «le joyau le plus précieux» du «trésor» de Moha-Ou-Hammoun (p.373).

-«Juny Wax [...] qui pèse dans les cent cinquante kilos [est] un tonneau de bière décoré» (p.382).

-«L'urne contenant les cendres de la défunte» est «un truc rectangulaire pas plus volumineux qu'un paquet de biscuits "Lu"» (p.392). On peut y voir la grotesque représentation à la fois du corps de Thérèse et du roman qui vient d'être lu !

-La bouche de Thérèse blessée «était enflée comme une aubergine» (p.394).

-Les personnifications :

-Chez Thérèse, après ses ébats sexuels, ses «lombes» étaient «régalés» (p.201).

-«Les platanes centenaires chuchotaient entre eux et la fontaine Médicis s'égouttait, comptant les heures comme en pleine nuit, quand la rue est morte et que Paris dort.» (p.214).

-«On entendit [...] une clé forniquer dans une serrure.» (p.340).

-Sur la route, «le décor rationnel des bornes Michelin vous saute dessus, vous roue de coups [...] le ruban rectiligne [...] vous étrangle en se défilant dans un virage brusque » (p.388).

-Les expressions originales :

-En Louisiane, «les ciels [sont] en mue de leur paradis terrestre en marge du monde contemporain» (p.210).

-Pour Thérèse, l'auteur de la pièce «va faire fortune [...] à la sueur de notre langue» (p.233).

-Pour Kramer, les journalistes sont des «myopes armés» (p.236).

-Le compteur du taxi est appelé «le grignoteur» (p.241).

-«Shérif de l'armée» (p.283) désigne le chef des troupes états-unies à Paris.

-Le directeur de la police se plaint de voir «défiler» dans son bureau de «satanés bougres» «qui ont un rendez-vous urgent avec la Veuve» (p.286), la guillotine.

-Le pénis du «prince» ne serait qu'un «pauvre petit machin baveux» (p.302).

-Maurice Strauss appelait Thérèse «mon petit radis rose», la qualifiait de «carotte printanière» (p.310).

-La Papayanis qualifie la perspective d'un époux que lui offre Thérèse de «voyage dans le bleu» (p.316).

-Thérèse dit que, à la suite de ses méfaits d'enfant, elle «larmoyait d'un œil» (p.322).

-Elle reconnaît «avoir brûlé le cierge par les deux bouts» (p.333), ce qui est une variation sur l'expression traditionnelle, «brûler la chandelle par les deux bouts» (qui signifie «gaspiller, dépenser

de toutes les façons possibles, vivre sa vie de manière très intense, ne pas se préoccuper des risques) afin d'apporter une nuance antireligieuse.

-Lors de l'équipée à Ménilmontant, «*un semblant d'aube se noyait dans une glaire*» (p.339).

-L'ambition du décorateur Coco d'éclairer sans faire d'ombres est rendue, d'une part par l'oxymore «*Soleil Noir*» (p.229, 384), un souvenir de Gérard de Nerval qui, dans son sonnet «*El deschichado*», évoqua «le soleil noir de la Mélancolie» ; d'autre part, par la notion de «*Lumière d'Outre-Tombe*» (p.384).

-Les «morceaux de bravoure», ces passages brillants montrant tout le talent de Cendrars :

-Il tint à ouvrir sur une scène d'ébats sexuels à la fois sauvages et grotesques : «- Vérole !...disait l'homme en ahanant, et il travaillait la femme, vérole !... - Tu me fais mal !... disait la femme en se tortillant, en se coulant, en se lovant, écartant les jambes puis les nouant dans le dos de l'homme, s'appuyant sur les coudes pour effectuer une subtile reptation, un mouvement de torsion pour arriver à chevaucher sans désemparer l'homme, maintenant à moitié chaviré sous elle. - Ah ! tu veux le faire à la turque ?...Vérole !...Tiens, je vais te l'apprendre...Tiens, tiens et tiens !...Constantinople !.. et se retournant avec une brusquerie inouïe, l'homme se dégagea d'un tour des reins de l'enlacement de la femme mais sans lâcher prise et, rendu furieux, embrochait à fond la vieille essoufflée, maintenant étendue en travers de la couche, la tête sur le plancher comme une autruche la tête dans le sable, ne comprenant rien à ce que l'homme pouvait lui faire et entreprendre avec ce qui lui restait de son corps au lit, s'attendant à Dieu sait quoi d'autre..., des coups, des caresses, des morsures, des crachats..., le viol !... et elle râlait, gloussait, gémissait, roucoulait, proférant des injures et des gros mots, guettant, provoquant la volupté qui allait foudroyer son partenaire, y prenant une part active, quoique rebelle, pour mieux l'accaparer et en jouir sans en perdre une goutte en un point secret de son être porté à l'incandescence..., cependant que, là-haut, l'homme n'arrêtait pas de lui flanquer des gnons, de la tourner et retourner, toujours emmanchée, de la faire virer plusieurs fois sur elle-même comme empalée sur un pivot, de lui foutre le vertige, si bien que la femme ne savait plus au juste où elle en était quand sa tête revint comme une vesce pour la deuxième fois au tapis, le talon nu de l'homme lui portant une rouste sur le museau, ce qui lui fit sauter son dentier hors de la bouche, lequel dentier faillit l'éborgner avant d'aller rouler sous un fauteuil, alors que le beau dard du mâle la brûlait à une profondeur insoupçonnée, s'implantant parmi ses plis et ses replis, se frayant un chemin inédit dans le ventre, la faisait hoqueter, la compénétrait.» (p.192-193).

-Plus loin, il décrit le costume que la comédienne s'est fait : «*Chacun de ses mouvements découvrait ses jambes maigrichonnes de vieille femme enfilées dans des bas illusion couleur chair qui faisaient démodé mais riche, ornementés qu'ils étaient de brillants minuscules sertis entre les mailles de soie et qui pétillaient de mille éclats, crépitaient, palpitaient, grouillaient à même la peau comme de la vermine pour milliardaire. Elle avait acheté cette paire de bas unique au monde à un anarchiste espagnol, un réfugié politique rencontré dans un bar de Montmartre, qui les avait arrachés en septembre 1936 à Notre-Dame de la Guadeloupe de Badajoz, en Estrémadure, dépouillant la statue miraculeuse de la Madone. C'était d'un effet prodigieux quand elle se troussait haut, découvrant des dessous illuminés, vastes, soufflés, ambrés, touffus et de couleur rose-rose, sans rémission. Le buste était recouvert de colifichets, de bouts de dentelle, de queues de fourrure, de chiffons, de rubans, de fichus et de mouchoirs versicolores, de tout un échantillonnage ramassé dans une poubelle des beaux quartiers ou volé au marché aux puces*» (p.206-207).

-Il nous montre un ancien combattant tirant parti du malheur qui lui est arrivé : «*Pour vous faire voir sa blessure, Émile dévissait une plaque d'argent grosse comme la main qui maintenait ses tripes tout en les protégeant, et par l'ouverture ainsi découverte l'on pouvait admirer avec appréhension des matières grasses, jaunâtres, compressées derrière la vessie comme du hachis dans une paupiette. Émile profitait de la démonstration pour vider le tube en caoutchouc d'où s'écoulait une purulence fétide, une odeur nauséabonde, mitigée d'une pointe de baume du Pérou. Le séducteur souriait, sûr de l'effet produit, prêt à cueillir le fruit de ses extravagances, sachant par expérience que sa plaie ouverte émouvait les femmes profondément comme tout ce qui leur rappelle les entrailles chaudes et les remuements de la maternité et que la turpitude de l'exhibition troublait les filles d'une façon quasi mystique comme si elles apercevaient par une "fenestrella" pratiquée dans un sarcophage les*

organes vénérés d'un jeune martyr chrétien dont la relique embaumée et les restes exposés, enguirlandés, arrangés, peintes, vernis, émaillés sont trop adorables, trop chargés de poésie et d'offrandes et, dans la lumière des bougies et des cierges au fond d'une crypte, trop vrais, trop proches, trop réalistes pour pouvoir résister à la tentation d'y porter la main, les lèvres, ou, par désespoir, d'en dérober une parcelle que l'on cache dans son cœur, que l'on dissimule en rougissant, en mourant de honte, tellement cela vous brûle d'amour. Oui, parmi tant de pucelles qui l'^{leur} pucelage !] avait perdu avec cet homme taré, bien des filles rieuses du faubourg et des petits tapins avaient connu des transports d'amour divin et des extases.» (p.257).

-En une page, par un étrange glissement, il passa de la description de la vivacité de Coco qu'il identifia à un personnage fantastique, pour aboutir à une vision d'horreur produite par son imagination macabre : «Coco pivotait sur un pied, pivotait sur l'autre pied, tournait dans un sens, tournait dans l'autre sens, et d'un mouvement de plus en plus rapide comme ce voyageur dont parle Edgar Allan Poe qui, du sommet de l'Etna, promenait à loisir ses yeux autour de lui et n'était affecté que par l'étendue et la diversité du tableau tant qu'il ne s'avisât pas de pirouetter avec accélération sur son talon gauche pour saisir le panorama dans sa sublime unité et faire absorber à son cerveau la parfait simultanéité du spectacle. / Dieu, quel élan ! / Un tour d'horizon complet qui fait tituber. / Vertige ! / Le plateau bascule. Un cône d'ombre glisse perpendiculairement. Un déclic. Le couperet rentre ses angles en vitesse. Euréka ! La guillotine est le chef-d'œuvre de l'art plastique, sa projection crée le mouvement perpétuel. La tête qui saute dans le panier de son cligne une ou deux fois les yeux pour fixer son regard qui s'éteint sur la flamme trop vive de la Vérité - c'est éblouissant ! - et la bouche en voie de proférer une dernière parole et déjà à moitié pleine d'une vocifération s'arrête pour ne pas aller jusqu'au bout du Mensonge - et c'est la nuit, un message noir... / Erreur d'optique ou vision, la Poésie c'est simultanément le Paradis et l'enfer ! / L'Union.» (p.268).

-Les rencontres de sonorités : En effet, on peut relever des cas où Cendrars joua de paronomases :

-Lors de ses ébats sexuels, Thérèse a entrepris de citer un poème de Baudelaire, mais a «un trou», et l'écrivain, facétieux et grossier à la fois, ajoute : «Elle n'était qu'un trou» (p.193).

-«Une inscription» est «à double sens dédicatoire et ejaculatoire» (p.196).

-Maurice Strauss déclare : «En art, la perfection, c'est la perdition» (p.211).

-Thérèse se dit : «Prise... Éprise» (p.212).

-Kramer critique les scénarios «bousillant, souillant tout» (p.220).

-Sous l'Occupation, étaient réunis «Les tracts. Le trac. [...] La traque» (p.248) ainsi que : «Les zazous. Les nazis. Les maquisards. Les S.S.» (p.249).

-Émile fit «un nouveau bond en avant. Bon pour l'Afrique du Nord» (p.249).

-On lui pardonnait «ses frasques et ses fredaines» (p.251).

-Coco apprécie que la pièce présente à la fois «La parade. La pariade» (p.271).

-Dans «Barbara à Rubirosa» (p.381), Cendrars s'est plu à recourir au «à» populaire pour avoir encore plus de ce son !

Dans "Emmène-moi au bout du monde !...", Cendrars offrit le véritable feu d'artifices d'un verbe puissant, intense, enflammé, délirant, caustique, gouailleur, exquis.

À un journaliste venu l'interviewer en février 1956, il présenta son livre comme un «petit roman gai». Or cette gaieté, plus que celle de l'intrigue ou des personnages, est celle de l'écriture qui est véritablement orgiaque.

L'intérêt documentaire

Dans ce roman qu'il intitula "Emmène-moi au bout du monde !...", Cendrars nous présente en effet tout un monde, nous proposant un voyage à travers l'espace, à travers le temps et à travers différents milieux.

* * *

Il déroula un panorama géographique, nous faisant passer par différents pays :

-La France :

On est emmené surtout à Paris, dans presque tous les arrondissements :

-1^{er} arrondissement :

- «les Halles» (p.193, 213, 241, 249, 252, 335, 369 où le lieu apparaît bien comme un marché) - le quartier : «la rue des Prouvaires» (p.254), «la pointe Saint-Eustache», (p.199, 335), «la rue de la Réale» (p.335), les «Innocents» (p.335), le restaurant "Au Père tranquille" (p.335) qui existe réellement, rue Pierre Lescot.

-le «boulevard de Sébastopol» (p.199) qui est, en fait, le boulevard de Sébastopol.

-le «quai des orfèvres» (p.263, 365) où se trouvent les services de la Direction régionale de la police judiciaire de Paris installés au no 36, leurs membres étant aussi «les gens de la Tour Pointue» (p.365), du fait de la forme de la tour qui domine le bâtiment.

-«la porte Dauphine» (p.393).

-«la rue de Rivoli [...] un beau quartier. Tu vois ces sobres, ces majestueuses, ces antiques façades grises sur les Tuilleries. » (p.301) ; y habile «le prince» (p.302).

-«le Palais-Royal» (p.260) où «les Américains» auraient installé une «chaise électrique».

-4^e arrondissement : «Notre-Dame» (p.249), la cathédrale où, en 1944, à la suite de la libération de la ville, est chanté le "Te Deum".

-5^e arrondissement : «la place Saint-Michel» - «le Boul' Mich» (p.305 : le boulevard Saint-Michel) - «la rue Soufflot» (p.305).

-6^e arrondissement : «la rue Joseph-Bara» - «la chapelle de Notre-Dame des Champs» et ce que Cendrars appela «la conventualité» (p.370), c'est-à-dire un couvent de carmélites déchaussées - le "Théâtre de l'Odéon" (p.262) - «les jardins du Luxembourg» (p.213), «le jardin du Luxembourg» (p.377) et «la fontaine Médicis» (p.213, 214) - «Saint-Germain-des-Prés» (p.360) : quartier devenu, après la Seconde Guerre mondiale, un haut lieu de la vie intellectuelle et culturelle parisienne, où philosophes, écrivains, acteurs et musiciens se mêlèrent dans les brasseries et les boîtes de nuit (où se produisait «la jeune chanteuse existentialiste Juliette Gréco» [p.360]).

-7^e arrondissement : «la rue Cognacq-Jay» (p.300, 303, 357) - «Magic City» (p.350, 356, 375), parc d'attractions ouvert de 1900 à 1934 aux nos 67 et 91 du quai d'Orsay face au pont de l'Alma, à Paris, détruit en 1942.

-8^e arrondissement : le «musée Cernuschi» (p.208) consacré aux arts de l'Asie.

-9^e arrondissement : «la rue Cadet» (p.247) - les "Folies-Bergère" (p.242) - au pied de Montmartre : Pigalle (p.196) et le «square d'Anvers» (p.299, 300, 322, 364), «Chez Dupont (Tout est Bon !)» (p.392), restaurant de Barbès - le «"Caveau caucasien" de la rue Victor-Massé» (p.356), cabaret russe - «Tabarin» (p.356) : en fait, le "Bal Tabarin", cabaret situé au 36, rue Victor-Massé.

-10^e arrondissement : «la porte Saint-Martin» (p.249), monument qui est un arc de triomphe - «le faubourg Saint-Martin» (p.246) appelé aussi «le quartier Saint-Martin» (p.257), son église, son «atmosphère ambiguë [...] et son ambiance mal famée» (p.369) - la «rue Bouchardon» (p.246) - le «théâtre de la Scala» (p.200, 262, 389, 392) en fait une salle de café-concert, située 13 boulevard de Strasbourg, créée en 1874.

-11^e arrondissement : «la Petite-Roquette» (p.364), une prison.

-14^e arrondissement : le «Parc Montsouris» (p.376), «décor mélancolique» (p.377).

-16^e arrondissement : l'«avenue Foch» (p.393) - «la rue Spontini» (p.394).

-17^e arrondissement : le quartier des «*Batignolles, rue du Mont-Dore*» (p.390) - «*Luna-Park*» (p.356, 370) : parc d'attractions situé près de la porte Maillot, en périphérie de Paris, ouvert en 1909, détruit en 1942.

-19^e arrondissement : les «*Buttes-Chaumont*» (p.379), un parc - «*La Villa de l'Adour*» (p.356), une rue privée .

-20^e arrondissement : le quartier de «*Ménilmontant*» (appelé familièrement «*Ménilmuche*» [p.389]) - «*la rue des Amandiers, la rue de la Paix de la pègre*» (p.338) - le cimetière du «*Père-Lachaise*» (p.388, 390, 391, 393) et le «*four*» de crémation (p.389) - le «*Mur des Fédérés*» (p.389) qui est une partie de l'enceinte devant laquelle 147 fédérés, combattants de la Commune, furent, en mai 1871, fusillés par l'armée versaillaise à la fin de la Semaine sanglante, et jetés dans une fosse commune ouverte au pied.

La ville est célébrée : «*Paris, où la beauté prime le talent*» (p.234) - «*Paris ! Il n'y a pas d'autre ville au monde qui soit comme toi exclusivement vouée à l'amour.*» (p.301).

Elle est entourée de «*la Ceinture*» (p.356) : la petite ceinture, ancienne ligne de chemin de fer à double voie.

On est emmené encore dans différentes localités françaises :

-Dans la région parisienne : Neuilly (p.234) - Drancy (p.234) - Compiègne (p.234) - Orly (p.381, 388) dont l'aérodrome était alors le plus important - Montfort-l'Amaury (p.394).

-En Lorraine : les «*aciéries de Brie*» (p.291).

-Sur «*la Côte d'Azur*» (p.389), à «*Villefranche*» et «*Beaulieu*» (p.393).

-À travers le pays : «*Beaucaire, Lyon, Ambérieu, Aix, Lons-le-Saunier, Auvergne, Berry, Poitou*» (p.356).

Des réalités françaises sont mentionnées :

-la monnaie, le franc («*mille francs*», p.354) appelé aussi «*balle*» (p.226, 241) ;

-les «*bornes Michelin*» (p.388) : éléments de signalisation routière indiquant les distances de kilomètre en kilomètre, installés par le fabricant de pneumatiques Michelin.

-La Suisse, le pays de Kramer, dont sont mentionnés des cantons germaniques : «*Appenzell, le pays du yodle, de la joie dans les montagnes [...] Saint-Gall, le pays de Notker Balbulus*» (p.221).

-La Russie, le pays de «*la Kamarinskaïa* [ce qui est, en fait, le nom d'une danse russe !] une grande-ducasse dans la mouise» qui, selon Cendrars, a été «*la célèbre costumière des "Ballets russes"*» (p.227), alors que l'Histoire a plutôt retenu le nom de Leon Bakst ! Sont mentionnées la ville de Saint-Pétersbourg «*sur le bord de la Néva*» (p.262) et différentes ethnies :

-un «*fougueux cosaque*» (p.355) et les «*cosaques du Kouban*» (p.356) ;

-des gens du Caucase : «*Tcherkesses*» et «*Circassien*» (p.355).

-«*une tartare de Crimée*» (p.376).

-La Grèce, le pays de la Papayanis, qui est «*des îles*» (p.315), de «*l'Archipel*» ; elle y donnait «*un coup de main à son oncle qui tenait la petite auberge des pêcheurs de la "Marina"*» où on servait «*du raki, du raisiné et le mastic, une liqueur à la résine de lentisque*» ; après les funérailles de Thérèse, elle «*se mit à se lamentter à la mode de son pays*» (p.393) où les églises orthodoxes présentent des «*iconostases*» (p.393).

-Le Maroc, pays musulman dirigé par «*le sultan Moulay-Youssef*» (1881-1927) mais qui, sous l'action du «*maréchal Lyautey*» (p.375), devint un «*Protectorat*» (p.376) français connaissant cependant encore de la «*dissidence*» (p.351, 353, 374) :

-celle des tribus de la région montagneuse de l'Atlas, qui avaient à leur tête le «*pacha Moha-Ou-Hammoun*», réfugié dans son «*ksar*» d'où fut expulsée celle qui allait être «*la Présidente*», l'âge qui est donné à cet homme permettant de dater de 1910 les événements racontés ;

-celle des tribus dans la région appelée «*la tache de Taza*» (p.376), dont le «*clan guerrier des Zaïans*» (p.353, 374) qui mena un conflit armé avec la France, entre 1914 et 1921 ;
-celle du «*Rif, en bonne voie d'apaisement*» (p.376) en 1921 et 1924.

On apprend encore que, en 1925, le colonel Oscar de Pontmartin était le «*chef du Bureau aux Affaires indigènes*» (p.373).

Sont mentionnées les localités de :

-«*Kenitra*» (p.211) devenu «*Kenifra, Moyen Atlas*» (p.351, 355, 373, 374, 376), ce qui est presque le nom exact (Khenifra).

-Rabat (p.373) où siège le «*résident général*».

-Marrakech avec le célèbre «*Hôtel Mamounia*» (p.374).

Au Maroc, on trouve les «*Chleuhs*» (p.351), groupe ethnique berbère vivant surtout dans le centre et le sud.

-L'Afrique de l'Ouest, avec la mention des «*Peuhls*» et des «*Malinkés*» (p.345).

-Les États-Unis : Sont mentionnés :

-Des lieux : la Louisiane (p.210) - Hollywood (p.221, 381) - New York (p.381) avec Broadway (p.360, 381) et Wall Street (p.381 - Harvard (p.361 : université réputée) - Chicago (p.381).

-Des personnalités : Barnum (p.374), un célèbre entrepreneur de spectacles sensationnalistes

- «*Dora et Bianca*», des «*sœurs jumelles*», «*agents de change à Wall Street*» (p.381) - Vanderbilt (p.381 : Cornelius Vanderbilt, financier qui, après avoir créé une compagnie de navigation [d'où son titre de «*commodore*»], s'intéressa au chemin de fer et fit construire ou acheta un grand nombre de lignes) - «*l'impératrice du jazz*» (p.382 : Joséphine Baker) - Jenny Lind (p.382, une cantatrice) – Virginie, «*la romantique fiancée de l'amiral-pirate John-Paul-Jones*» (p.382 ; signalons que Cendrars avait entrepris la rédaction d'un roman intitulé «*John Paul Jones ou L'ambition*») - Junie Wax, «*la maîtresse du déshabillage musical*» (p.382) - Mae West (p.382), une actrice, chanteuse et scénariste qui sut mettre en valeur son physique.

-L'Argentine où Thérèse était allée avec «*le célèbre Esquirol, le grand ténor de Toulouse*» (p.312) qui pourrait donc avoir été inspiré à Cendrars par Charles Romuald Gardès qui, né à Toulouse en 1890, avait émigré dans ce pays à l'âge de deux ans et y était devenu, sous le nom de Carlos Gardel, un célèbre chanteur-compositeur de tangos, et un acteur. On apprend que Esquirol était «*la coqueluche des femmes de La Plata, qui se jetaient à son cou et qui se bagarraient en public à son sujet, comme il est coutume à Buenos Aires*» (p.313).

* * *

Cendrars évoqua tout un passé :

-La préhistoire avec la mention de la «*Vénus de Lespugue*» (p.272 : en fait, la Vénus de Lespugue, petite statuette paléolithique d'une incroyable beauté, surnommée par certains experts «*la Joconde de la préhistoire*», sculptée dans l'ivoire d'une défense de mammouth il y a 25 000 à 30 000 ans, à l'ère du Gravettien, découverte le 9 août 1922 dans la grotte des Rideaux, située sur la commune de Lespugue (Haute-Garonne), habituellement exposée au «*Musée de l'Homme*» à Paris.

-La Bible avec ces mentions :

-La phrase «*La lumière fut*» (p.384) reprise du début de la «*Genèse*» (I, 3) où on lit : «*Dieu dit : Que la lumière soit ! Et la lumière fut.*»

-«*Onan*» (p.300), personnage qui, au chapitre 38 de la «*Genèse*», se vit enjoindre par son père de s'unir à sa belle-sœur afin de donner une postérité à son frère, mais s'y refusa, préférant «*se souiller à terre*», ce qui permit de faire de lui le tenant de la masturbation, appelée pour cette raison «*onanisme*».

-La phrase «*Au commencement était le sexe*» qui est la parodie de celle qu'on trouve au début de l'évangile de Jean : «*Au commencement était le Verbe*».

-La phrase «*Tout est consommé*» (p.395) prononcée par le Christ au moment de sa mort (évangile de Jean, XIX, 28).

-Thérèse qui «*demande à voir et à toucher du doigt comme Thomas*» (p.330), c'est-à-dire comme l'apôtre du Christ qui, selon l'évangile de Jean, douta de sa résurrection, ce qui fit de lui le symbole de l'incrédulité religieuse.

-Le monde grec avec ces mentions :

-Des dieux : Jupiter «*tonnant*» (p.365), «*Diane chasseresse*» (p.381).

-«*La mythologie crétoise*» et le «*culte de Minos*» (p.207) - le «*Minotaure*» auquel on sacrifiait une «*vache sacrée*» (p.208).

-Le «*Sphinx*» (p.208) qui imposait ses énigmes.

-«*Méduse, Euryale, Sthéno*» (p.331), les trois Gorgones, créatures malfaisantes dont le regard avait le pouvoir de pétrifier qui les regardait.

-La «*boîte de Pandore*» (p.385), en fait; une jarre contenant tous les maux de l'humanité, qui fut apportée et ouverte par Pandore, la première femme humaine, façonnée dans l'argile par Héphaïstos et animée par la déesse Athéna.

-«*Hercule [...] secouant les nœuds de serpents gluants, baveux*» (p.329) dans son berceau !

-«*Prométhée*» (p.218), le Titan révolté contre les dieux.

-«*Orphée*» (p.202), le poète.

-Anaxagore, philosophe présocratique auquel est attribuée cette maxime : «*Au commencement était le sexe*» (p.305).

-Socrate lui-même qui est «*l'autre*» qui donna ce conseil : «*Connais-toi toi-même*» (p.363).

- «*Clytemnestre*» (p.221), l'épouse du roi Agamemnon, d'abord dans une tragédie d'Eschyle.

-Le «*Logos grec*» (p.221) : la raison humaine incarnée par le langage.

-Le «*théâtre grec*» dont Kramer fait «*une révolte de l'individu contre les dieux, la lutte de l'homme avec son destin, un refus orgueilleux, un art nihiliste.*» (p.310)

-Le monde latin avec la citation de Virgile dans "L'Énéide" : «*...vera incessu patuit dea*» (p.207 : «elle n'a qu'à marcher pour se montrer déesse»).

-Les premiers chrétiens, avec la mention du «*martyre de saint Sébastien*» (p.332) qui, durant la persécution de Dioclétien, fut, en 288, pour avoir soutenu ses coreligionnaires dans leur foi, condamné et exécuté : attaché à un poteau, il fut transpercé de flèches.

-Le monde musulman avec ces mentions :

-Le «*ksar ou château marocain [...] la tête de Fatma, la divinité du harem, la favorite du seigneur de l'Atlas, le vieux pacha de Kenitra [...] une péri [...] une houri [...] la promesse du paradis de Mahomet [...] le Koran*» (p.211).

-«*médina [...] ksar [...] éribas [...] bordj [...] oued [...] baroud [...] bled [...] razzia [...] Chleuhs [...] glaoui [...] pacha [...] barka [...] mektoub*» (p.351).

- «*kief [...] babouches [...] harem [...] Mahomet [...] loi du Coran sur les intouchables*» (p.352).

-«*gandoura [...] In'ch Allah !*» (p.353).

-«*Fatima*» (p.355) : fille de Mahomet.

-Le Moyen Âge avec ces mentions :

-«*Ma belle dame sans merci*» (p.247, 326) qui est la reprise du titre d'un poème d'Alain Chartier (1424).

- «*Notker Balbulus, le Bègue, le plus grand poète chrétien du haut moyen âge, un moine tout imbiber du Verbe*» (p.221).

-Villon : Thérèse récite au complet (p.237-239) son poème qui fut en fait intitulé "Les regrets de la belle Heaumière" (1461) ; qui, plus loin, est appelé «*la ballade de Villon*» (p.305) ; elle annonça que «*'Madame l'Arsouille*» se terminerait «*sur l'apothéose horrible et pathétique du NU à la manière de François Villon*» (p.327), sur «*son nu à la Villon*» (p.361).

-Le XVI^e siècle avec ces mentions :

- Charles-Quint (p.318).
- Cervantès et son "Don Quichotte" (p.331).

-La phrase «*Paris ne valait pas une messe*» (p.227) qui est le contrepied plaisant à l'affirmation de Henri IV qui, en disant : «Paris vaut bien une messe», marqua qu'il acceptait de se convertir au catholicisme.

- Raleigh (p.348) : «*favori*» de la reine Élisabeth I^e
- Shakespeare (p.310) et sa pièce "La Mégère apprivoisée" (p.220).

-Le XVII^e siècle avec ces mentions :

- «*Corneille*» (p.274).

-«*Les sœurs Béjart, Madeleine et Armande, la maîtresse et l'épouse de Molière, le comédien, le protégé, le favori du Roi*» (p.391-392) et ses pièces : «*un impromptu*» (p.228) - "Tartuffe" que veut monter Félix Juin avec un grand souci de vérité historique (p.293-294), considérant la conduite du personnage comme «*le triomphe de l'hypocrisie*» (p.366) - "Les fourberies de Scapin" dont le souvenir apparaît dans l'expression qu'emploie Thérèse : «*Je me tirai de cette galère*» (p.311).

-Le «*Petit Poucet*», «*l'Ogre*», le «*Chat Botté*» (p.310, 349), «*Barbe-Bleue*» (p.312), personnages des "Contes" de Charles Perrault.

-La «*mouche du coche*» (p.274) qui est un souvenir de la fable de La Fontaine, "Le coche et la mouche", et l'indication de Thérèse : «*C'est ainsi que l'esprit vient aux filles*» (p.300) qui est un souvenir du conte de La Fontaine intitulé "Comment l'esprit vient aux filles".

-Racine dont sont évoquées deux pièces : "Phèdre" qu'a jouée Thérèse dès ses débuts (p.202, 312) et dont elle a retenu un vers célèbre, disant que, ayant connu bien des hommes, elle «*n'est pas Vénus à sa proie attachée*» (p.348) - "Les plaideurs" (p.273).

- Bossuet qui est jugé «*démodé*» avec ses «*oraisons funèbres*» (p.390).

-«*Rocroi, lugubre cité qui porte le deuil espagnol*» (p.294) ; en effet, près de cette ville des Ardennes s'était déroulée en 1643 une bataille qui avait vu la victoire de l'armée française menée par Louis de Bourbon, duc d'Enghien (le futur Grand Condé) sur l'armée espagnole commandée par Francisco de Melo.

-Le XVIII^e siècle avec ces mentions :

-Gluck et son opéra "Orfeo ed Euridice" où résonnent les mots : «*Eurydice deux fois perdue*» (p.276).

-Jean-Jacques Rousseau au sujet de «*la tragédie, la comédie, le drame*» de ses enfants «*déposés par leur illustre père, le philosophe réformateur de la Grande Révolution, dans le tour placé à l'entrée de l'Hospice des Enfants-Trouvés et du destin effarant qui les avait poursuivis dans la vie, préfiguration de la jeunesse abandonnée d'aujourd'hui, autant dire vouée à une mort violente et sur une échelle universelle*» (p.390).

- «*l'Allemand Schiller, le dramaturge*», qui n'est évoqué que pour une anecdote (p.329).

- «*Adrienne Lecouvreur, Mme Favart, la Clairot*» (p.392), célèbres comédiennes.

-Le XIX^e siècle avec ces mentions :

-La phrase «*Faire avancer la garde*» (p.334) qui est une reprise de l'ordre que donna Napoléon à Waterloo quand, en dernier recours, il fit combattre ce corps d'élite.

- Le peintre David (p.266).

- Le peintre Goya et ses «*sorcières*» (p.331).

-Le romancier Balzac à qui fait référence l'adjectif «*balzacienn*» (p.209) et à qui fut empruntée l'expression «*ténèbreuse affaire*» (p.365).

-Mlle Mars (p.392), célèbre comédienne, «*la dernière en date (1847?)*» à avoir subi à sa mort le bannissement des cimetières catholiques qui était imposé aux comédiens.

-Une femme noire d'Afrique du Sud (1788-1815) qui avait été exhibée en Europe pour son large postérieur, et qu'on avait appelé la «*Vénus hottentotes*» (p.272).

-«Le baron Laffitte, le banquier de la Révolution de 1830» (p.284).

-«L'impératrice Eugénie» (p.202), l'épouse de Napoléon III.

-Le poète et nouvelliste états-unien Edgar Poe qui a créé l'expression «génie de la perversité» (p.269) appliquée par Coco à Guy de Montauriol ; dont le texte mentionné p.268 est "Euréka" (1848), mot qui survient d'ailleurs un peu plus loin.

-Le poète Baudelaire dont est citée la fin de son poème "Le voyage" (p.193, 194) ; dont est rapporté un propos (p.328) ; dont est cité un autre poème : "À celle qui est trop gaie" (p.377-378) qu'il avait adressé à Apollonie Sabatier que Théophile Gautier avait surnommée «la présidente», surnom donné aussi de ce fait à Marie-Antoinette, l'épouse du colonel Oscar de Pontmartin, l'amie de Thérèse ; dont est cité sa mention (dans son poème en prose "Le tir et le cimetière") d'un estaminet qui avait pour enseigne : "À la vue du cimetière" (p.392).

-Le romancier Guy de Maupassant présenté comme le «père putatif» de Guy de Montauriol, ce nom mêlant le prénom de l'écrivain et celui de son roman, "Mont-Oriol" (p.223).

-Le mouvement de «L'Art pour l'Art» (p.200), conception théorisée par Théophile Gautier, voyant dans la beauté la seule fin de l'art, et refusant l'engagement de l'écrivain.

-Le peintre Gustave Moreau et son "Grand Jupiter" (p.276 ; en fait, "Jupiter et Sémélé").

-Le poète Stéphane Mallarmé, qui avait pour maîtresse Élisa Méry-Laurent, avait écrit le sonnet intitulé "Sainte", et aurait dédicacé à Thérèse «un de ses fameux "Éventails"» avec deux vers qui lui sont attribués (p.202).

-Les autres poètes Théodore de Banville et François Coppée, les peintres Édouard Manet et Edgar Degas, le musicien Reynaldo Hahn (p.202).

-L'écrivain britannique Oscar Wilde qui, «snob et sophistiqué, se mettait délicatement un morceau de sucre entre les dents quand il se faisait polluer par un bel adolescent», et n'a jamais pu sortir du snobisme (p.311).

-Alphonse Bertillon (p.278), criminologue français, créateur de l'anthropométrie.

-Le personnage inventé qu'est Maurice Strauss, dont Cendrars fit «un homme de lettres célèbre vers 1887, un poète hydropathe et décadent, une âme débauchée» (p.194), un «poète hypersensible perdu d'érudition mais ayant le sens shakespearien du théâtre, de ses situations, de ses rebondissements, de ses ficelles, de ses évocations historiques ou triomphes et apothéose à la mode Renaissance ou byzantine, le virtuose des dialogues vifs et fracassants, aux ripostes foudroyantes qui parent et portent des coups dans un duel à mort et d'où jaillit la sentence tranchante qui fait rendre gorge à l'adversaire, la vérité sublime qui flotte comme une banderole sur les antagonistes, la devise du héros ou de l'honneur des dames qui rallie l'assentiment, l'admiration de tous, selon l'optique traditionnelle du théâtre» (p.201) ; il disait que «les pompiers [se trouvaient] toujours à l'avant-garde depuis l'Art pour l'Art» (p.200) ; il apprit à Thérèse à se «mefier de l'Art avec un grand A» (p.200).

Sa conception du théâtre permettrait de lui voir comme modèle Edmond Rostand, l'auteur de "Cyrano de Bergerac". Mais il aurait aussi été conservateur du «musée Cernuschi» (p.208) consacré aux arts de l'Asie. On apprend de plus : «Il était jeune et beau, très dandy et un peu snob comme on s'imagine en Angleterre que les poètes sont», ce qui permet un rapprochement avec Oscar Wilde (p.311). Thérèse indique encore : «L'idéal pour lui eût été que je l'émasculasse» (p.310), puis précise : il «voulait se couper les roupignolles pour ne pas paraître amoureux de moi» (p.331). Elle fait enfin un autre portrait de lui : «il était sceptique et doutait de tout, tout en se fustigeant pour se punir d'avoir l'air d'en avoir l'air (p.331).

-Jean Lorrain (p.328, 329), écrivain français (1855-1906) qui fut, à la Belle Époque, une figure littéraire et mondaine de premier plan, un homosexuel qui aurait, à un «photographe de plage», «refilé un collier que Sarah Bernhardt lui avait donné en souvenir» (p.329).

-Remy de Gourmont (p.381), écrivain français (1858-1915) qui, en 1914, publia "Lettres à l'Amazone" ; duquel Cendrars ne cessa de marquer son admiration.

-Rachilde (p.345), romancière française (1860-1953)

-Alfred Jarry (p.345) dont est mentionné le personnage du «père Ubu» (p.196).

-Le peintre Renoir (p.271-272).

-Le «*président de la République qui passe de vie à trépas dans les bras d'une gourgandine*» (p.305) est Félix Faure qui, en 1899, mourut au palais de l'Élysée d'une congestion cérébrale alors qu'il était en compagnie de sa maîtresse, Marguerite Steinheil.

-Le XXe siècle avec ces mentions :

-Marcel Proust (p.328, 329, 362).
-Fernand Crommelynck, «*le génial auteur du "Cocu magnifique"*» (p.391).
-Max Jacob, *un poète [...] qu'on a laissé [...] crever de froid comme un sale Juif au milieu des siens, à Drancy*» (p.333).
-«*Missia Sert*» (p.376) : en fait, Misia Sert (1872-1950), pianiste française d'origine polonaise, dont les «*Mémoires*» furent publiés en 1952.

-Les Russes blancs défait par les révolutionnaires (p.354).
-Les automobiles «*Delage*» (p.351).
-«*La Négresse blanche emplumée qui est l'impératrice du jazz*» (p.381-382) : Joséphine Baker.
-Henry Miller, écrivain états-unien (1891-1980), ami de Cendrars qui cite sa phrase : «*Dieu crée le monde et y entra*» (p.229) ; elle se trouve dans «*Plexus*».

-Picasso (p.330).
-Hélène Rubinstein (p.330), une industrielle polonaise principalement active en France et aux États-Unis, fondatrice de la société cosmétique du même nom.

-Jean Cocteau pour les mots «*les enfants terribles*» (p.331) et, surtout, pour l'anecdote concernant son attitude après «*avoir connu un four noir avec "Bacchus"*» (p.378).

-Mauriac dont Cendrars se moque en le montrant «*fuyant le théâtre comme un spectre un tombeau blanchi*» (p.378), ce qui est une adaptation plaisante de la condamnation des pharisiens prononcée par Jésus-Christ : «*Vous ressemblez à des sépulcres blanchis, qui paraissent beaux au dehors, et qui, au dedans, sont pleins d'ossements de morts et de toute espèce d'impuretés.*» (Matthieu, XXIII 16-27), et particulièrement bien appliquée ici puisque c'était un écrivain catholique !

-Les «*événements réactionnaires*» (p.375) de Hongrie : en mars 1920, l'amiral Miklós Horthy fut élu régent, établit un régime nationaliste et dictatorial de type officiellement monarchique dans un pays replié sur le souvenir du grand royaume d'avant-guerre, imposa des politiques répressives, d'une intensité variable, contre les communistes, les juifs ou les Roms.

-La conduite des nazis avec ces mentions :

-Les «*S.S.*» (p.249) : la Schutzstaffel, organisation du régime national-socialiste, initialement chargée de la protection rapprochée d'Adolf Hitler ; qui eut ensuite une fonction politique, idéologique et raciale, procédant à l'extermination des juifs d'Europe.

-«*La Gestapo*» (p.210, 234, 249, 267) : la «*Geheime Staatspolizei*», police politique secrète.

-«*La baignoire*» (p.248) : le supplice par simulacre d'exécution par noyade employé par les tortionnaires.

-Les «*camps*» et des «*fours*» (p.333)

-La guerre d'Espagne qui avait vu un déferlement d'actes anti-religieux ; de ce fait, Thérèse avait pu acheter «*à un anarchiste espagnol, un réfugié politique rencontré dans un bar de Montmartre*» une paire de bas de soie «*arrachés en septembre 1936 à Notre-Dame de la Guadeloupe de Badajoz, en Estrémadure, dépouillant la statue miraculeuse de la Madone*» (p.206).

-«La guerre mondiale n°2» (p.248) qui est évoquée à quelques reprises, mais dans un désordre auquel on peut essayer de remédier ici.

Au début du récit de la carrière militaire d'Émile (p.249), on lit : «*Quelle drôle de guerre !*», expression qui avait été employée pour désigner la période d'incertitude, de 1938 à 1940, où, les menaces de guerre grandissant, on avait convoqué des hommes dans les casernes, ce qui fait dire à Cendrars (qui, évidemment, exagère quelque peu !) : «*Trois, quatre ans de mobilisations successives pour entraîner tous les pochards du pays à bien boire sans soif*», l'armée abreuivant de vin ces soldats qui n'avaient rien à faire ! Puis est mentionné «*Munich*», ville d'Allemagne où, en 1938, furent signés des accords entre l'Allemagne, la France, le Royaume-Uni et l'Italie, pour régler la crise des Sudètes et

éloigner le spectre de la guerre. Enfin, écrit Cendrars : «Ça y est, fini de rire, on est embarqué. *L'ultimatum. La déclaration. Le départ sans tambour ni trompette. Pour Émile, six mois de sports d'hiver dans la coloniale sur les avancées de la ligne Maginot* [il devait se trouver dans les Alpes]. *La surprise du 10 mai 1940 digne d'un poisson d'avril et, malgré la politique qui s'efforçait de mettre des bâtons dans les roues, la fuite, la fuite des armées motorisées. Sauve-qui-peut ! Du front jusqu'à Marseille.*» Cendrars évoque donc la défaite française qu'il mentionne quand il fait, p.248, un tableau général de ce qu'avait été la guerre en France : «*L'invasion. L'exode. L'occupation. La misère et la faim. La honte. Les murmures goguenards. Une sourde résistance* [avant l'organisation d'une vraie Résistance à laquelle participa «*le colonel Oscar, le mari de la Présidente, dans un réseau clandestin dans les Ardennes*» (p.210)]. *Les premières rébellions. Les nouvelles sous le manteau, de bouche à oreille, et les affiches à la main. La radio clandestine. Les journaux polygraphiés. Les tracts. Le trac. Les rues noires* [ce qui est appelé «*le black-out*» (p.261, 263)]. *La traque. Les arrestations. La baignoire. Les exécutions la nuit. Les fusillades. Les attentats. Pas une lumière, sinon les bombardements des Alliés, le ciel en feu, une pyrotechnie savante, la flak, les forteresses volantes, canons, bombes, avions, torpilles, projecteurs, essaims de balles traçantes multicolores, une féerie qui coûtait trop cher parce qu'elle faisait trop de victimes innocentes mais qui était tout de même une grande espérance qui se réveillait et vous mettait la rage au cœur. La Gestapo* [qui pourchassait les juifs, la Papayannis ayant été, «pour avoir hébergé un Juif», «*emménée d'abord dans une villa spéciale de Neuilly, puis ils avaient envoyé la fille à Drancy et, de là, à Compiègne, d'où la Grecque allait être déportée en Allemagne quand survint la Libération*» (p.234 ; celle de Paris, p.210)]. *Les zazous. Les nazis. Les maquisards* [parmi lesquels Montauriol apprend-on p.233]. *Les S.S. Le débarquement en Normandie. La révolte du peuple de Paris. Les barricades. La libération. Le "Te Deum" de Notre-Dame. Les charognards embusqués derrière les cheminées et qui tiraient du haut des toits sur le populo en délire. La folle envolée des cloches.*» (p.248-249). Thérèse évoque le théâtre qui se faisait sous l'Occupation : «*J'ai fait des tournées. On jouait n'importe quoi. [...] On roulait en gazogène, tu parles, au nez des Allemands. On avait l'impression de leur jouer un bon tour.*» (p.262). Ailleurs sont rappelées «*les restrictions de la dernière guerre*» (p.369) qui avaient entraîné un «*marché noir*» (p.250) où s'étaient enrichis ceux qu'on appelaient des «*B.O.F.*» (p.235), acronyme de «*Beurre, Oeufs, Fromage*».

Entretemps, Émile avait connu bien des aventures : «*Et un nouveau bond en avant. Bon pour l'Afrique du Nord, la Cyrénaïque, la Libye, le désert* [p.250 ; s'y trouve «*Bir-Hakeim*», lieu de Libye qui fut le théâtre d'une bataille, en mai et juin 1942, au cours de laquelle la brigade française libre du général Koenig freina l'avancée du général allemand Rommel, permettant aux troupes britanniques de se replier et de vaincre quelques semaines plus tard à El-Alamein], *ce terrain de manœuvre idéal pour les généraux forts en thème, tour à tour Rommel ou Monty* [l'Anglais Montgomery]. *Permission de détente en Angleterre. Deux ans de séjour idyllique en Écosse pour la formation des hommes de main dans les collines de bruyères [...] Enfin le grand jour J, l'heure H. [le débarquement en Normandie] Aviation et parachutage. La bonne blessure. Maquis et décoration. La libération de Paris. Le retour du héros.*» (p.249).

Quant à Félix Juin, il s'était réfugié aux États-Unis.

Pour sa part, le légionnaire Vérole avait évoqué, p.195-196, la progression, en 1945, du canon de son tank dans la région allemande de la «*Forêt-Noire*», image de la progression de «*la 1re armée française*» qui, placée sous les ordres du général de Lattre de Tassigny, avait été surnommée «*Rhin et Danube*» (Cendrars écrit justement «*Du Rhin au Danube*») en raison de ses victoires remportées entre ces deux fleuves. On remarque le commentaire : «*C'était la drôle de guerre qui continuait*» (p.196), le sens de l'expression étant donc différent !

- La France d'après la Libération (p.210) : Les restrictions de la consommation continuant à s'appliquer on y coupe brusquement le courant (p.243). Est encore imposé «*le black-out*» (p.261, 263), d'où le recours à la «*petite lampe de secours, pile portative dont beaucoup de bourgeois étaient encore munis à l'époque, les dernières alertes aériennes sur Paris étant par trop récentes pour s'être effacées de leur mémoire et personne ne pouvant imaginer ce que le désespoir de la défaite allemande ou l'ivresse de la victoire russe pouvait faire jaillir d'outre-Rhin après les V/1, les V/2, les fusées téléguidées et, apothéose de la mort, surprise de la fin de la guerre, préfiguration peut-être de*

la fin du monde, la bombe atomique américaine.» (p.267). Une autre menace viendrait de l'espace car on parle des «soucoupes volantes», d'où le nouveau nom donné à son bar par Émile (p.247 ; si les premières observations modernes d'aéronefs non identifiés dataient de la Seconde Guerre mondiale, ce fut en 1946 que les médias firent état de plus de 2 000 témoignages, principalement dans les pays scandinaves, mais aussi en France, au Portugal, en Italie et en Grèce ; cependant, l'appellation n'apparut qu'en 1947 à la suite du témoignage médiatisé d'un homme d'affaires états-unien qui mobilisa l'attention de la presse mondiale).

Si on subissait l'augmentation des prix (p.361), on profitait aussi d'innovations comme l'utilisation du «plexiglass» par le décorateur (p.382-383), «la publicité lumineuse ultra-moderne», le «néon» (p.383). À côté des voitures de luxe, la «Rolls-Royce» (p.301), la «Bentley» (p.355), la «grande Mercédès» (p.361) apparut la première voiture française accessible au plus grand nombre, la «4 CV "Renault"» (p.334), qui, symbolisant le retour de la paix et de la prospérité, fut présentée en octobre 1946 à la suite du développement de trois prototypes, dont deux secrètement pendant l'Occupation, sa production ayant débutée en 1947. Enfin, Félix Juin put retourner aux États-Unis en prenant «le "Constellation"» (p.382), le "Lockheed Constellation", avion de ligne construit à partir de 1943.

L'actualité était animée par des personnalités :

-«*La princesse Farida, la fille du shah de Perse, celle qui doit épouser Farouk, le roi d'Égypte*» (p.242). En fait, le 20 janvier 1938, le roi Farouk avait épousé Safinaz Zulfikar, qui prit le nouveau nom de Farida ; mais, après la naissance de sa troisième fille, il la répudia, le 19 novembre 1948.

-Le capitaine Townsend (p.348), pilote britannique, héros de la Seconde Guerre mondiale qui fut écuyer du roi George VI de 1944 à 1952 puis de la reine Élisabeth II en 1952-1953, vivant alors une idylle avec la sœur cadette de celle-ci, la princesse Margaret ; mais, étant divorcé, il ne put l'épouser, leur liaison provoquant beaucoup de controverses au début des années 1950.

-Porfirio Rubirosa, un diplomate dominicain et un playboy de l'entre-deux-guerres et de l'après-guerre qui, en 1953, épousa Barbara Hutton (d'où «*la Barbara à Rubirosa*», p.381), héritière millionnaire des magasins créés par Frank Woolworth, pour un mariage qui dura trois mois !

-Est présenté le Paris culturel des années 50.

- Les États-Unis auxquels Cendrars reproche leur racisme («*la loi de Lynch*» et le «*Ku-klux-klan*», p.210), leur usage de «*la chaise électrique*» (p.259, 260, 381), le «*trust des divorcées à Reno*» (p.381 : moquerie à l'égard de l'avidité des divorcées états-unienennes et de cette ville du Nevada devenue la capitale mondiale du divorce du fait de la facilité de l'obtenir qui y était offerte) tandis qu'il admire leur dynamisme, même s'il est outrancier : celui de Broadway (dans le passage de la p.381 cité plus haut) comme celui «des "racketters" et des "gangsters" américains à l'école d'Al Capone, le tsar des bandits de Chicago, les Lucky Luciano et les Ralph Ligori, les William Goldberg et les Isaac Benderlack, les O'Donnell et les trois frères Dune, Patrick, Richard et Joyce, des Irlandais, des Juifs, des Siciliens, le grand "boss" fixé à Tanger, Joseph Renucci, sans rien dire de Robert-la-Pipe, le roi de la drogue, l'aviateur, qui aujourd'hui trafiquent de tout à la suite des armées modernes et pressurent anonymement les peuples d'Europe» (p.250).

* * *

Cendrars fit le tableau de différents milieux :

-La Légion étrangère : C'est un corps de l'Armée de terre française qui avait été créé en 1831 pour permettre l'incorporation de soldats étrangers ; qui faisait partie du 19e corps d'armée, communément appelée «armée d'Afrique». La Légion a compté plus de 600 000 soldats : des Allemands, des Italiens, des Belges, des Espagnols, des Suisses (dont Blaise Cendrars), des ressortissants des pays d'Europe de l'Est et des Balkans, le prestige de ce corps d'élite ayant suscité leur engagement qui s'est souvent fait à la suite de conflits mondiaux, de crises économiques ou politiques, sinon de drames personnels. Les légionnaires ont acquis leur notoriété lors de combats menés sur les champs de bataille du monde entier. Ils ont de fortes traditions caractérisées par des détails vestimentaires, des emblèmes et des symboles spécifiques (la «grenade à sept flammes»), des chants et des musiques, des fêtes particulières, surtout un code d'honneur dictant la conduite de ces hommes en temps de guerre comme en temps de paix. De ce fait, s'est développée une légende de la Légion

étrangère entretenue par de nombreuses œuvres dans tous les domaines : musique, cinéma, peinture, sculpture et littérature, "Emmène-moi au bout du monde !..." y contribuant grandement. On y remarque :

- Le fait que Thérèse n'a gardé de son légionnaire qu'un bouton d'uniforme arborant «*la grenade à sept flammes*» (p.200) qui a, pour elle, valeur de porte-bonheur.
- La mention du comportement inattendu des «*gars de la Légion*» : «*Le cafard, un accès de fièvre chaude, un coup de bambou et, couic ! ils vous estourbissent une jolie femme...*» (p.197).
- L'assertion : «*Tous les légionnaires sont des menteurs nés*» (p.349).
- Les noms étrangers de membres : Owen, un Anglais (p.338 et suivantes) - Bubendoerffler, «*un Suisse-Allemand*» (p.352) - Mikoian, «*un fin Circassien*» (p.355) - Torgoulieff (p.355) - Santinelli (p.355) - Muller, «*une grande gueule de Tchèque*» (p.355) - «*l'Américain Wilson*» (p.355) - «*l'Allemand Pfaff*» (p.355) - «*le Hollandais van Mencken*» (p.355) - «*un noble de je ne sais plus quelle petite république de Panama, de l'Honduras ou du Guatemala et qui s'appelait della Vieja ou della Nueva*» (p.355).
- Le rappel d'actions menées dans les années vingt-trente : la campagne «*chez les Peuhls*» ; puis, avec «*le général Marchand*», chez «*les Malinkés*» (p.345), en Afrique de l'Ouest.
- L'indication répétée de leur présence en Algérie : «*Les légionnaires casernés à Sidi-Bel-Abbès*» (p.398) - «*un souvenir de Sidi-bel-Abbès*» (p.196) - «*la cellule des condamnés à mort de Sidi-bel-Abbès*» (p.339).

-La pègre à laquelle Cendrars avait, en 1933, consacré un reportage, «*Les gangsters de la mafia*» dont il avait fait un livre en 1935, «*Panorama de la pègre*», ce qui, d'ailleurs, aurait dû l'empêcher de faire magiquement de Vérole, un simple légionnaire déserteur, soudain «*le roi de la came*» (p.370) dont il «*vous refilait gratis des bouteillons de la grosseur d'un quart Perrier*» (p.380) ! Mais il se consacra surtout à un tableau des trafics auxquels se seraient livrés en France «*des nègres de l'armée des U.S.A.*» avec «*des carambouilleurs et des receleurs associés aux grands chefs du marché noir, des "racketters" et des "gangsters" américains formés à l'école d'Al Capone*», dont toute une liste est déroulée (voir plus haut) pour, finalement, dénoncer «*le progrès*» qui permet «*un trust mondial. Le "brain-trust" de la pègre*». (p.250) Est mentionnée aussi la vente «*des surplus*» (p.379), les «*surplus américains*», excédents de vêtements et de matériels provenant de l'armée états-unienne, vendus au public après la fin de la Seconde Guerre mondiale.

-La police judiciaire ou «*P.J*» dont la Direction régionale de Paris est installée au n° 36 du «*quai des Orfèvres*» (p.263, 365). Elle fait l'objet d'une vive satire puisque le directeur, satiriquement nommé «*Jean de Haulte-Chambre*», s'il poursuit son enquête, s'il proclame : «*Les trois piliers de la police sont la sagesse, la patience, la prudence*», y ajoutant «*flair et intuition*» (p.287), en est réduit à attendre que des renseignements lui soient donnés par un «*indic*» (p.289), un indicateur ; ne les recevant pas, «*l'enquête de Police n'aboutit jamais et Jean de Haulte-Chambre se vit contraint de donner sa démission.*» (p.365).

Au passage, sont moqués :

-«*Le corps des commis de la P.J., en longs cache-poussière, prestes et de bonne humeur comme des gens ayant bien dîné, [dont] chacun d'eux se mit à son travail, un fourbi sans pareil, et le mouvement de s'organiser dans tous les coins et les recoins du corridor, le défilé des types fouillés les uns après les autres, les interrogatoires, les mensurations, les empreintes digitales, les fiches, la toise, un ballet bien réglé, avec des figures et des variantes à chaque guichet, des remous et des rondes au seuil de chaque bureau où les individus finissaient par se trouver être groupés, classés, filtrés, chacun tout ébaubi, tellement le triage avait été vite fait, de répondre en tête-à-tête à un inspecteur qui lui tirait les vers du nez, le calme rétabli.*» (p.275-276).

-«*Les coulisses de la P.J. [qui] sont un labyrinthe et les employés qui y circulent sont les maîtres, invulnérables, insensibles, impitoyables comme les suppôts de l'enfer, oui. Des rats. Des rats d'égout. Leur cheminement est secret.*» (p.299).

-La franc-maçonnerie : Apparue en Écosse à la fin du XVIIe siècle, c'est une association philanthropique basée sur l'entraide et la fraternité. Ses membres, groupés en différentes «loges», chacune ayant à sa tête «*un grand maître*», sont des «*frères initiés*» au cours d'une cérémonie secrète dont les participants demeurent anonymes. Cependant, dans la vie courante, ils pourraient se reconnaître en se donnant l'un l'autre (d'où le comique de la situation entre Jean de la Haulte-Chambre et Félix Juin) «*le signe maçonnique d'assistance, d'aide réciproque, de désespérance selon le code secret écossais qui consiste à se pincer les phalanges de l'une ou l'autre main dans un certain ordre de succession et à une certaine cadence*» (p.284 et 286), à se tirer «*le lobe de l'oreille droite avec la main gauche pour marquer l'extrême urgence et le danger*» (p.284). De ce fait, ils ont parfois été accusés de constituer un groupe secret qui exercerait une influence sous-jacente. Cendrars reprend l'idée de ces soupçons en indiquant qu'Émile eut pour protecteur «*le chef occulte, le grand maître de la loge de la rue Cadet*» (p.247) ; que «*la loge épure les dossiers*» (p.292) de ses membres qui pourraient être compromis dans des affaires délicates.

-Le monde du théâtre :

En 1950, Cendrars confia au journaliste André Gillois : «*Le théâtre m'amuse follement... mais dans les coulisses ! Vu de la salle, le théâtre ne m'intéresse plus du tout.*» En effet, tour à tour poète, romancier, essayiste, scénariste, grand reporter, mémorialiste, même s'il vécut avec une comédienne, il n'a pas écrit pour la scène, à moins qu'on lui attribue la création de «*La peau de l'ours*», la farce racontée dans «*L'homme foudroyé*». Mais il connaissait le théâtre ; il l'ausculta avec une compréhension concrète, une profondeur, une jubilation inoubliable ; il en parla mieux que n'importe quel essayiste ou critique. Il écrivit le roman en hommage aux gens du théâtre, et, tenant à parler de tous (p.286-287), il passa en revue :

-Les dramaturges dont, ici,

-d'une part, Maurice Strauss (voir plus haut) ;

-d'autre part, Guy de Montauriol, «*le benjamin des auteurs à la mode*» (p.199), dont

Coco expose sa conception du théâtre : «*Les jeunes doutent de tout aujourd'hui. [...] On les a assez enjouinés. C'est pourquoi ils foncent en avant. Battre Racine, battre Corneille, faire mieux que Molière, c'est leur seule ambition. Renouer avec la tradition c'est remuer les ruines avec une machinerie appropriée, reconstruire selon une technique nouvelle, exploiter la vie d'aujourd'hui, jusqu'à épuisement, la créer, la recréer, la détruire et recommencer demain, prévoir le surlendemain car nous ne nous en lavons pas les mains, tout tourne trop vite, c'est encore honorer les dieux du Théâtre !*» (p.274).

-Les «*administrateurs*».

-Les metteurs en scène dont, ici, Félix Juin, qui est aussi comédien mais est surtout «*le terrible metteur en scène*» (p.230), étant un «*bourreau de travail*» (p.230), «*un bûcheur*» qui «*n'avait pas de génie [...] n'avait pas de don et aucune espèce de générosité. Pas de flamme, peu de goût, pas de passion. Des moyens très incertains [...] Une belle voix, mais de l'asthme*» ; «*s'il avait réussi à tromper le public sur sa vraie personnalité c'était à force de travail, d'application, de volonté, d'entêtement, de détermination et d'une inaltérable patience qui n'était pas dans sa nature mais qu'il s'évertuait à exercer, ce qui parfois lui donnait la fièvre et l'énervait ou le portait hors de lui. Quand cela lui arrivait en scène, alors il était sublime. Mais c'était rare, car il était trop jaloux de lui-même et ne se donnait pas. À la ville, c'était un triste. Il s'en défendait et voulait être drôle. Mais cela sonnait faux, sauf quand il s'en prenait à quelqu'un qui ne pouvait lui répondre et qu'il asticotait. Alors, cela était méchant. Il avait beaucoup de flatteurs qui l'entouraient, mais pas un ami. Il en souffrait et devenait injuste. Quant à ses pairs, il les haïssait. Il menait sa troupe à la férule, obtenait d'elle le maximum, mais empêchait un acteur de talent de sortir. Aucun de ceux qui sont allés à son école ne s'est jamais fait un nom. On peut prévoir que sa gloire posthume, si jamais elle se maintient quelques lustres dans les annales du théâtre, sera jonchée de cadavres comme le renom de sa ville natale. Il était Ardennais, originaire de Rocroi, lugubre cité qui porte le deuil espagnol.*» (p.294). Pendant la guerre, il s'était trouvé aux États-Unis vers lesquels il retourne pour assurer le succès de «*Madame l'Arsouille*» à Broadway. Comme Cendrars indiqua que «*le présent ouvrage est un roman à clef*», on

peut avancer que ce personnage semble, par de multiples traits, assez nettement inspiré par Louis Jouvet dont, cependant, la «*gloire posthume*» est toujours très grande !

-Les décorateurs dont, ici, Coco. Cet artiste visuel, qu'on voit sensible à «*ce décor des limbes*» (p.267) qu'est le corridor du siège de la Police judiciaire, «*était tout improvisation*» (p.294), «*attendait l'inspiration de la dernière heure pour tout improviser quand les autres perdaient la tête et c'est en frisant chaque fois la catastrophe qu'il atteignait à la maîtrise, d'où ses prodiges au théâtre où le peintre n'avait connu que des succès, une longue suite de triomphes [et] on venait le féliciter du brillant, de l'extravagance, de l'extrême nouveauté classique, du réalisme féérique de ses décors, de l'ambiance vivante, monstrueuse, sacrée, voire inhumaine que créait la conjugaison et de ses costumes et de ses décors et de ses éclairages en scène pour animer une pièce et en exposer le syndrome au premier plan*» (p.229). Il voulait «*la transparence*» qui, selon lui, «*garantissait à elle seule le transfert du jeu des acteurs de la réalité de la rue à l'irréalité de la scène*» (p.383), et il eut l'idée d'utiliser, pour l'obtenir, «*le plexiglass [qui peut] s'éclairer de tous les côtés [...] sans ombre portée, sans trompe-l'œil, sans perspective*» (p.382), qui permet de «*supprimer les ombres au théâtre*» (p.384).

-Les régisseurs ou «*directeurs de scène*».

-Les «*musiciens*».

-Ce que, p.364, Cendrars appela «*le petit personnel*» en donnant alors une liste («*ouvreuses, habilleuses, machinistes et électriciens*»), plus complète cependant ailleurs : «*machinistes, électriciens, décorateurs, peintre, costumiers, artisans, répétiteurs, régisseur, souffleur, maquilleur, coiffeurs, couturières, ouvreuses, dames du vestiaire ou des loges, les habilleuses, la caissière*» (p.286-287).

-Les comédiens. Il leur faut prestance et bonne élocution, Thérèse avouant : «*Je n'avais aucune idée de la diction, des intonations, des gestes, de la mesure, ni de la portée de la voix ni de son rôle essentiel dans la liaison avec le public et qui fait palpiter les cœurs, ce qui est la consécration. J'ignorais que le théâtre est une communion.*» (p.306) et se soumettant encore, en remettant son dentier, à l'épreuve qui consiste à prononcer : «*Chasseurs, sachez chasser sans chien*» ou «*Je veux et j'exige*» (p.203).

Les comédiens sont les interprètes de textes et les marionnettes que manient les metteurs en scène. Mais, si leur renommée est devenue suffisamment grande, ils peuvent imposer leur propre conception du spectacle. C'est ce à quoi on assiste quand, lors de la répétition de «*Madame l'Arsouille*», Thérèse Églantine, qui «*était toute spontanéité*» (p.294), soudain, «*fit tomber la robe qui se détacha d'elle*» et «*apparut toute nue*» (p.237), le triomphe qu'elle remporta obligeant l'auteur et le metteur en scène, «*coincé, mis au pied du mur*», à accepter que cette exhibition fasse «*partie intégrante du spectacle*» (p.236). Elle reconnaissait jouir de cette prééminence : «*Mes camarades m'accusent d'égotisme, d'ingratitude, de vanité, d'arrivisme, de déplacer trop d'air en scène, de jouer au public, ce que la jeune génération ne sait plus faire, de n'en faire qu'à ma tête et qu'il n'y en a que pour moi alors que j'ai déjà un rôle tout en or, comme on dit*» ; et, pour se justifier, elle ajoutait : «*Mais c'est du métier qu'il faut et ils peuvent toujours courir, les jeunes*», avant de menacer : «*Et puis zut ! je ne jouerai pas si l'on ne me cède pas...*» (p.201).

Mais, auparavant, il avait fallu que Maurice Strauss lui révèle «*les arcanes du théâtre*» (p.310) ; qu'elle ait une vie théâtrale mouvementée qui, lors de ses funérailles, fut décrite par de «*beaux messieurs*» auxquels elle n'échappait donc pas après avoir été la victime des «*vilains bonshommes*» de la Comédie-Française ; dans leurs discours, ils s'accordèrent «*pour partager la carrière théâtrale de Thérèse en deux et tracer un parallèle entre ses débuts ingrats, sages et vertueux, mais où on l'avait tout de même étouffée durant une bonne douzaine d'années sur les grandes scènes parisiennes, la maintenant dans les rôles obscurs de deuxième plan, sans jamais lui donner une chance de percer, ou alors la cabale s'était déchaînée comme elle avait sévi à la Comédie-Française, dont Thérèse avait finalement claqué la porte, comme au théâtre Sarah-Bernhardt, où la patronne elle-même, folle de jalousie, organisait la mise en boîte, si bien que Thérèse avait tout plaqué un beau jour pour aller apprendre le métier en province et faire les bouis-bouis d'Espagne et de l'Amérique du Sud, et son apothéose au théâtre de la Scala, digne d'une meilleure cause que celle du cinéma qui l'avait lancée et dans une pièce loufoque, absurde, également fortement influencée par le ciné, cet art*»

nouveau, la télévision, le spectacle hybride de l'avenir qu'une vieille, la doyenne des comédiennes de Paris, venait de faire triompher.» (p.389)

Dans la recherche de «clés» du personnage, on a pu penser que Thérèse avait pu être inspirée à Cendrars par sa compagne, la comédienne Raymone Duchâteau, qui lui fit très bien connaître le milieu de la scène parisienne, qui était ici visé. Mais elle n'a jamais tenu que des rôles secondaires, et, en ce qui concerne la sexualité, elle ne voulait justement pas connaître d'extase.

Était un vrai «monstre sacré» l'amie de Raymone, Marguerite Moreno (1871-1948). La voix rauque, la diction parfaite et le profil égyptien, elle avait été premier prix de tragédie au Conservatoire en 1890, et était entrée à la Comédie-Française. Amie de Paul Verlaine, de Stéphane Mallarmé, dont elle récita les vers sur scène, elle fut surnommée «la muse du symbolisme» (or Thérèse «était avant tout l'interprète des poètes, la muse à la diction parfaite, l'âme, le symbole, le lotus d'or, le lis éthéré, l'agnelle de la nouvelle école poétique qui perçait à cette époque-là, une vierge préraphaélite» [p.201]). À partir de 1896, elle devint la compagne de Marcel Schwob, et fut son épouse de 1900 à sa mort (le couple est mentionné par Cendrars dans "L'homme foudroyé" [p.203]). En 1929, elle remporta un grand succès sur scène dans "Le sexe faible" d'Édouard Bourdet où elle joua «une vieille comtesse slave qui, pour occuper son ennui, lève et paie les beaux garçons».. Sa carrière se partageant entre le théâtre et le cinéma, elle acceptait tout ce qu'on lui proposait, le rire du spectateur moyen à chacune de ses apparitions lui suffisant. Elle s'illustra dans des registres très différents, apparaissant ainsi, au théâtre dans "Un trou dans le mur" de René Barberis (1930), "Tout va très bien madame la marquise" de Henry Wulschleger (1936), "La fessée" de Pierre Caron (1937) et des pièces de Sacha Guitry ("Faisons un rêve", "Le roman d'un tricheur" et "Le mot de Cambronne" en 1936, "Les perles de la couronne" en 1937, "Ils étaient neuf célibataires" en 1939, "Donne-moi tes yeux" en 1943) qui joua de sa diction parfaite en lui écrivant des dialogues qui faisaient mouche et en lui faisant prendre divers accents ; au cinéma dans "Les misérables" (1934), film de Raymond Bernard où elle tint le rôle de la Thénardier, dans "Regain" (1937), film de Marcel Pagnol, dans "Carmen" (1942), film de Christian-Jaque, dans "Douce" (1943), film de Claude Autant-Lara où elle incarna avec force cette vieille dame remplie de préjugés, en admiration devant sa petite-fille, mais qui vacille à peine à l'annonce de sa mort. En 1945, au côté de Jouvet, elle triompha au théâtre dans le rôle d'Aurélie de "La folle de Chaillot", écrit pour elle par Jean Giraudoux, où elle parvint à combiner autorité, précision, humour et émotion, le personnage étant une sorte de clochard qui vit bucoliquement dans Paris, et s'oppose à des requins de la finance. Elle mourut en 1948, d'une pneumonie.

Par ailleurs, comme «l'ai-je bien descendu?» (p.332) fut la question posée à Mistinguett par Cécile Sorel (1873-1966), au Casino de Paris, à la première de la revue "Vive Paris", le 14 mars 1933, on peut proposer comme autre modèle de Thérèse cette autre comédienne française qui non seulement était une reine des planches aimant les tenues extravagantes qui mettaient ses charmes en valeur, mais aussi la plus élégante des Parisiennes dont les apparitions publiques faisaient sensation, et encore une femme libre croqueuse d'hommes, côtoyant les plus grandes personnalités de son temps et étant adulée par les puissants. Ayant, à l'âge de soixante ans, quitté la Comédie-Française pour le music-hall, elle avait donc, ce jour-là, craint de tomber dans les célèbres marches de l'escalier Dorian qui brisa plus d'une cheville et d'une carrière de danseuse légère !

-Les «répétiteurs».

-Les doublures dont celle de Thérèse qui devrait cependant avoir le même physique qu'elle. Or on a choisi la Papayanis. qui est une jeune, «grande et belle femme» (p.232), une «belle poule plastique» (p.365). Si, après le décès de la vedette de 'Madame l'Arsouille', le rôle aurait été repris par la Grecque osant elle aussi le nu, n'aurait-on pas assisté alors à «ce fameux théâtre érotique dont Blaise Cendrars [avait] souvent entretenue» (p.302) Thérèse?

Cendrars nous fit suivre les étapes de la conception d'un spectacle :

-Les répétitions dont nous est racontée une où apparaissent les rivalités entre les différents participants, car Cendrars montra que le théâtre est un univers double, partagé entre l'obscurité des coulisses et la lumière du plateau.

-La générale.

-La première avec :

- le souhait de bonne chance qu'est «*Merde !*» (p.366) au théâtre ;

- «*les trois coups*» (p.229) espacés qui, afin d'annoncer le début de la représentation, sont, après neuf coups rapides, frappés, avec un bâton appelé un brigadier, sur le plancher de la scène.

-La routine des représentations dans laquelle se complaisent les comédiens de "la Scala" qui n'aimaient pas les changements apportés par le metteur en scène car «*habituer qu'ils étaient à leur ronron professionnel*» (p.379).

Cendrars fit une place aux critiques professionnels, qui sont, d'une part, cette «*autre espèce de vieillards impuissant qui savent tout, ont tout vu, tout lu mais n'entendent jamais rien à ce qu'ils ont sous les yeux en scène et se trouvent dans l'obligation de rentrer dare-dare chez eux consulter leur fichier pour se faire une opinion*» (p.201) ; d'autre part, J.-B. Kramer, un Suisse allemand qui est pourtant «*le plus Parisien des Parisiens*», «*le roi des chroniqueurs*». Il avait une conception très traditionnelle du théâtre fondée sur son admiration du théâtre grec dans lequel il voyait «*une révolte de l'individu contre les dieux, la lutte de l'homme avec son destin, un refus orgueilleux, un art nihiliste*» (p.310). Aussi rejettait-il la pièce : «*Ce n'est pas du théâtre, c'est du cinéma américain, un film absurde*» (p.271).

Cendrars rappela des moments de l'Histoire du théâtre, mentionnant :

-La Comédie-Française (p.389), appelée aussi «*le Théâtre-Français*» (p.194, 201), «*le Français*» (p.312), institution culturelle qui avait été fondée en 1680 par ordonnance royale de Louis XIV ; qui résidait depuis 1799 salle Richelieu au cœur du Palais-Royal ; qui est la principale des «*scènes subventionnées*» (p.390) par l'État ; qui dispose d'un répertoire de plus de trois mille pièces. Thérèse y était entrée et avait fait ses débuts dans "Phèdre", tragédie de Racine où une femme d'âge mûr déclare sa passion à un jeune homme ; on aurait voulu en faire «*une "Phèdre" moderne, affinée par l'insomnie et les fièvres du désir, audacieusement sensuelle et musicienne*» mais il reste que Thérèse était effectivement «*trop jeune*» et «*trop maigre*» (p.202) pour le rôle, ce qui est encore répété p.312, avec la mention du résultat : «*un four retentissant*». C'est donc quelque peu injustement que, à partir de cet échec, et sans citer d'autres pièces dans lesquelles elle a joué par la suite, Cendrars se livra à une critique du théâtre conventionnel, indiquant : «*Thérèse avait eu le bonheur d'éviter les rôles du répertoire*» (p.390), c'est-à-dire l'ensemble des pièces censées représenter l'excellence, surtout donc, à la Comédie-Française, des pièces classiques ; elle avait aussi, de ce fait, évité «*la routine*» due à la reprise régulière des pièces, «*les douzièmes*» [mot qui s'explique parce qu'un «*cachet*» d'un comédien correspond à douze heures de répétition], *les feux* [un «*feu*» est la rémunération pour une représentation], *la pension*, *la retraite*, *l'honorariat* [statut ultime auquel on parvient à la Comédie-Française après avoir été pensionnaire puis sociétaire]. *La tradition*. *Le classicisme*. *Les trois unités* (ô, la jambe !) *de lieu, de temps, d'action* [à l'égard desquelles Cendrars manifeste bien son mépris alors que leur respect ne s'était imposé que dans le théâtre le plus classique du XVIIe siècle] ; *le théâtre bourgeois du boulevard* [créé à l'origine sur les boulevards de Paris, il présente des pièces d'un comique léger, reposant généralement sur des séries de quiproquos et des hasards quelquefois prévisibles, exploitant des situations habituelles, comme celle que Cendrars désigne aussitôt], *le mari, la femme et l'amant, comme si la modernité n'avait pas tout remis en question.*» (p.390). Il faut se demander quelles sortes de pièces Thérèse put bien jouer en se refusant, d'un côté, au théâtre classique, et, de l'autre, au théâtre de boulevard. On peut se demander si cette «*modernité qui avait tout remis en question*» n'est pas représentée par le cinéma.

-Mounet-Sully (p.272), comédien en vogue à la fin du XIXe siècle et au début du XXe (1841-1916) parce qu'il avait une stature imposante, des gestes harmonieux, une belle voix et une haute idée de son art.

-Sarah Bernhardt, grande tragédienne de la fin du XIXe siècle et du début du XXe (1844-1923) qu'on appelait «*la Divine*» ou encore «*l'Impératrice du théâtre*» ; pour laquelle Jean Cocteau inventa l'expression de «*monstre sacré*» ; qui fut la première comédienne à faire des tournées triomphales sur les cinq continents. Thérèse dit avoir été «*casée*» chez elle qui, cependant, jalouse «*d'une jolie fille de*

*talent» l'«a flanquée à la porte» (p.309) ; aussi la vilipende-t-elle : «*cette mauvaise actrice sucrée qui disait si mal les vers avec sa voix d'or et que j'ai fini par pousser dans l'oubli*» (p.331 ; c'est évidemment tout à fait faux !), Cendrars lui-même la traitant de «*pauvre jalouse qui ne supportait personne à côté de soi et que Thérèse avait définitivement éclipsée, son aînée, sa rivale, son ennemie, morte depuis peu, amputée d'une jambe, et qui n'a même pas laissé le nom d'un amant célèbre, pouah !*» (p.362), répétant encore : «*Thérèse avait finalement claqué la porte [...] au théâtre Sarah-Bernhardt où la patronne elle-même, folle de jalousie, organisait la mise en boîte, si bien que Thérèse avait tout plaqué un beau jour*» (p.389). Or Cendrars parla de Sarah Bernhardt en de tout autres termes dans «*Le lotissement du ciel*», des termes qui en font une autre Thérèse : «*La femme la plus impatiente, la plus capricieuse, la plus volontaire du monde, elle, l'artiste la plus originale, la plus fantaisiste, la plus indépendante interprète qui parût jamais sur les planches, dont toute la carrière n'avait été que scandale, des coups de tête, à la ville comme au théâtre, elle qui, débutante, n'avait pas hésité à claquer, une fois, deux fois, la porte de la Comédie-Française pour être libre et jouer et vivre à sa guise et partir faire une tournée qui révolutionna les États-Unis.*»*

-Mistinguett, chanteuse et comédienne française en vogue à la fin du XIXe siècle et au début du XXe (1875-1956).

-Firmin Gémier (p.248) : comédien, metteur en scène et directeur de théâtres (1869-1933), en particulier le «*théâtre Antoine*» (p.248) ; qui créa le premier Théâtre national populaire à Paris en 1920.

-Le «*Cartel*» (p.219, 391-392) : association créée en 1927 par quatre metteurs en scène et directeurs de théâtres parisiens, Louis Jouvet, Charles Dullin, Gaston Baty et Georges Pitoëff, qui, contre le monopole du mercantile théâtre de boulevard, et contre le pouvoir des critiques dramatiques, voulaient promouvoir la mise en scène d'auteurs contemporains et la prééminence du texte, organiser une programmation concertée, une politique tarifaire commune.

-La fiction qu'est «*Madame l'Arsouille*», une «*comédie loufoque d'une formule absolument nouvelle*» avec «*un personnage irrésistible de drôlerie et de verve caustique, de cynisme, d'entrain, de désinvolture, de gentillesse canaille, de sensibilité parisienne, poissarde et dégingandée, au gros bon sens, aux bons gros mots populaires*» (p.199). Pourtant, c'est aussi «*le drame d'une classe de déclassés*» et «*c'est ça qui en faisait une tragi-comédie ultra-moderne, une surprise, une nouveauté, un impromptu à la Molière, un sujet universel*» ; «*c'était ça la trouvaille, le trait de génie. Les dialogues venaient après, bons ou mauvais, drôles ou tristes. Le texte n'avait pas beaucoup d'importance mais exigeait des interprètes de tout premier choix pour ne pas tomber. Seule la situation comptait*» et celle-ci «*était irrésistible et devait porter dans le monde entier, aujourd'hui, après la deuxième guerre, que le monde entier est déclassé, même en Inde, en Chine ! On pouvait traduire le texte dans toutes les langues et arranger les scènes du dialogue essentiellement français au goût, à l'humour, à la sentimentalité, à la moquerie, à la hargne sociale, à la satire politique de chaque pays*» (p.228). C'est encore une «*pièce débordante, disproportionnée, faite que de détails vrais, de contrastes, un tas de gravats, de la démolition pouvant encore servir, de la morale préfabriquée qui ne rimait plus à rien, les événements allant vite, les situations étant instables, les caractères n'ayant pas le temps de s'afficher, le bonheur, le malheur de vivre, la vie se foutant d'elle-même, un rire atroce*» (p.269) ; elle fait «*rire, l'émotion, la terreur, l'admiration, la magie, le sublime ne venant qu'après*» (p.208). Il reste que, en dépit de ce débordement d'informations, on n'apprend rien sur le sujet, sur les autres personnages que celui joué par Thérèse, sur le déroulement de la pièce !

- Jeanne Moreau «*qui prenait déjà la succession de Thérèse dans le cœur et la dévotion du populo*» (p.391), ce qui était aller vite en besogne puisque ce ne fut qu'en 1946 qu'elle entra dans la classe de Denis d'Inès, alors doyen de la Comédie-Française, comme auditrice ; que ce ne fut qu'au début 1947 qu'elle passa le concours d'entrée au Conservatoire national supérieur d'art dramatique de Paris tout en jouant un petit rôle dans «*Le Lever de soleil*» à la Comédie-Française ; que ce fut en septembre 1947 qu'elle participa au premier festival d'Avignon avec de brèves apparitions dans trois pièces (en particulier «*La tragédie du roi Richard II*» sous la direction de Jean Vilar) ; que, de retour au «*Français*», elle obtint, en décembre 1947, le rôle de Joas dans «*Athalie*», toutes pièces qui, soit dit en passant, n'étaient guère du goût du «*populo*» !

Cendrars se livra aussi à une réflexion sur le théâtre en général.

D'une part, il fit définir par Maurice Strauss «les arcanes du théâtre, la présence, le tonus, l'irréalité, la survie, l'immortalité des personnages et comment un comédien vivant peut y participer sans jamais déchoir s'il sait respirer d'une façon naturelle dans ce climat surnaturel qu'est la création continue en scène qui vous porte à franchir la rampe dans les feux des projecteurs et dans le brouhaha des changements de décors et sous les yeux du public, cette bête énorme intimidante que l'émotion étreint ou fait s'esclaffer.» (p.310). Maurice Strauss apprit encore à Thérèse «que le théâtre est une communion [...] On ne joue pas pour soi seule.» (p.306).

S'intéressant à la pratique même, Cendrars stipula :

-Il faut dans un «cadre très strict» assurer «le transfert du jeu des acteurs de la réalité de la rue à l'irréalité de la scène» (p.383).

-«Au théâtre, rien n'est définitivement gagné ni tout à fait perdu. Avec un peu de patience et de bonne volonté, on arrive. Rien ne sert de jeter le manche après la cognée ou de mettre la charrue devant les bœufs. Tout va bien à qui sait attendre.» (p.390).

D'autre part, il exprima des pensées plus complexes :

-«Créer la mode n'est rien. On peut la démarquer. Mais s'emparer de la mode du jour pour lui donner du style comme il se doit au théâtre, c'est conférer à la mode, qui par essence est éphémère, un semblant d'éternité sans laquelle l'illusion, qui est le propre du théâtre, n'est pas possible.» (p.227-228).

-«Au théâtre, il n'y a pas non plus de perspective ni de temps, sinon ce que l'on a sous les yeux et le potentiel de ce qui va se produire à l'instant même, c'est-à-dire la destinée.» (p.268).

-«Le Théâtre est la seule réalité. / En tout cas, il n'y a pas d'abstraction possible, ni de métamorphose, ni de métaphore, ni de métaphysique. / Il y a l'Homme. / C'est chaque fois une révélation. / Il n'y a que ce qui grouille obscurément dans les reins qui monte en scène et s'extériorise en pleine lumière : larmes, sang, rires, la joie, le bonheur de vivre, d'être, la force, la puissance, la gloire et toutes ses faiblesses, le tout mû par les ressorts de l'immense machine... le Théâtre.» (p.268-269).

Déclarant encore : «Le théâtre est un monde, un monde "énorme et délicat", dont les frontières ne sont pas fixées entre le réel et l'illusion, si bien que l'on ne sait jamais qui l'emporte du mensonge ou de la vérité. Pour ceux qui font partie de ce monde instable, sa fluidité déborde jusque dans la vie courante et l'on peut sérieusement se demander quand l'homme de chair perce la peau de l'homme de théâtre et quand le cabotin apparaît sous le masque de l'homme de ville» (p.232), il ne manqua pas de parler de la conduite des comédiens dans la vie, son hommage à leur égard étant d'ailleurs infiltré de venin car, pour le plus grand bonheur du lecteur, il se plut aussi à une caricature du milieu du théâtre parisien. Il nota que, pour «beaucoup de théâtreuses [...] c'est en somme le second métier que de vouloir conquérir Paris» (p.234). Il montra que l'«aide-machiniste» qu'était Émile fut «victime [...] des faux-semblants et de l'esprit d'intrigue qui règnent et font la loi dans ce curieux milieu des gens de théâtre et auxquels tout le monde se livre, à tous les étages, des grandes vedettes internationales à la dernière des habilleuses, au pauvre type oublié dans son trou de souffleur» (p.248). Il fit dire à Félix Juin : «Je ne puis faire du théâtre avec des vierges.» (p.292). Il signala que «tout acteur de génie se dédouble pour vivre dans l'aura de son personnage, sinon, sans cette crise, il n'existe pas ; ce qui explique le plus souvent les mauvaises mœurs et le scandale à la ville des passions dont les gens de théâtre ne sont pas responsables mais qu'ils affichent car, hélas ! ils ne les ont pas dans la peau et c'est le plus souvent du chiqué, d'où le grand nombre de cabotins.» (p.199). Il en vit un en Félix Juin qui, lors des funérailles de Thérèse, «tirait des effets pathétiques de ses suffocations [sa «crise d'asthme» étant «due à la fatigue du voyage, aux changements d'altitude de l'avion, de climat, de pression, d'hygroscopie, de température qui lui irritaient la gorge et faussaient la note et la portée de ses cordes vocales»] pour jouer sa partie» (p.391).

On constate donc que Cendrars ne fut pas uniquement bêtement admiratif du monde du théâtre.

Avec "Emmène-moi au bout du monde !...", Cendrars prouva, une fois de plus, l'ampleur de sa vision de romancier en nous faisant découvrir un vaste et riche panorama.

L'intérêt psychologique

Il y en a peu, car le roman abonde en personnages excentriques et vains, chacun voué à parvenir à la satisfaction de ses désirs, la plupart n'étant que des silhouettes. N'ont quelque épaisseur que Coco, et, évidemment, Thérèse.

Si Cendrars a voulu que le plus grand critique du théâtre parisien soit un Suisse-Allemand, J.B. Kramer, ce fut peut-être pour régler un compte personnel avec ces compatriotes d'autrefois dont il n'appréciait guère la rigueur protestante, Thérèse le trouvant d'ailleurs «*trop bête avec ses prétentions calvinistes d'honnêteté transcendante*» (p.367). De plus, les hommes suisses devant toujours demeurer prêts au service militaire, il était devenu «*champion de tir*» (p.278), avait «*une belle collection*» (p.277) d'armes, ce qui fit de lui le suspect n°1 du crime ; comme, lors de «*la reconstitution*», «*las, revenu de tout, méprisant, son flegme traditionnel s'étant mué en un mutisme volontaire, découragé par tant d'accusations absurdes, vaines, de mauvaise foi, outragé par l'absence de ses amis ou par leur non-intervention*», il refusa de «*rien dire*» (p.367) ; en conséquence, le directeur de la Police le fit interner dans une maison de santé huppée (p.368) dont il fut libéré, avant de se suicider.

De la personne de Félix Juin, le metteur en scène qui est un «*bourreau de travail*», n'est encore indiquée que l'hypocrisie dont il fit preuve lors des funérailles de Thérèse (p.391).

N'y était même pas venu le «*jeune auteur ténébreux*» (p.201) de la pièce, Guy de Montauriol, «*un enfant de génie qui avait percé durant la guerre dans les ruines de la cité*», un «*gamin amer*» (p.228) (p.384), «*qui n'avait pas de cœur et s'en foutait éperdument*» (p.390). Par ailleurs, il ne se distingue guère que par son incertitude sexuelle : après s'être laissé séduire par Coco, il devient l'amant de la Papayanis (p.393).

Celle-ci n'est qu'une «*belle poule plastique*» (p.365) ; qui «*a du sex-appeal*» (p.291) ; qui, en Grèce, était «*serrée de près*» par Nicolas, «*un beau gars un peu fou*» qui «*l'avait prise sous l'escalier*», alors qu'*«elle avait quinze ans»* (p.258). On ne sait pourquoi elle est venue en France où, pendant l'Occupation, «*pour avoir hébergé un Juif qui était venu frapper à sa porte*» (p.234), elle avait été mise en une prison où, cependant, «*n'ayant songé qu'à sa beauté et voulant conserver sa ligne*», elle «*fit de la culture physique*» (p.234), avant d'être sauvée par la Libération. Le même souci l'anime encore lors de l'attente au "quai des Orfèvres" (p.274), et la mention de sa «*gymnastique*» revient d'autres fois (p.303, 329). Mais il est moqueusement indiqué qu'elle «*soignait beaucoup plus son corps qu'elle ne meublait son esprit*» (p.234-235), et Thérèse, qui ne la connaissait pas encore, se gaussa : «*Non, ce qu'elle est cruche, une amphore !*» (p.235), avant d'être séduite et de s'employer à la marier !

Coco a une tout autre personnalité. D'une part, ce décorateur est défini comme «*une espèce de grand seigneur de la bohème dorée [qui] ne s'en faisait pas, jamais, et n'était à l'aise que dans les intrigues, les coulisses, les brouillaminis d'argent, les folles dépenses, la passion, les coups de foudre, les rivalités, la publicité, la presse, les emballements, le déboulonnage, la cruauté, l'injustice, les applaudissements, la portée aux nues ou la chute, les sifflets, la claque, le public, les commanditaires ou les entrepreneurs, les spectacles variés, la vie, le rêve, les succès, le triomphe du théâtre*» (p.228-229). Mais Cendrars, ayant indiqué qu'il était «*fils d'un entrepreneur des pompes funèbres*», en fit un sage d'une terrible clairvoyance : «*C'est à la dernière heure, quand les mortels se lamentent et désespèrent que je m'empare d'eux par la pompe et triomphe en leur faisant franchir la rampe, ce mauvais pas. Je ne sais pas d'où me vient cette sévérité. C'est héréditaire. Tel père, tel fils. J'aime le spectacle. Mais, pauvres humains ! C'est un voyage à sens unique. Drôle de commerce. On ne revient pas. C'est la mort. Un Soleil Noir. Mais c'est une grande lumière. Celle dont je me sers au théâtre. Plus vraie que vraie. C'est mon seul truc. Une sérénité terrible. C'est sérieux... La fin de la*

comédie avant que ça commence...» (p.229). Et, le romancier se permettant, dans son cas, une prolepse, ajouta : «La hâte, la fièvre de vivre peut être un indice prémonitoire comme peut l'être la sensation d'un arrêt du cœur. Coco portait souvent sa main au cœur pour le masser sous son habit. Devinait-il qu'il avait été choisi et savait-il qu'il allait être emporté en pleine gloire, foudroyé par une apoplexie avant la fin de la carrière de "Madame l'Arsouille" ? Quelle énigme ! Lui non plus n'était pas prêt et c'était l'heure.» (p.229). Or, «s'il était mort sans faire ouf...», si Cendrars feignit de demander : «D'une vulgaire crise cardiaque ou d'émotion esthétique?... / Peut-être aussi de surmenage ou d'abus de la drogue?...», il suggère que ce fut plutôt de peine amoureuse, car ce vieil homosexuel quelque peu caricatural (il a un «chien-chien» auquel il s'adresse ! [p.229]), après avoir été séduit par Guy de Montauriol (p.280), tous deux «vivant ensemble [...] semblant heureux et comme hors du monde» (p.379), venait d'être trahi par lui : «Le soir même Guy avait téléphoné à son ami : - Je ne rentre pas non plus cette nuit. Tu m'ennuies. Je sors avec la Papayanis. On va danser.» (p.384-385).

La grande comédienne crue, vulgaire, gouailleuse, qu'est Thérèse Églantine est une merveilleuse héroïne, rafraîchissante, forte et attachante. On a l'impression de l'avoir devant les yeux, Cendrars la dépeignant de manière si vivante.

D'abord Teresa Espinosa, elle avait été «une adolescente androgyne» (p.393) à laquelle sa mère, une Espagnole, infligea régulièrement ce qu'elle appelait «la "jubilata"», des séances de coups qui, cependant, la «faisaient jouir» (p.313), ce qui eut pour conséquence de déplacer son «centre de sensibilité en l'éveillant prématurément, ce qui a eu une influence morbide sur toute [sa] vie sexuelle» (p.313). Elle en a gardé ce masochisme dont Cendrars s'était plu à faire, dans «Moravagine», «l'unique loi de l'univers» et à le voir comme une constituante de la psyché féminine, nous montrant ici des femmes émues par la «plaie ouverte» d'Émile car elle «leur rappelle les entrailles chaudes et les remuements de la maternité» ; «la turpitude de l'exhibition troubloit les filles d'une façon quasi mystique comme si elles apercevaient par une "fenestrella" pratiquée dans un sarcophage les organes vénérés d'un jeune martyr chrétien dont la relique embaumée et les restes exposés, enguirlandés, arrangés, peints, vernis, émaillés sont trop adorables, trop chargés de poésie et d'offrandes et, dans la lumière des bougies et des cierges au fond d'une crypte, trop vrais, trop proches, trop réalistes pour pouvoir résister à la tentation d'y porter la main, les lèvres, ou, par désespoir, d'en dérober une parcelle que l'on cache dans son cœur, que l'on dissimule en rougissant, en mourant de honte, tellement cela vous brûle d'amour.» (p.257). Quant à Thérèse, elle avoue : «Je paie des hommes pour me faire battre. Tout mon argent y passe car les hommes se découragent vite, mais pas moi.» (p.299) ; et elle le répète encore plus loin : «J'aime les coups et je me paie des hommes pour ça» (p.313).

On comprend donc qu'elle ait été déçue par sa relation avec son premier mari, Maurice Strauss, qui, s'il l'avait fait entrer dans la carrière, était «impuissant» (p.208) et la tourmentait avec son obsession d'une «mutilation éventuelle [il voulait qu'elle l'«émasculasse»] qu'il n'avait pas le courage d'exécuter lui-même et dont il parlait d'une façon de plus en plus pressante en étalant tout un attirail» (p.312).

Après son décès, elle avait épousé «le célèbre Esquirol», «une espèce de Barbe-Bleue» (p.312) qui faisait d'elle un «pushing-ball» (p.313), au point que, «le jour où [elle avait] plaqué cet homme sans crier gare, [elle avait] la tête en sang» (p.313), disant cependant : «J'avoue qu'il faisait très bien l'amour et qu'il me donnait satisfaction» (p.312).

Comme, «lors de son retour à Paris après une longue éclipse», J.-B. Kramer l'«avait redécouverte et relancée», déclarant, à la suite de ses «nouveaux débuts dans "La Mégère apprivoisée"» : «La plus grande tragédienne de tous les temps s'inspire aujourd'hui du plus haut comique» (p.220), celle qui proclame : «Moi, j'aime ma liberté» (p.307) est devenue «un être fougueux, qui n'a pas la langue dans sa poche et qui a un tempérament de folle» (p.291), qui fait les quatre cents coups, qui a abandonné ses enfants (p.306), qu'on qualifie même de «pie-grièche désagréable» (p.291). Et cette comédienne haute en couleur, turbulente, rayonnante et désespérée, s'épanouit dans le théâtre parisien qu'elle marque de son empreinte, en y faisant «sonner sa voix poignante de contralto», «sa raucité vulgaire» «pour atteindre au pathétisme» (p.236). Elle y est devenue un «monstre sacré» (titre d'un des chapitres).

Au soir de sa carrière, si elle n'avait pu empêcher ce que Racine avait bien qualifié «des ans l'irréparable outrage», si elle avait des trous de mémoire, «*la dive*» (p.240), «*la divine somnambule*» (p.340), allait, sous le nom de «*Thérèse Églantine*», «créer le rôle de sa vie, à soixante-dix-neuf ans, un rôle de vamp pour gens du monde, une espèce de pin-up de la pègre, la reine de la rue dans "Madame l'Arsouille"» (p.199) dont elle était la vedette au "Théâtre de la Scala Saint-Martin" où «tout le monde admirait sa vitalité» de «*vieillarde*» «*pas bégueule*» (p.199). Elle décida de composer son rôle en utilisant sa propre déchéance, la folle nuit d'amour qu'elle venait d'avoir lui ayant fait trouver son personnage ; de donner le change grâce à sa robe, cet habit qui la maintenait debout, comme les mots qu'elle débitait avec une faconde éblouissante. Elle prit donc des risques en jetant un défi au temps et aux hommes, en satisfaisant aussi un époustouflant exhibitionnisme (dans lequel Cendrars voyait «une forme du masochisme » [p.256]) puisque, lors d'une répétition, elle improvisa une «entrée en scène» sensationnelle : après avoir déambulé sur la scène, dans un mouvement en spirale, elle fit «*tomber la robe qui se détacha d'elle*», «*apparut toute nue*», «*le dos voûté, les jambes cagneuses, le ventre en bosse, les fesses pendantes...*», «*se plaça en pleine lumière dans le rond d'un projecteur qui venait de s'allumer, s'exposa à tous les regards sans dire un mot. / C'était cruel et infiniment tragique.*» Puis «*elle se mit à réciter d'une voix dolente et sans faire un geste, mais poussée par un suprême sentiment de vengeance raffinée, les aveux et les plaintes de la vieille rombière de François Villon*» (p.237). Elle remporta un triomphe, étant désormais l'idole dont personne ne pouvait se passer, puisqu'elle avait osé aller jusqu'au bout. Mais c'était aussi un geste de détachement, puisque, en abandonnant cette dernière parure qu'était la robe, elle cassait le jeu des apparences qu'elle avait elle-même savamment élaboré avec la Présidente, elle dévoilait brutalement sa vérité par sa nudité.

Cendrars eut donc l'audace de présenter une femme âgée, insistant même sur sa vieillesse : «*la vieille louve*» (p.194), «*la vieille greluchonne*» (p.197), «*la vieille toquée*» (p.200), «*la vieille bique*» (p.202), «*la vieillarde*» (p.208, 332), «*la vieille couenne*» (p.224), «*la vieille carne*» (p.233), «*la vieille hypocrite*» (p.233) «*la vieille sotte*» (p.260), «*la vieille gaupe*» (p.261), «*la vieille catin au bec dur*» (p.333), «*la vieille fourbe*» (p.360), la «*vieille rombière*» (p.363), la «*vieille charpie*» (p.380) «*la viocque*» (p.360, 381), «*ce vieux singe*» (p.395). Elle se traite d'ailleurs elle-même de «*momie d'art*» (p.333). Elle affirme : «*Mettre de l'ordure dans son vocabulaire est la seule grâce qui reste à une très vieille femme qui se sent déjà abandonnée de Dieu depuis la ménopause et le sera bientôt et définitivement des hommes, mais qui ne veut pas abdiquer*» (p.327).

Or, ce qui est audacieux aussi, cette femme âgée ne s'empêche pas pour autant de vivre intensément, de rire à gorge déployée, d'être «*adonnée au démon de la sexualité*» (p.318) en avouant : «*Je suis insatiable*» (p.363), d'avoir des amants, des hommes jeunes qu'elle «*lève*» dans des lieux sordides pour qu'ils la frappent, dont le légionnaire Vérole, de cinquante ans son cadet et qui, dans la violence de leurs ébats, lui fait voir s'approcher «*les grandes orgues, les eaux du Niagara*» (p.193), c'est-à-dire la jouissance, et, enfin, la fait «*crever d'extase, de peur*» (p.194). Grâce à l'émotion et, surtout, à l'orgasme, elle revit. Mieux, elle décide que son expérience privée va nourrir son rôle, son jeu, et tient donc à ce que, au fil des représentations de "Madame l'Arsouille", il continue à lui pocher l'œil !

Encore plus audacieux, Thérèse est bisexuelle, elle, qui porte ce jugement : «*Les pédérastes sont trop galants avec les femmes, sont trop gentils, ils ont trop de petites manières, ils en sont ridicules et ne sont pas assez entreprenants. Une femme fait bien mieux l'affaire.*» (p.318), ayant des amours lesbiennes :

-Avec celle qu'elle avait appelée «*la Présidente*» ; en effet, après avoir été «*jalouse de l'impotente*» au point de la jeter «*par la troisième fenêtre d'un ksar*», elle était devenue «*l'unique passion de sa vie*» (p.211), et les deux femmes «*s'étaient éprises l'une pour l'autre d'une passion infinie et sans cesse renouvelée*» (p.377).

-Avec la Papayanis dont, de la même façon, après que «*la vieille hypocrite*» ait prétendu qu'elle l'avait choisie pour «*doublure*» (p.233) et avait promis de la former, au "quai des Orfèvres", elles étaient «*tout à leur passion naissante qu'elles sentaient les envahir tendrement. Leurs hanches se frôlaient à chaque pas. C'était merveilleux.*» [p.314]).

On peut remarquer que les deux personnages intéressants sont, en matière de sexualité, non-conformistes.

En particulier dans le long monologue que Thérèse tint dans le bureau où elle faisait face à deux hommes, le directeur de la police judiciaire et le metteur en scène, après avoir évoqué son enfance batailleuse au «square d'Anvers», et signalé : «Depuis, les hommes, je les tiens» (p.323), elle affirma son féminisme.

Mais celle qui avait survécu à bien des épreuves et des obstacles, Cendrars, par une cruelle ironie, l'a fit mourir étouffée des suites d'une simple piqûre de guêpe alors qu'elle cueillait des cerises ! Et le légionnaire, enfant de l'Assistance qui portait le prénom « Jean-Jean. ce qui est un sinistre écho à «la petite Jehanne de France» de la “Prose du Transsibérien” qui était trop pauvre pour avoir des habits, vole la robe et les bijoux de Thérèse avant d'aller jouer les travestis à la Légion !

Avec cette vieille femme indigne mais extrêmement touchante, Cendrars a créé un personnage mythique.

Les idées

La pensée que Cendrars voulut exposer dans “*Emmène-moi au bout du monde !...*” se déduit évidemment de la situation et de la conduite du personnage qui y sont présentées.

Mais le roman est parsemé aussi de maximes. Elles surviennent parfois de façon surprenante et sont elles-mêmes surprenantes. C'est en particulier le cas page 268, quand est décrit le dessin qu'inspire à Coco «ce décor des limbes» qu'il découvre dans le corridor du “quai des Orfèvres”, on lit d'abord : «*L'Homme et son désir. / Une machinerie insensée.*», et, plus bas, il est répété ; «*L'Homme et son désir*» et ajouté alors : «*La Vie et ses accessoires.*» Entre les deux passages, on a appris : «*Erreur d'optique ou vision, la Poésie c'est simultanément le Paradis et l'enfer ! / L'Union.*» (p.268).

Ailleurs, les maximes sont plus claires et mieux intégrées dans le contexte. Mais elles touchent à des sujets très divers. On trouve :

-Des moqueries à l'égard de certains groupes, le roman étant d'ailleurs une immense, crue et amère satire, la dérision étant totale, cynique, Cendrars, pour qui rien n'était sacré, ne craignant pas les propos irrévérencieux, s'étant amusé à faire grincer les dents, les corps, les classes sociales, les artistes et les prolétaires, les avinés et les drogués. On lit :

-«*Les musiciens sont toujours contents quand ils peuvent faire du bruit*» (p.224).

-«*Les joueurs sont ainsi faits, moralement ce sont des lâches et n'est-ce pas par inhibition de leur volonté qu'ils risquent tout sur une seule carte avec une insouciance déconcertante? Ils subissent l'attrait du malheur et s'y jettent comme dans le vide, non par défi mais pour jouir jusqu'au vertige du vice auquel ils s'adonnent. C'est une forme de masochisme.*» (p.256).

-En matière de sexualité, la restriction est moquée («*Les gens sont moches et mesquins et au lieu de vivre dans la joie et de s'adonner franchement à leurs penchants amoureux, ils ont honte et se tourmentent secrètement. Ce sont des refoulés. [...] Qui va contre ses désirs va à sa perte.*» [p.302]) et le libertinage est vilipendé : «*Dans le commerce du sexe et de son ivresse rien ne ressemble autant à l'état de sainteté et à sa transfiguration inhumaine que de vivre dans l'abjection du stupre, cette divinité, une idole.*» [p.257].

-Dans une digression, Cendrars se moqua d'une dévotion naïve donnant lieu à une escroquerie : à Paris, dans une chapelle, on était censé «*voir le sang du Christ qui coule de Son flanc grand ouvert se mettre à bouillonner dans une ampoule, le Sacré-Cœur apparent dans le décolleté de la Mère du Ciel qui trône parmi les étoiles. Malheureusement, cela ne dure qu'une minute quand ça fonctionne car, neuf fois sur dix, l'appareil est en panne et l'ineffable Consolation n'a pas lieu*» (p.257).

-«*Les homosexuels sont exigeants et instinctivement deviennent féroces.*» (p.269).

-«*Les femmes qui se confessent sont les plus menteuses.*» (p.314).

-«*L'art, le dernier jonchet du XXe siècle, une belle occasion de discussions sans fin, du bla-bla-bla comme une oraison et, aujourd'hui, les bourgeois, les prolétaires s'en mêlent, on se demande pourquoi, et les attachés culturels qui veulent sauver l'art en l'exportant dans le nouveau monde et les*

démocraties, voire chez les primitifs et les sauvages comme un produit de l'industrie moderne. La ferme !» (p.380).

-Des jugements sur l'époque :

-«Aujourd'hui, après la deuxième guerre, le monde entier est déclassé, même en Inde, en Chine !» (p.228).

-«Notre époque d'aujourd'hui, avec ses besoins de précision, de vitesse, d'énergie, de fragmentation de temps, de diffusion dans l'espace, bouleverse non seulement l'aspect du paysage contemporain, le site de l'homme et son habitat, mais encore, en exigeant de l'individu de la volonté, de la virtuosité, de la technique, elle bouleverse aussi sa sensibilité, son émotion, sa façon d'être, de penser, d'agir, tout son langage, bref la vie. Cette transformation profonde de l'homme d'aujourd'hui, de son travail, de ses loisirs, ne peut pas s'accomplir sans un ébranlement général de la conscience et un détraquement intime du cœur et des sens : autant de causes, de réactions, de réflexes qui sont le drame, la joie, le désespoir, la passion, la tragédie de notre génération écorchée et comme à vif.» (p.390).

-Cendrars s'affligea du sort de «la jeunesse abandonnée d'aujourd'hui, autant dire vouée à une mort violente et sur une échelle universelle» (p.390).

-De plaisants truismes émis par Thérèse :

-«La vie est vache» (p.311).

-«Il faut profiter de la vie quand on est sur terre» (p.362).

-«On ne pisse pas contre le vent, ni ne crache. Connais-toi toi-même, disait l'autre. "Amen". Ça suffit. Ne chie pas plus haut que ton nez, ça te retombera dessus. "Amen". Que ton nom soit sanctifié. "Amen". La Vie. MOI. Et vive la belle ! Tant pis ou tant mieux. Je saute le mur. Vas-y donc. Chiche ! On verra bien ce qui arrivera. C'est moi. Il n'y a rien d'autre. C'est encore moi. MOI.» (p.363).

-Des réflexions philosophiques :

-«En art, la perfection, c'est la perdition» (p.211) : Cendrars fut donc sauvé !

-«L'oubli vaut mieux que le pardon des injures qu'on ne sait jamais par quel bout entamer et dont il reste toujours quelque chose, des démangeaisons à vif, un remords cuisant, des regrets» qui font qu'«on ne peut plus vivre sans se plaindre» (p.315).

-«Dans la création, il n'y a que le travail qui compte et le travail est une malédiction» (p.380).

-«L'espérance, le mal des maux» (p.385).

-«Tout le monde doit mourir et personne n'est jamais prêt depuis le temps» (p.390).

L'ensemble du livre développe deux grands thèmes :

L'un était inhabituel chez Cendrars. À la fin de sa vie, désormais vraiment uni à Raymone, il en serait venu à se reprocher peut-être sa constante misogynie, et à la corriger en consacrant un livre à l'éloge d'un personnage féminin. Il est vrai que Thérèse fait encore des concessions aux stéréotypes en déclarant :

-«Une femme amoureuse est toujours stupide et, justement, c'est alors qu'elle commence à se déguiser pour de bon, pour donner le change sur sa personne, intriguer, attirer, fixer l'homme, poser pour lui selon ses désirs» (p.208).

- «Sans mari, une vedette est vraiment une femme perdue.» (p.316).

Mais, dans l'éternelle lutte entre hommes et femmes, brisant les représentations classiques de la femme, elle se montre particulièrement combative, indiquant à la Papayanis :

-«Une femme doit toujours être sous les armes» (p.309).

-«Voilà comment il faut traiter les hommes, à l'esbroufe. [...] Il ne faut pas qu'une femme se laisse mettre le grappin dessus.» (p.334), même si, quelques lignes plus loin, elle dit craindre de déplaire à son «homme» qui «est jaloux» (p.335).

-Elle s'exclame : «Ah ! les hommes !» (p.366) auquel d'ailleurs s'oppose : «Ah ! les femmes !» (p.366) !

Elle fait la promotion de la sororité : «*Il ne faut pas que l'ombre d'un homme s'insinue dans l'amitié entre deux femmes, sinon cela tourne court.*» (p.302).

On pourrait donc avancer que Cendrars montra une sorte de féminisme. Et, comme les féministes d'aujourd'hui, il ne manqua pas de faire tomber son personnage dans cet autre sexismes qu'est cette généralisation : «*Les hommes sont des maquereaux*» (p.233).

En fait, Cendrars fut fidèle à lui-même en célébrant encore son culte de l'énergie en proclamant :

-«*L'univers est une digestion. / Vivre est une action magique.*» (p.215).

-«*Seule l'action libère et les idées que l'on peut se faire sont de l'action avortée.*» (p.315).

-«*Nos actions sont au bout de nos doigts*» (p.393).

Le fait que Thérèse, femme de près de quatre-vingts ans, se mette à nu, représente la volonté de Cendrars de mettre à nu les apparences, les illusions et les conventions.

* * *

Ce roman époustouflant qu'est "*Emmène-moi au bout du monde !...*" offre aussi à son lecteur de riches sujets de réflexion !

La destinée de l'œuvre

En 1956, chez Denoël, parut "*Emmène-moi au bout du monde !...*" avec, en épigraphe, ces deux quatrains :

«*Nom de Dieu ! disait la princesse, / Qui avait de l'éducation, / Tout en se grattant les fesses / De la taille jusqu'au menton...*» ("Ronde des pensionnaires de Sion.")

«*Un soldat pissait du vinaigre / Et mettait du poivre moulu, / La salade serait bientôt faite / Si l'cresson lui poussait au cul...*» ("Sonnerie de quartier.").

Ils avaient le mérite d'annoncer le ton de ce qui allait suivre !

Le livre désarçonna la critique qui dénonça sa langue chahutée, son style brutal, son inadmissible trivialité. On se demanda comment, après le côté mystique qu'il avait montré, en 1949, dans "*Le lotissement du ciel*", le même auteur pouvait publier une œuvre à l'outrance aussi carnavalesque, une fantaisie aussi burlesque. Georges Piroué, pourtant un admirateur de l'écrivain, n'hésita pas à écrire, dans "*La table ronde*" de juin 1956, que la langue du roman est celle «du poids des détritus qui tombent au fond du dévaloir.»

Mais le roman, faisant scandale, connut un certain succès auprès du public.

Ces dernières années, la critique s'éleva à d'autres considérations. Ainsi, pour Claude Leroy, le roman est «le miroir accusateur du reste de l'œuvre» ; pour l'universitaire Christine Le Quellec-Cottier, il «encerle la grande mythologie personnelle et la renverse. Il met ainsi sur le même plan Cendrars (auteur et personnage), ses personnages et son œuvre : tous sont une fiction».

En 1973, un agent états-unien entra en contact avec l'éditeur pour une adaptation au cinéma ; mais le projet resta sans suite car Raymone Cendrars exigea un droit de regard sur le scénario et la distribution.

En 1999, à l'occasion d'une exposition "Blaise Cendrars" au "Musée Strauhof" de Zurich, fut exposée "*La robe de Thérèse*", une maquette de costumier.

En 2001, au "Festival off" d'Avignon, le roman fut mis en scène par Olivier Lecerf, et interprété par Alexis Flanagan.

En 2006, à Paris, au "Théâtre de la Bastille", fut donnée une adaptation théâtrale des quatre premiers chapitres (non sans quelques coupes !) dans une mise en scène de Jean-Michel Rabeux, qui en a fait un solo confié à Claude Degliame.

André Durand

Faites-moi part de vos impressions, de vos questions, de vos suggestions, en cliquant sur :

andur@videotron.ca

Peut-être voudrez-vous accéder à l'ensemble du site en cliquant sur :

www.comptoirlitteraire.com